TOME XXIII. N° 16. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Nov. 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Notre cher Péguy (1)

La boutique de la rue de la Sorbonne, agrandie de la sombre arrière-boutique que *Pages libres* avait quittée pour s'installer ailleurs plus confortablement, représentait, dans la vie de Péguy, le département de l'extérieur, des relations avec l'Abonné, des causeries avec les amis, de l'administration avec Monsieur Bourgeois. Mais c'est à Lozère qu'il travaillait. Même quand il venait à Paris, il réservait à son travail toutes ses matinées. Comme aux jours d'autrefois où Deshairs, à Louis-le-Grand, le regardait composer ses devoirs avec une surprenante assurance, il écrivait toujours de sa haute et mince écriture, aux lettres égales, toutes pareilles, sans ratures ni surcharges, des lignes régulières, largement espacées, qui donnaient à sa prose l'aspect d'une page de vers. Un petit garçon, le voyant faire, disait avec étonnement : « Le monsieur aura-t-il bientôt fini ses pages d'écriture? » Jamais (il me l'a dit souvent) quand il se mettait au travail, il ne savait ce qu'il allait écrire, et cela peut paraître étonnant chez un homme qui passait sa vie dans la méditation. Cette masse de sentiments et d'idées rassemblés dans ses promenades, dans le train, aux *Cahiers*, en lisant les journaux, en causant avec

(1) Copyright 1925 by Plon-Nourrit et Cie. — Voir *la Revue universelle* des 15 mai, 1er et 15 juin et 1er novembre 1925.

des amis, demeurait en lui-même quelque chose d'indéterminé, de mouvant, de fluide, en fusion pour ainsi dire, prêt à recevoir toutes les formes que l'inspiration du moment pourrait bien lui donner. L'idée d'un plan arrêté lui était absolument étrangère. Ce n'est pas assez dire, elle lui paraissait l'ennemie de l'œuvre créatrice, telle qu'il la concevait. Ce qu'il voulait avant tout, c'était conserver l'imprévu, la fraîcheur de la pensée, frémissante encore d'être née et d'émerger tout à coup dans le monde de la conscience claire. En cela sa pente naturelle s'accordait parfaitement avec l'idée que son maître Bergson se fait de ce moment unique, qui n'est pas encore le passé, qui n'est déjà plus le futur, qui est le présent, la vie même, le bourgeon qui éclate ; moment ténu, rapide, qui fait l'éternelle jeunesse du monde, et tout de suite se transforme pour devenir mémoire, vieillesse et se durcir en écorce. C'est cette pointe d'absolue nouveauté que Péguy voulait garder à tout prix. Il voulait maintenir en lui le plus longtemps possible, chacune sur sa tige, comme une fleur vivante, les idées que son esprit créait, et ne se résoudre qu'à la dernière minute à les unir ensemble par un lien qui devait avoir lui-même la souplesse et la sève d'un osier frais coupé. L'art, pour lui, consiste à suivre dans ses inflexions les plus légères le mouvement de son esprit autour de la réalité qu'il s'efforce de saisir. Tant pis si cela nous ennuie. Il ne veut nous faire grâce d'aucun des états de sa pensée. Il nous la donne dans son désordre apparent, le non arrangé, le touffu qu'a la vie même, avec ses parenthèses, ses sautes imprévues, ses retraits, ses saillies, ses pointes en avant, ses longs retours en arrière, qui sont l'allure naturelle d'une pensée qui marche pour le plaisir de marcher, ne s'intéressant qu'à elle-même, à sa liberté, à son jeu. De là ses lenteurs infinies, ses répétitions éternelles, ses longs développements pour n'avancer que d'un pas. De là cette ponctuation étrange, à première vue inexplicable, qui ne ressemble à aucune autre, ne tient compte d'aucune règle et n'obéit qu'à la cadence, au rythme de cette pensée avec laquelle il chemine. De là aussi son horreur des ratures. Son esprit ne renie rien, ne rature rien de lui-même. Il n'admet pas d'effacer une idée, de la biffer, de la faire disparaître, comme si elle n'avait jamais été sienne. Il la laisse toujours subsister comme un témoignage de vérité, un caillou, une trace du

chemin qu'il a suivi. C'est un démon intérieur qu'il écoute. Il ne lui échappe jamais, il ne cherche pas à lui échapper. Il en serait bien désolé. Pour parler à sa manière, il ne veut pas finasser avec lui, prendre le pas sur lui, être plus malin que lui. Il écrit sous sa dictée. D'où l'expression qu'il employait volontiers pour dire qu'une chose lui semblait bien venue, il ne disait pas : « C'est bien. » Il disait : « C'est dicté. »

Mais n'est-ce pas un respect fétichiste pour tout ce qui sort de l'esprit, que d'apporter ainsi au lecteur la foule des à peu près qui se forment en nous avant d'atteindre à l'expression parfaite? L'inspiration, l'instinct, demeurent toujours ce qu'il y a de plus rare chez un artiste, mais faut-il pour cela donner une valeur au moindre des propos que se tient l'esprit à lui-même? Le génie le plus vigoureux a toujours son balbutiement. Ces lointaines et lentes approches de la réalité ont marqué chacune une avance, mais un dernier effort vous jette enfin dans la place et du coup fait perdre aux autres presque tout leur intérêt. Il en va des pensées comme d'un paysage. On ne fait pas voir un paysage en décrivant toutes ses lignes, on ne montre pas une idée dans sa richesse profonde en passant trop docilement par toutes ses modulations. Il faut, je crois, s'y prendre autrement, et par des moyens divers, qui sont le propre de chaque artiste, lui communiquer cette vie particulière de l'art qu'on ne saurait confondre avec l'écoulement continu de notre vie spirituelle. Avec son humour d'atelier, le vieux peintre Jean-Paul Laurens disait en parlant de Péguy pour lequel il avait une grande amitié : « Il nous fera toujours manger à la cuisine », voulant signifier par là que sa prose donnait à la fois le repas et la préparation du repas. Il n'avait pas tout à fait tort. Il arrive souvent que cet effort de Péguy pour conserver le mouvement et l'éclat de la vie, aboutit exactement au contraire de ce qu'il en attendait. Au lieu de donner le sentiment d'une pensée bien allante, il donne souvent celui d'une pensée qui piétine. Ce génial écrivain, qui détestait la rhétorique et croyait s'en être débarrassé à jamais par la transcription immédiate de ce que lui dictait son démon, apparaît quelquefois l'homme d'un procédé. Son entêtement à ne rien laisser perdre de ce qui surgit dans sa conscience, l'embarrasse de superfluités et cache la pure ordonnance de ses développements. Il voit grand et semble se perdre dans les

infiniment petits de cette grandeur. S'il n'y avait pas toujours un moment où il atteignait cette adhérence parfaite de l'expression à son objet, qui est le but même de l'art, on dirait : « C'est un balbutiant, un homme qui n'a pas dans la main un instrument suffisant. » Mais cette expression parfaite, il la saisit toujours. Seulement, l'ayant atteinte, il semble ne pas s'en être aperçu, et continue de travailler, tout à fait inutilement, autour de cette haute flèche qu'il a jetée vers le ciel. Il ne sait pas, il ne veut pas s'arrêter. « Le génie, disait-il, n'éclate nulle part autant que dans le détail poussé. » Et il pousse ce détail jusqu'à une minutie infinie qui donne quelque chose de tatillon à cette pensée pourtant si franche. « Pendant des heures innombrables, a-t-il écrit dans une page admirable, tous les matins, à la même heure, enfant, j'ai infatigablement, rituellement essuyé les mêmes meubles cirés avec un torchon de laine jusqu'à s'y mirer parfaitement, jusqu'au parfait mirouër, jusqu'à épuisement parfait de la poussière et de la buée. Puissé-je écrire jamais comme j'essuyais les meubles, la mé, le buffet et le lit. Puissé-je, devant une phrase fouillée comme un buffet, avoir cette vivante, cette laborieuse, cette ouvrière certitude, être sûr qu'au plus creux des fines, des délicates, des droites, des robustes moulures, pas plus qu'au plat le plus plan, être plus que mathématiquement sûr qu'il ne reste pas pour aujourd'hui un grain de la poussière d'hier... » Oui, mais à le voir ainsi frotter, l'irritation vous saisit. On voudrait lui enlever son torchon, l'arracher à son buffet ; on voudrait prendre un rateau, un sécateur, une hache, dégager les avenues de cette pensée magnifique qui se laisse envahir par les branches et la broussaille. « Tu devrais appointer quelqu'un, lui disait en plaisantant notre camarade Challaye, quelqu'un qui sans hésiter couperait les deux tiers de ce que tu écris. Le reste serait épatant. » A quoi Péguy répondit : « Lorsque j'aurai écrit tout ce que j'ai dans la tête, on s'apercevra qu'il n'y a pas un mot d'inutile. » Et c'est la même chose, mais plus superbement, qu'il disait à Charles Andler, notre ancien maître à l'École. Celui-ci, sans penser à mal, avait traité les *Cahiers* de fatras. « Fatras ! s'écria Péguy. Évidemment il a dit cela pour me faire un très grand plaisir. Il y a réussi au delà de son espérance. Un tel mot est la consécration la plus précieuse de tout ce que nous avons de libre et de vivant.

Notre maître sait bien que fatras est le petit nom de la Liberté. Je dirais le nom de baptême, mais il ne faut compromettre personne. Notre maître sait que fatras est le mot de la liberté et aussi le mot de la vie, surtout quand on veut lui faire injure, et qu'un fatras vivant vaut mieux qu'un ordre mort. Avec un fatras, avec un désordre vivant, il y a toujours de la ressource et de l'espoir. Il n'y a plus aucun espoir avec un ordre mort. »

C'est la vieille querelle qu'on voit poindre entre Gœthe et Schiller dans leur correspondance. Gœthe écrit à son ami qui l'agace par ses rappels prudents à l'ordre : « J'estime que tout ce que fait le génie, en tant que génie, se passe dans l'inconscience. On ne conçoit pas qu'aucune œuvre de génie puisse être corrigée, expurgée de ses fautes par la réflexion et la vertu de ses effets immédiats. Le génie peut seulement, à force de réflexion et de volonté, se hausser petit à petit jusqu'à produire finalement des œuvres qui soient des modèles. »

Pareil à Gœthe, Péguy ne croyait qu'au génie, et il avait raison d'y croire puisqu'il savait par expérience ce que c'est que le génie. Il avait horreur du talent. Pour reprendre ses mots familiers, le talent c'est la politique, le génie c'est la mystique ; le talent c'est l'administration, le gouvernement, la raison d'état du génie ; c'est l'adversaire, l'ennemi-né du génie. Ce qu'il trouvait de plus admirable en Corneille, et qui en faisait à ses yeux le plus grand des tragiques, c'était précisément cette pureté unique du génie, cette incapacité totale de talent, qui le faisait retomber à plat quand le génie n'était pas là. Il y avait chez Péguy cette sorte d'incapacité, et il le savait bien. Son génie, c'était sa pensée en action. Il n'a entendu la soumettre à aucune forme, aucune entrave, de même qu'il a toujours refusé de soumettre sa vie à une discipline quelle qu'elle fût, qui aurait pu gêner la poussée de sa sève intérieure. Il est illisible peut-être. Moi, je reste toujours confondu de le trouver si riche, si verdoyant, si frais. Il est poète, il crée, il redonne de la jeunesse, un sens nouveau aux plus vieux thèmes ; il est abondant, subtil, ingénieux, inventif, d'un lyrisme éblouissant, de la nouveauté la plus nouvelle, de la fraîcheur la plus fraîche, la moins touchée, comme on dit d'un fruit. Les choses les plus découvertes, les plus venues on ne sait d'où ; les pensées les mieux captées à l'instant

même où elles sortent des ténèbres pour arriver au jour, les plus sûrement ajustées dans les phrases et dans les mots qu'il fallait. Et chaque fois que je referme cet auteur illisible, je me dis en moi-même : « Seigneur, faites-moi donc la grâce de me rendre une fois aussi illisible que lui. »

Je ne sais trop dans quel *Cahier* on lit ce portrait de la Loire : « La large et intelligente et libérale vallée de courtoisie et de noblesse, de cérémonie et de fête, la vallée de pavane et de la beauté parfaitement intelligente... le fleuve non seulement royal mais roi, le fleuve majestueux, mais majestueux avec une correction, une aisance, une courbe inimitable, le fleuve aux inépuisables vagues de moire, le fleuve aux grèves blondes, aux lignes souples, tantôt fougueux et plein comme un sauvage, et qui tantôt fait semblant d'être indolent, et qui si parfaitement réussit à tromper les imbéciles que des ignorants, des barbares, ont parlé de mollesse : il s'attarde seulement à regarder le plus beau pays du monde... » Je pense que Péguy aurait beaucoup aimé qu'un vieil ami de la cour rose reprît à peu près mot pour mot ce qu'il a dit de son fleuve, pour l'appliquer à son art.

L'après-midi, il gravissait la côte qui mène au plateau de Saclay, vaste espace agricole entre l'Yvette et la Bièvre, qui lui rappelait la Beauce, le pays qu'il aimait le mieux au monde, en moins beau cependant, car de tous côtés le regard est arrêté par des bois. Tantôt une courte sortie, avec ses enfants et deux chèvres, l'une blanche et l'autre noire, qui le suivaient en broutant le journal qu'il tenait derrière son dos. Tantôt une longue promenade, seul ou en compagnie d'un ami. Il adorait ces grandes marches, auxquelles il associait toujours quelque idée militaire. Il s'en allait sur le plateau de Saclay avec le regret sourd que cette marche-là ne fût qu'une simple promenade, une promenade de santé, en quelque sorte pharmaceutique, pour combattre une migraine, détendre le cerveau et les nerfs. Il aurait voulu de tout son cœur que chacun de ses pas retentît dans l'histoire, comme résonne dans l'histoire chacun des pas des soldats de la Grande Armée ; que chacun de ses pas laissât un souvenir dans la mémoire des routes et des hommes. Il se consolait en pensant que c'était encore un moyen de demeurer bon marcheur, bon coureur, bref de se maintenir

mobilisable jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, et il allait, attentif à ses souliers, minutant son kilomètre, épiant au degré de sa fatigue s'il était bon encore pour le service. Curieuses promenades où le piéton, le fantassin qu'il était, se distrayait à quelque souvenir de ces blagues de régiment qui sont le gros vin de la caserne et de la vie populaire qu'il aimait. Riant, s'amusant à cela, et puis partant du même pied en propos infinis avec trois amis de toujours, Sophocle, Corneille et Hugo. Car il n'était jamais seul, ce petit homme râblé qui s'avançait dans l'air vif, avec son bâton et sa pèlerine noire. Toujours il avait à son côté ces trois anciennes connaissances, vieux habitués de sa pensée, ces trois mondes plutôt, le monde antique et païen, le monde héroïque et chrétien, et le monde de la Grande Armée qui, dans l'idée de Péguy, formait un monde à lui tout seul, et, je crois bien, celui où il aurait le plus souhaité vivre. Sur ce haut plateau silencieux, entre lui et ses compagnons invisibles, la causerie était toujours ouverte, et son œuvre, pour la plus grande part, c'est son colloque, à toutes les saisons de l'année, avec ces trois personnages.

Si vous étiez avec lui, il vous mêlait à la conversation, ou bien il vous disait ses projets, car il aimait, comme nous tous, anticiper sur l'avenir, avec cette illusion que nous avons déjà fait quelque chose et donné du corps à nos rêves lorsque nous les avons logés dans un endroit étranger à nous-mêmes, une mémoire, un cœur ami. D'autres fois, pendant un long temps, on marchait sans rien dire. « Heureux deux amis qui s'aiment assez pour savoir se taire ensemble et dans un pays qui sait se taire ! » A quelqu'un qui lui proposait d'aller le voir à la campagne, il répondit un jour : « C'est cela, venez me voir, nous nous promènerons ensemble et nous ne parlerons pas. » Peu alléché par cette perspective d'une promenade en silence, l'autre n'alla pas à Saclay. Le malheureux ! C'était bien mal connaître ce qui pouvait sortir du silence avec Péguy.

Mais je crois que l'endroit du monde où Péguy a connu le bonheur le plus complet, c'est encore la petite imprimerie de la rue Pierre-Dupont, à Suresnes, où s'imprimaient les *Cahiers*, et où Jaurès, aux jours heureux, venait de temps en temps le chercher. Là encore, il avait formé autour de lui une équipe. Une équipe de typographes, de correcteurs, de

metteurs en page et de pressiers, de tous les ouvriers qui concouraient à la fabrication d'un *Cahier*. Il avait réussi à leur communiquer ce goût de la besogne bien faite qu'il préférait à tout. Une même émulation l'animait lui et ses hommes. Quand on faisait un *Cahier* à Suresnes, personne ne pensait là-bas que ce fût une affaire industrielle, commerciale et mécanique. Cela devenait une entreprise idéale, où seule la perfection comptait, où cette perfection elle-même semblait tenir le monde en suspens, où le typographe mettait son point d'honneur à ce que dans ces pages si denses, si difficiles souvent à composer par la variété des caractères, leur petitesse et leur nombre, il n'y eût pas une lettre renversée ou cassée ; où le metteur en page s'ingéniait à réaliser une harmonie parfaite ; où le prote s'appliquait à ne pas laisser une faute ; où le pressier s'arrangeait pour que la page fût sans bavure, bien tirée, d'un beau noir. On se félicitait, on se réjouissait ensemble, et en termes de métier, quand tout cela était réussi et que le *Cahier* était sorti. J'ai vu là, certains jours, éclater tout naïvement une joie, un orgueil d'atelier qui, plus que tout ce qu'on pourrait dire, m'a fait sentir ce que Péguy comprenait sous le mot de joie socialiste : c'était ce contentement du cœur, cette satisfaction absolue quand la besogne est faite et bien faite, cette activité joyeuse qui semblait, rue Pierre-Dupont, animer jusqu'aux machines, cette communion du travail intellectuel et manuel qui était pour lui l'idéal de cette cité harmonieuse dont nous jetions les fondements autrefois dans la cour rose. Il faisait là une expérience qui le fortifiait dans son idée que le sabotage était venu d'en haut, de la bourgeoisie infidèle à son vieil amour du travail, et que le salut viendrait d'en bas, de ce monde ouvrier qui était encore dans l'univers ce qu'il y avait de moins perverti, et qui se montrait toujours capable, comme ces imprimeurs de Suresnes, de prendre un intérêt si passionné à son ouvrage.

Être au milieu de son équipe un ouvrier comme les autres, et se sentir avec ses camarades dans une égalité parfaite (car un cœur qui se donne vaut toujours un cœur qui se donne), cela lui communiquait un si vif plaisir qu'au milieu du bruit et de l'odeur des machines, il se trouvait aussi à l'aise que parmi les grands souffles purs et le silence du plateau de Saclay. Il y passait des heures et des journées, lisant et relisant les épreuves pour en expulser les coquilles,

et maintes fois il lui est arrivé, dans la petite pièce vitrée ébranlée par les trépidations, d'apercevoir tout à coup de grands horizons neufs et d'écrire sur le champ de longs développements imprévus, qui presque dans le même moment sortaient de sa cervelle pour passer dans la machine.

Il apportait le même soin à tous les *Cahiers* quels qu'ils fussent, même aux *Cahiers* documentaires si pesants, si fastidieux, dont certaines de ses séries sont terriblement encombrées, et dont il était très fier, mais que le lecteur recevait comme un boulet dans la poitrine. Lorsque je tenais dans mes mains ces deux ou trois cents pages, d'un texte minuscule, que naturellement je me gardais bien de lire, mais qu'il avait lu et relu deux ou trois fois, je me disais : « Qu'importe qu'il n'y ait là dedans aucune faute, aucune coquille! Qui s'en apercevra? Personne n'ira jamais y voir. Que de temps perdu pour Péguy, que de fatigue inutile! » Je le comprenais mal. S'il apportait à sa besogne une application si patiente, c'était pour entraîner son équipe. Tous les *Cahiers* devaient être parfaits, autrement dit il n'y avait pas de raison pour qu'un seul *Cahier* fût parfait. Et puis cet immense travail était pour lui une récréation. C'est Cléanthe qui tire l'eau du puits, Spinoza qui polit ses verres, Tolstoï qui fait le cordonnier. Je ne sais pas si Spinoza trouvait un plaisir en soi à polir ses verres de lunettes, et Tolstoï une satisfaction profonde devant une botte bien faite. Péguy, lui, trouvait du plaisir à voir une page imprimée. Il avait la passion de la typographie, au point que s'il ouvrait un livre par hasard (ce qui lui arrivait rarement), ce n'était pas pour en lire une page, mais pour y chercher d'un coup d'œil la coquille qui jamais ne manquait de s'y trouver. L'éditeur Édouard Pelletan, qui a laissé de si beaux livres, me disait autrefois que ces pauvres *Cahiers* imprimés sur papier bulle sont le seul monument typographique que notre temps puisse opposer aux grands imprimeurs du seizième siècle. Et cette gloire, oh! bien ignorée, bien perdue, peut-être inutile, ce beau travail exécuté dans la conscience et l'amitié, Péguy en était aussi fier que de sa pensée même.

La couverture annonçait que les *Cahiers de la quinzaine* paraissaient vingt fois par an. Et l'on tenait parole. On tenait toujours parole aux *Cahiers de la quinzaine!* Comme

il y a quatorze séries, cela fait, si je compte bien, deux cent quatre-vingts *Cahiers*. Deux cent quatre-vingts *Cahiers*, auxquels Péguy a apporté le même soin minutieux ; deux cent quatre-vingts *Cahiers* pour lesquels, à chaque fois, s'est posé le même problème : où trouver l'argent nécessaire pour payer à l'échéance le marchand de papier et les imprimeurs de Suresnes? Car les *Cahiers* coûtaient cher, et cette idée très simple : établir une relation entre le prix de vente et le prix de revient, fut toujours étrangère à l'esprit de Péguy. On faisait un *Cahier*, un beau *Cahier*, voilà tout. Je l'ai connu toute sa vie tyrannisé par le souci d'assurer mois par mois, quinzaine par quinzaine, la vie matérielle des *Cahiers*, qui se confondait avec la sienne et celle de toute sa famille. Il y a du Balzac dans cette existence de Péguy, si remplie de travail et de combinaisons commerciales, car il avait toujours en tête quelque idée pour faire marcher son affaire ou boucher les voies d'eau qui s'ouvraient dans son navire. « Pardon ! me dit monsieur Bourgeois. Nous avions à la banque un solde créditeur. » Cela fait un beau vers ou presque, mais pour composer ce beau vers, que de démarches, que d'escaliers montés dans les immeubles, où les concierges, le prenant pour quelque livreur avec son petit chapeau mou et son humble pèlerine noire, indiquaient au cher Péguy la porte de l'escalier de service ! Comme autrefois dans la cour rose, au temps où il rassemblait de l'argent pour les grèves, il s'était fait moine quêteur pour les *Cahiers*, pour l'Ordre des Cahiers. Il avait aussi inventé une sorte d'emprunt, l'emprunt inremboursable, combinaison qui m'a toujours échappé mais dont le plus clair, je suppose, était que les souscripteurs devaient considérer leur argent comme placé à fonds perdus. Quel en avait été le résultat, je l'ignore. Pas très brillant sans doute ; il fallait toujours monter et descendre des étages et côtoyer la limite fatale qui sépare le domaine où l'on vit dans la sécurité de celui où l'on vit dans l'incertitude du lendemain. Et ce mélange un peu baroque d'idéalisme et d'affaire faisait dire à Julien Benda (au grand divertissement de Péguy, qui adorait les plaisanteries scolaires) : « Vous m'ennuyez, Péguy. Je veux écrire contre vous un *Cahier* et je l'appellerai : *Critique de la maison pure*. Et vous m'ennuyez encore. J'en écrirai un autre, que j'intitulerai : *Critique de la maison pratique.* »

Pour remplir le trésor vide, quelques succès de librairie auraient été les bienvenus. L'aubaine se produisit rarement. Il n'y a guère que Romain Rolland, avec son *Beethoven*, son *Michel-Ange*, son *Jean-Christophe*, qui ait réussi à gagner aux *Cahiers de la Quinzaine* un grand nombre de lecteurs et à réaliser cette fameuse « ouverture dans le public » qui était l'ambition de Péguy.

On ne peut pas dire que Rolland fît vraiment partie de notre équipe. Il était notre aîné, pas de beaucoup sans doute, mais il avait été notre professeur à l'École, et si cela (bien au contraire) ne l'avait pas placé en dehors de notre amitié, cela l'avait mis cependant légèrement à l'écart de notre familiarité. A l'École, Péguy ne suivait pas ses leçons, car Rolland enseignait l'histoire de l'art, et jamais, en ce temps-là ni plus tard, Péguy n'a été « un esthète », comme on appelait, non sans dédain, rue d'Ulm, ceux d'entre nous qui avaient le malheur de trouver de l'intérêt à ces choses profanes, la peinture, la musique, la Hollande ou l'Italie. Peut-être même que leurs chemins ne se seraient jamais croisés, si notre ami Louis Gillet n'avait un jour apporté à Rolland la *Jeanne d'Arc* de Péguy. Parmi nos professeurs, Rolland était certainement le seul qui pût y trouver de l'intérêt. Lui-même avait écrit un *Saint Louis*. Il vivait dans le culte des héros, et s'occupait alors de mettre en forme dramatique la mystique de 89, telle que Michelet l'avait sentie. Rolland voulut connaître Péguy. Gillet les fit se rencontrer, et il se rappelle très bien qu'après cette entrevue, Rolland lui dit qu'il avait cru discerner sur les traits de notre ami les signes de la mort violente, les caractères du héros tragique. « Je l'ai vu tout de suite au poteau de Satory, » lui dit-il, associant évidemment à l'impression physique qu'il en avait reçue, les souvenirs de la Commune et l'ardeur révolutionnaire qui éclatait si fort dans le Péguy d'alors, si violent, si buté, pour tout dire, si fanatique.

Du début jusqu'à la fin, Rolland fut un fidèle collaborateur des *Cahiers*. Mais jamais on ne le voyait au 8 de la rue de la Sorbonne. Rolland a toujours été une nature solitaire qui ne se plaît qu'à sa solitude. Dans son petit appartement du boulevard Montparnasse qui donnait sur un grand jardin de bonnes sœurs, et où il m'accueillait si affectueusement, il vivait, retiré du monde, entre sa table, son piano et le masque de Beethoven accroché à la muraille, n'ouvrant

que difficilement sa porte, devant laquelle montait la garde un éternel pot au lait, tantôt plein et tantôt vide. Et derrière son pot au lait et sa porte fermée, cet ermite passait son temps à capter les plus légers courants d'air qui traversaient l'univers, pour les peser au poids d'une balance invisible. Ce bizarre alchimiste cherchait à déterminer de quelle partie du monde venait l'idée la plus noble, le souffle le plus pur, sous quelle étoile se levait, à cette minute du temps, l'héroïsme et la grandeur. Cet homme faible, ténu, émacié (tout le contraire de Péguy), toujours enveloppé d'un foulard, vivait dans l'emportement d'une imagination qui ne trouvait à se satisfaire qu'en revivant l'existence des plus grands forcenés de la politique et de l'art. Cette compagnie lui suffisait. Très différent en cela de Péguy qui aimait par-dessus tout à sentir autour de lui un groupe vivant de fidèles, son clan, sa bande avec sa chaleur d'amitié, son coude à coude, son dévouement, ses partis pris fraternels jusque dans l'injustice, tout ce qui constitue enfin la morale de bande, la seule morale, disait-il. Rolland avait horreur de tout ce qui était collectif. Il y avait pour lui l'individu, le héros, l'homme qui doit être grand par lui-même et pour lui-même. La grandeur, il l'aurait volontiers définie l'opposition à tout le monde. Pendant l'affaire Dreyfus, si admirateur qu'il fût du colonel Picquart, il s'était toujours refusé à s'embrigader dans un camp. Ni dreyfusard, ni antidreyfusard. Exactement comme en 1914 il s'est placé au-dessus de la mêlée, au-dessus de ce clan, de cette bande qui s'appelle une patrie, continuant de peser éternellement ses courants d'air dans sa balance invisible. Orgueil d'être seul contre tous, et peut-être surtout défaut de vitalité profonde, instinctive, animale, qu'il remplaçait par de l'exaltation cérébrale, un amour tout abstrait de l'héroïsme et des héros. Péguy le sentait bien. Aussi avait-il pour Rolland de l'estime, de la reconnaissance, mais pas une véritable amitié. Jean-Christophe toujours excité, sa turbulence bavarde, son sentimentalisme facile, lui paraissait l'image de la fausse puissance, le type haïssable du faux génie. Il trouvait ce Boche-là mal élevé, commun. Je suis certain de ne pas me tromper en disant que le succès qu'il rencontrait parmi sa clientèle, et surtout près des femmes, l'a toujours un peu agacé. « On lit Rolland, disait-il, dans toutes les maisons de France où il

y a un piano ! » Mais ce succès lui rendait grand service, et Rolland, que sollicitaient tous les directeurs de revues, a continué de faire paraître jusqu'au bout dans les *Cahiers* la longue suite des *Jean-Christophe*, avec le même désintéressement qu'il a montré plus tard quand il s'est dessaisi des cent mille francs du prix Nobel au profit de la Croix-Rouge.

Barrès me disait quelquefois : « Pourquoi donc votre ami Péguy alourdit-il ainsi sa vie de ce terrible fardeau : une boutique, une revue ! C'est une fantaisie absurde. Je l'ai eue aussi dans ma jeunesse. Mais les *Taches d'encre* ont duré trois semaines ! Quelle raison de se créer une tribune particulière? Personne ne vient à vos sermons. Si l'on a quelque chose à dire, eh bien ! il y a le Parlement. On peut être libre partout, même à la Chambre, même à l'Académie, même à la *Revue des Deux Mondes!...* »

Nous ne jugeons jamais les autres que par rapport à nous-mêmes. Barrès, qui mettait tant de sagesse dans la conduite de sa vie, comprenait mal pourquoi Péguy compliquait la sienne à plaisir. Mais imagine-t-on Péguy devant un directeur de revue ou de journal? Qui aurait publié cette prose si particulière? Qui l'aurait pris sans le couper, le massacrer, le morceler? Qui aurait accepté l'intransigeance de cet homme qui prétendait ne relever que de lui-même? Les *Cahiers* étaient pour Péguy un instrument indispensable, et il pensait que par leur forme même, leur indépendance absolue, leur liberté, leur probité, ils représentaient dans notre temps quelque chose d'unique et d'une valeur telle qu'ils méritaient qu'on se dévouât corps et âme pour eux, que l'on souffrît pour eux, que l'on connût à son foyer quelque chose qui ne fût plus tout à fait la pauvreté, qui ressemblât étrangement à la misère, bref qu'on apportât une passion mystique à soutenir une entreprise qui avait pour raison d'être de défendre partout la mystique.

Dieu sait s'il était optimiste l'animateur de la cour rose ! Sentait-il sur lui la déveine, il disait d'un air malin qu'il fallait faire le gros dos. Le temps était-il affreux, il le trouvait tonique. Il vous annonçait que cet hiver il allait s'habituer à ne plus s'enrhumer. Il pouvait être violent, brutal, injuste dans ses polémiques, il n'avait jamais d'amertume. « La vie est déjà insoutenable quand on est très gai, disait-

il, que serait-elle si, en outre, on était mélancolique! » Mais tout de même, il y avait des moments où sa résistance fléchissait, où il n'en pouvait plus de courir après l'abonné, de monter les étages, de refaire, quinzaine après quinzaine, le miracle d'assurer l'existence des *Cahiers*. Alors, dans ces fins de jeudi, quand je l'accompagnais de la boutique de la rue de la Sorbonne à la poste de la rue Danton, où il allait porter ses lettres, il me disait qu'il en avait assez. On ne pouvait pas quitter les *Cahiers*, mais on pouvait quitter la vie. Voilà! Nous n'avions pas de chance! Nous étions mal placés dans le temps. Nous vivions dans une période, et non pas dans une époque. Il en revenait toujours là. Plus que jamais il avait cette idée que pour toute vie humaine c'était une grande fortune ou une grande infortune de naître ou de ne pas naître à tel moment du temps. Un siècle n'était pas pour lui une coupure arbitraire de cent années, c'était une réalité, un organisme vivant. Le seizième siècle cela existe, le dix-septième, le dix-huitième, le dix-neuvième aussi. Et un siècle naturellement ne commençait pas le premier jour de ces coupures arithmétiques pour finir avec le dernier. Le dix-septième, par exemple, commençait en 1610 pour finir en 1715. Le dix-huitième s'achève en 1789. La Révolution et l'Empire formaient un siècle à eux tout seuls. Le dix-neuvième, selon Péguy, débutait avec Waterloo et finissait à Sedan. Et le bonheur incomparable de Hugo ç'avait été de naître avec son siècle, d'avoir vécu avec lui, de s'en être nourri et de l'avoir enterré. Mais nous, hélas! nous vivions dans une de ces périodes crépusculaires, d'une lumière douteuse, qui s'encadrent souvent entre la fatigue d'un siècle qui s'achève et les balbutiements d'un nouveau. A cheval ainsi entre deux siècles, nous étions mal placés dans la vie. Nous étions les mal placés. Nous étions une génération sacrifiée... Je l'écoutais parler et je l'écoutais aussi se taire. Le silence entre nous s'approfondissait de tous les bruits et de la fatigue de Paris dans ces fins de journée. Je le ramenais jusqu'à son train, à la petite gare du Luxembourg. Il s'engouffrait dans le noir souterrain toujours rempli d'humides fumées blanches. Cela ressemblait à l'entrée de quelque affreux purgatoire. Et au bout du voyage, après une heure de route sur la dure banquette de bois, ce n'était pas le Paradis qu'il trouvait, mais le monde connu, exploré, des soucis familiers.

D'autres fois, était-ce plus triste, était-ce moins triste, je ne sais? dans ces rapides courses du soir sur l'asphalte du quartier, il ne me parlait pas de mourir. Il me disait seulement : « Vois-tu, mon vieux, nous ne serons pas de longtemps au-dessus de nos affaires. Il faut, nous devons tous devenir des fonctionnaires. »

Fonctionnaire! c'est-à-dire pour lui s'affranchir, se débarrasser de tous les soucis d'un homme libre, être déchargé des *Cahiers*, être délivré de soi-même! Cela faillit bien lui arriver, à lui et à nous tous, dans l'été de 1905, quand Guillaume II débarqua un beau matin à Tanger, en uniforme de cuirassier blanc. Ce jour-là, tout le monde, en déployant son journal, eut le sentiment que ce geste dépassait de beaucoup les manifestations théâtrales dont le kaiser était coutumier. Mais ce qui restait pour la plupart d'entre nous une information sensationnelle, un avertissement redoutable, Péguy l'entendit au fond de lui (ce sont ses propres expressions) « non pas comme une voix du dehors, mais comme une voix familière et comme une voix de mémoire, engloutie là et comme amoncelée on ne savait quand ni pourquoi. » Il eut le saisissement immédiat que ce jour-là, 5 juin, une période nouvelle avait commencé « dans sa propre vie, dans l'histoire de ce pays, et assurément dans l'histoire du monde ». Dès le lendemain, il se rendit avec sa femme au *Bon Marché* pour acheter du linge, des souliers, des chaussettes de laine, tout ce qu'il faut enfin qu'on emporte un jour de mobilisation. Et je ne doute pas que cette hâte de courir au *Bon Marché*, cette vue prophétique de la gravité du moment ne lui vînt pour beaucoup du profond désir qu'il avait de s'évader, de s'en aller ailleurs, d'abandonner une période pour entrer dans une époque, de prendre enfin cette fameuse inscription historique que la malheureuse affaire Dreyfus n'avait pas pu lui donner.

Mais les temps n'étaient pas encore venus. La vie continua comme avant. Jaurès, toujours éloquemment, continua de vaticiner que le peuple allemand, les socialistes allemands, la social-démocratie allemande étaient là pour s'opposer au cuirassier blanc de Tanger. Les professeurs de Sorbonne continuèrent de juger qu'un « professor » est plus qu'un professeur, et un « doctor » plus qu'un docteur, et que devenir « professor » de professeur qu'on était, c'était monter en grade, et « doctor » de docteur. Et lui, Péguy, que

lui restait-il à faire? Quand on a commandé trois paires de chaussettes de laine, quand on a bien regardé sa feuille de mobilisation, quand on a fait sa mobilisation intérieure, quand on se maintient bon coureur, bon marcheur, bon vivant, alors il n'y a plus qu'à attendre, il n'y a plus rien de mieux à faire que de continuer de son mieux son petit train-train d'honnête homme.

Il raconte que saint Louis de Gonzague, étant encore novice, pendant une récréation où il jouait à la balle au chasseur, ses camarades s'amusèrent tout à coup à se poser cette question, qui est sans doute un jeu traditionnel au séminaire : « Si nous apprenions tout d'un coup, en ce moment même, que le Jugement dernier aura lieu dans vingt-cinq minutes, il est onze heures dix-sept, l'horloge est là, qu'est-ce que vous feriez? » Alors les uns s'imaginaient qu'ils feraient des prières, les autres des macérations, les uns se recommandaient à Notre-Dame, les autres à leur saint patron, tous couraient à leur confesseur. Louis de Gonzague dit simplement : « Moi je continuerais de jouer à la balle au chasseur. »

Péguy continua donc de jouer à la balle au chasseur, c'est-à-dire de mener sa vie battue des vents, battue d'épreuves, rongée de soucis, acheminée à coups de lanières dans « cette garce » de société moderne — comme il disait en employant un mot trivial pour la première fois — de gérer la boutique avec le fidèle Bourgeois, d'être étreint à la gorge de mois en mois, de quinzaine en quinzaine, par l'angoisse des échéances, de courir Paris de bout en bout pour faire vivre son affaire, de corriger des épreuves, de recevoir tous les jeudis l'abonné satisfait ou l'abonné mécontent, de se rafraîchir le vendredi dans l'enchantement de Bergson, et chaque matin, dans sa maison de banlieue, jetée sur le bord de la route comme n'importe quelle autre maison, d'écouter en lui-même la suite des pensées qui forment les *Cahiers* de ce temps-là.

Ces *Cahiers* portaient des titres moroses. Péguy avait jeté sur eux cette triste pèlerine noire qui lui donnait à lui-même quelque chose d'austère et de si peu à la mode. Ils s'appelaient, ces Cahiers-là : *De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans le monde moderne. De la situation faite à l'histoire et à la sociologie et de la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents*

de la gloire temporelle. Et dire qu'il avait le souci de trouver des titres heureux ! On y voyait comment, vers 1881, sans qu'il parût s'être rien passé de particulièrement saisissant, s'était établie en France la domination d'un parti inconnu jusqu'alors dans la vie politique, le parti des intellectuels, normaliens et sorbonnards. Comment ces intellectuels qui, par métier, devaient rester dans le domaine du spirituel, s'étaient faits politiciens. Comment, après avoir déshonoré le socialisme et l'affaire Dreyfus, ils étaient en train de dépouiller l'intelligence et la haute culture de ce qui constitue sa beauté et son être propre, le désintéressement, pour la mettre au service d'un État démagogique. Comment, tout en déclarant que toute métaphysique était vaine, toute mystique inavouable, ils avaient fabriqué, sous le nom de sociologie, une métaphysique, une religion d'État où le Social est dieu et dont ils étaient les pontifes. Comment, des hauteurs de la Sorbonne, ils avaient fait descendre dans le peuple, cette métaphysique, d'une pauvreté incroyable quand on la compare aux grandes philosophies sur lesquelles ont vécu les différentes humanités, juive, grecque, romaine, chrétienne, dont nous sommes les héritiers. Comment l'enseignement laïque, qui était un système de neutralité en matière de foi et de métaphysique, et, en somme, un système de la liberté de conscience, était devenu entre leurs mains un système d'oppression de conscience, le plus mal endurant qu'on eût encore inventé. Comment, pour défendre le monde moderne, l'ère moderne, la science moderne, l'État moderne, l'école moderne, la religion moderne, ils avaient été amenés à déconsidérer l'ancien monde. Comment, avec quelques anecdotes empruntées à l'*Ancien régime* de Taine, ils avaient représenté un misérable petit ancien régime, commode, portatif, prêt à se laisser abattre, et comment ils s'étaient bien gardés, pour corriger cette impression, de recourir aux six volumes de la *Révolution* du même Taine. Comment ils avaient fabriqué de toutes pièces une France moderne qui n'avait rien à voir avec la France ancienne, païenne et chrétienne, traditionnelle et révolutionnaire, monarchiste et républicaine tout ensemble, une France où, sans exception, tout le monde, jusqu'au 31 décembre 1788, à minuit, était dépravé ou stupide, et où le 1er janvier à minuit, zéro minute, zéro seconde, tout le monde devenait splendide, excepté, bien entendu,

les réactionnaires. Comment, sous prétexte de méthode, ils avaient refusé toute valeur à l'intuition et à l'imagination, mais comment la force des choses les contraignait eux-mêmes à exercer ces facultés qu'ils prétendaient écarter ; comment, eux aussi, ils créaient, inventaient, choisissaient, mais comment, par une singulière rencontre qui ne pouvait être un pur effet du hasard, ils créaient, ils inventaient, ils choisissaient toujours dans le sens de l'appauvrissement, de la diminution et de la dégradation, à l'image de ces pluies qui peuvent bien enlever à une montagne des mètres et des mètres de hauteur, mais ne lui ajouteront jamais un pouce. Bref, comme ils avaient créé un monde qui ne ressemblait à aucun des autres mondes qu'on avait vus jusqu'ici. Les autres mondes idéalisaient ou matérialisaient, bâtissaient ou démolissaient, faisaient des communautés, des cités, des hommes ou des dieux. Le monde moderne avilissait.

On lit vite, on est pressé. Aujourd'hui que je suis mieux averti, je me rends compte qu'il y avait dans ces *Cahiers* bien autre chose que de la polémique et de l'idéologie. Que Péguy eût besoin de mystique pour vivre, je le savais depuis toujours ; mais jusqu'ici son socialisme mystique, son goût de l'héroïsme aussi se passaient de métaphysique. Sa mystique n'était qu'un don absolu de lui-même à quelques idées tout humaines qui lui tenaient à cœur. L'ordre humain lui suffisait. Aujourd'hui manifestement cet ordre ne lui suffisait plus. Cet homme, déçu dans son furieux élan vers la grandeur et la gloire ; qui, au premier signe de guerre, courait au *Bon Marché* acheter tout ce qu'il faut un jour de mobilisation ; qui avait grandi follement l'affaire Dreyfus avec l'espoir d'y faire figure de héros, cherchait ailleurs, hors du monde, un autre ordre de grandeur que la grandeur temporelle. Critiquer le monde moderne, c'était lui appartenir encore, en demeurer le prisonnier. La seule façon de s'en délivrer tout à fait, c'était de s'évader dans une conception du monde exactement opposée. Ce monde refusait de reconnaître les héros et les saints, il n'y avait plus qu'à s'évader dans un monde où ce qui compte seul, c'est l'héroïsme et la sainteté. Ce monde refusait d'accepter le mystère, le surnaturel, le divin, il n'y avait plus qu'à s'évader dans un monde où, ce qui compte seul, c'est le mystère et le divin. Ce monde était pris, enfoncé dans le temporel, dans ce qu'on voit, dans ce qu'on touche, dans

ce qu'on pèse, il fallait s'évader dans un monde où ce qui compte seul c'est ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne touche pas, ce qu'on ne pèse pas, dans le spirituel enfin.

Le lecteur le plus perspicace n'aurait pu cependant découvrir à quel point ce travail intérieur était déjà avancé. Je voyais alors Péguy très souvent. Il ne me fit aucune confidence. Sans doute lui semblais-je distrait par des pensées trop profanes. Il jugeait inutile de me faire toucher du doigt ce que je n'avais pas su découvrir. Et puis, s'il avait mis dans mon lot l'univers (l'univers visible s'entend), il m'avait laissé à la porte de l'univers métaphysique, de l'univers intérieur. Je ne remarquai qu'une chose, c'est qu'il n'était plus triste. Il ne parlait plus de mourir. Il ne me parlait même plus de devenir fonctionnaire. Je pensai que cette allégresse qui rappelait les jours de la cour rose, lui venait du plaisir qu'il éprouvait lorsque sa balle avait touché en plein un de ces intellectuels qu'il avait pris en horreur. Et il y avait bien de cela. Mais cette joie intime, secrète, lui venait de beaucoup plus loin. J'ignorais qu'à ce moment-là, et peut-être à l'instant même où je le ramenais de la poste de la rue Danton à la gare du Luxembourg, il égrenait des *Ave Maria* dans toutes les rues de Paris, et que sur les impériales des omnibus et des tramways, saisi tout à coup du don des larmes, il pleurait de bonheur comme saint Louis sur le navire qui l'emportait en Égypte, ou comme un pèlerin du douzième siècle apercevant tout à coup, parmi les pierres de la Judée, les remparts de Jérusalem.

Quand reçut-il ce don des larmes? Quand commença-t-il d'égrener des prières dans les rues de Paris comme dans le conte de Perrault le Petit Poucet ses cailloux? Quand retrouva-t-il en lui-même cette mémoire de vieilles choses, infiniment plus vieilles que lui? Quand le catéchisme d'Orléans qu'il savait toujours par cœur (comme il savait par cœur tout ce qu'il avait appris dans l'enfance, comme il savait *Ruth et Booz*, les imprécations de Camille et la *Tristesse d'Olympio*) lui revint-il à la mémoire, non plus comme une leçon morte, mais comme une chose toute vivante? Quand sur le plateau de Saclay, devant le grand Christ de bois dressé au carrefour des quatre routes, qui jusque-là n'avait été pour lui qu'un endroit où donner rendez-vous à Daniel Halévy, son voisin, lorsqu'il venait le voir de Jouy-en-Josas, se mit-il à genoux pour la première fois?

Quand et de quelle façon Pascal, Corneille, Polyeucte et Jeanne d'Arc l'introduisirent-ils près de Dieu? Quand se fit la présentation?... Mais Dieu le Père le connaissait déjà. Il n'était pas un inconnu au ciel. « Nos *Cahiers*, disait-il, ont plus d'ouverture qu'on ne pense. » Dieu le Père était un abonné. Il le suivait depuis longtemps. On ne méprise pas si généreusement le père Combes et Jaurès, et Buisson et Lavisse, et la domination primaire et cet affreux monde moderne dont la fonction est d'avilir les héros et les saints, sans être agréable au Seigneur. On ne défend pas l'Affaire Dreyfus, comme il l'avait défendue, sans plaire beaucoup à l'Éternel. Il avait monté si souvent l'escalier de Bernard Lazare ! Un étage de plus et il était chez Jéhovah ! On n'est pas socialiste à la façon dont il l'était, sans toucher le Dieu de l'Évangile. On ne parle pas de ce peuple de France païen et chrétien tout ensemble, conservateur et révolutionnaire, monarchiste et républicain, comme il en avait parlé, sans aller droit au cœur du Dieu de Joinville, de Froissart, et de Michelet dont Péguy affirmait que le Seigneur le préférait à tout l'Institut catholique et à la Sorbonne réunis. Un enfant du faubourg Bourgogne, de la paroisse Saint-Aignan, n'entre pas dans la chrétienté comme dans une maison toute neuve. Il reconnaît, quand il passe le seuil, des choses connues depuis vingt siècles, avec la surprise seulement de les avoir oubliées et d'avoir logé si longtemps dans des greniers ou des caves, alors qu'il pouvait être si bien dans cette maison de chrétienté. Je le vois, je l'entends rire de son rire malin et délicieusement puéril, d'avoir cherché si loin des gîtes, quand il avait là sous la main un intérieur si confortable. Il connut à ce moment-là la divine allégresse du bonheur perdu qu'on retrouve, le mystérieux plaisir de le reposséder dans le secret du cœur, sans que personne encore s'en doute, et comme une certaine joie comique, presque de mystification, de tromper tout son monde, d'apparaître toujours le même à ses amis, à sa famille, à l'Abonné, et pourtant d'être un autre homme, invisible pour tous, toujours le même et différent.

Ils n'étaient pas nombreux autour de lui ceux qu'il pouvait mettre au courant d'une pareille aventure. Aux *Cahiers*, les catholiques étaient à peu près tous incroyants, et j'imagine, par exemple, l'étonnement qu'on aurait vu sur la bonne figure poupine et dans les yeux bleus du père

Sorel, si Péguy lui avait dit tout à coup qu'il récitait des *Ave Maria* sur les impériales d'omnibus. Les protestants, assez nombreux le jeudi, n'avaient pas, eux non plus, pour la Vierge Marie, une dévotion particulière. C'était encore parmi les Juifs, toujours curieux de singularités et chez lesquels il n'est pas rare de rencontrer quelqu'un sur le point de passer de l'Ancien au Nouveau Testament, qu'il aurait pu le mieux trouver une adhésion intelligente. Ce n'est pourtant pas à un juif qu'il fit sa confidence. Il choisit Jacques Maritain, un catholique récemment converti, et dont l'histoire spirituelle vaudrait d'être longuement contée. Jacques Maritain était le frère de Mlle Jeanne Maritain qui, pendant quelques mois, avait dirigé dans le couloir des *Cahiers de la Quinzaine* ce petit journal *Jean-Pierre*, dont le programme consistait à écarter l'esprit des enfants de tout sentiment bourgeois. Jules Favre, son grand-père, avait abandonné, comme Taine, sur la fin de sa vie, la religion catholique pour un protestantisme dépouillé de tout dogme, qui donnait un aliment suffisant à son besoin religieux et lui semblait mieux adapté que le catholicisme à l'esprit de libre examen des sociétés modernes. Protestant lui aussi, Jacques Maritain avait été élevé par sa mère avec d'infinies délicatesses, mais en dehors de toute préoccupation confessionnelle. Et ce n'est pas à la Sorbonne, au cours de M. le Dantec, ce Celte d'espèce singulière, qui croyait dur comme un menhir que la pensée n'était qu'une polarisation de molécules, qu'il eût pu rencontrer de grands encouragements religieux. Mais au Collège de France, le vendredi après-midi, M. Bergson minait subtilement le matérialisme d'en face et faisait voler en éclat le déterminisme sorbonnard. Chez Péguy, chez M. Sorel, chez Maritain et chez tant d'autres, cet enseignement produisait de formidables explosions, dont les mondaines qui étaient là ne percevaient aucun bruit, et dont j'entendais les échos répercutés à l'infini aux *Cahiers de la Quinzaine*. Des possibilités métaphysiques qu'on croyait mortes à jamais, revenaient à la lumière! L'intuition pouvait saisir, par delà l'intelligence claire, la réalité profonde... Moi je prenais la porte, mais la conversation continuait aux *Cahiers* pendant des heures et des heures. Maritain s'élançait avec son naturel enthousiasme sur le chemin ouvert par la philosophie nouvelle, et cherchait déjà d'autres voies que la sensualité bergsonienne pour

atteindre l'absolu. Comment devint-il catholique? Comment les œuvres et surtout la conversation de Léon Bloy lui ont-elles révélé le catholicisme qu'il ignorait? Comment fut-il touché par la grâce? Comment se fit-il baptiser?... On voudrait que Maritain lui-même en fît quelque jour le récit.

Sa mère, Mme Favre, chez laquelle Péguy déjeunait régulièrement chaque jeudi, n'avait pas vu sans tristesse son fils revenir à des idées qui étaient pour elle sans attrait. Elle en disait son chagrin à Péguy. Celui-ci, doucement, affectueusement, la consolait. Mais peu à peu, à sa grande surprise, elle remarquait qu'entre son fils et lui s'échangeaient des colloques auxquels très manifestement on ne tenait pas à la mêler. Péguy avait déjà commencé sa confidence à Maritain ; et bientôt même, du ton d'un roi de France qui donne à son ambassadeur ses lettres de crédit, il le chargeait d'une mission officielle au monastère d'Appuldurcomb.

« Lorsque vous serez de retour, écrivait-il à Maritain qui voyageait alors en Allemagne, nous pourrons causer et conférer tous les deux, autant qu'il est devenu nécessaire. Non que je veuille revenir sur la conversation décisive que nous avons eue quand vous nous avez visités à Paris, mais au contraire je veux pousser tout cela plus avant et organiser désormais notre amitié dans le détail. Pour vous donner un exemple particulier de ce que j'entends par là, j'ai des amis qui se sont réfugiés depuis plusieurs années dans l'île de Wight, *peregrinantes apud Anglos*, et depuis tout ce temps-là je suis presque sans nouvelles d'eux, sauf une que je vous ai transmise. Il me semble qu'il vous revient de rétablir définitivement avec eux ma communication spirituelle... »

Les amis, dont parlait Péguy, *peregrinantes apud Anglos*, c'étaient deux moines bénédictins, tous deux Orléanais comme lui, dom Vilmart et dom Baillet, le vieil ami de la cour rose, qui nous entraînait avec lui aux soupes de la Butte aux Cailles et avait inventé naguère de faire de cet athée de Péguy le président d'honneur d'une Conférence de Saint-Vincent de Paul.

En quittant Sainte-Barbe, Baillet était entré au séminaire de Saint-Sulpice. C'était un esprit à la fois plein d'élan et d'inquiétude, sollicité tour à tour par les œuvres sociales, les patronages, l'enseignement, la critique, l'histoire, la

philosophie religieuse, et qui, au sortir du séminaire, se demandait ce qu'il allait faire de sa vie. Pour les œuvres, sa santé lui paraissait trop précaire ; pour l'étude, il se défiait de son esprit influençable et de l'attrait des idées modernistes si à la mode en ce temps-là. Son père, vieux bourgeois d'Orléans, qui avait la marotte de l'égyptologie, lui proposa, pour le distraire, de l'emmener avec lui dans la vallée du Nil. Tout était prêt pour le voyage, les places retenues sur le bateau. Mais avant de partir, Baillet voulut passer, comme il l'avait fait plusieurs fois, quelques jours de retraite chez les Bénédictins de Solesmes. Et là, dans la vieille abbaye relevée par dom Guéranger sur les bords de la Sarthe, il se sentit tout à coup merveilleusement délivré des deux fardeaux qui lui pesaient, son corps et son esprit. Ne plus être le propriétaire de soi-même, ne plus chercher, obéir, quel soulagement, quel repos ! Il n'y résista pas, et par un simple mot sur une carte postale (dont son père ne se consola jamais) il apprit au vieil égyptologue qu'il renonçait à la fois à l'Égypte et au monde, et qu'il ne reviendrait plus.

Deux ans plus tard j'allais le voir à Solesmes. Je le retrouvai toujours le même sous son habit de moine, vêtu de sa droiture, comme disait Péguy, avec ses yeux clairs, ses dents blanches, son beau sourire inoubliablement enfantin. A ce moment-là je m'essayais, après Anatole France et bien d'autres, à remettre au goût du jour les *Légendes de Notre-Dame* que Gautier de Coincy, prieur de Vic-sur-Aisne, a rimées au treizième siècle en petits vers de huit pieds, avec une piété si touchante. Et voilà que je tombais tout à coup sur un moine de Gautier de Coincy ! Dans le potager du couvent, ou bien dans les prairies qui longent la rivière, j'écoutais, non sans étonnement, mon vieil ami de la cour rose, avec lequel tant de fois j'avais discuté de Renan et de Taine et aussi de Jean Grave, me dire des choses comme celles-ci : « Dom Vilmart est dans la manche du Père, moi je suis de plain-pied avec la Vierge... » Un jour il me conta que pendant très longtemps, un jeune frère qui était entré presque en même temps que lui au couvent, et près duquel il se trouvait toujours au réfectoire et aux offices, l'avait pris en horreur et se plaisait à l'offenser de toutes les façons imaginables, tantôt faisant tomber à table son pichet, tantôt lui disant de gros mots, tantôt lui

marchant sur les pieds. Mais lui, Baillet, voyait bien qu'un petit diable tirait le frère par sa robe et lui faisait commettre toutes ces diableries. Or le même jour, les deux moines, leur noviciat terminé, firent profession ensemble, et, à partir de ce moment, jamais Baillet ne vit plus le petit diable tirer la robe de son frère en saint Benoît, qui désormais lui montra toujours la plus religieuse courtoisie.

Pendant qu'il me contait cela, du ton le plus naturel du monde, je voyais au-dessus de nous se dresser les hauts murs en granit bleu de la noble et sévère abbaye bénédictine. Cette abbaye romane, rebâtie sur des plans anciens, cette rivière, ces prairies, ces murailles, tout cela composait fort bien un paysage du douzième siècle, et les propos de dom Baillet auraient pu être mis en vers de huit pieds par le moine de Vic-sur-Aisne. Il n'y avait que moi qui datais et portais bien mon âge avec mon vêtement moderne et l'absurde idée que j'avais de ressusciter, sans y croire, des légendes que, seul peut-être au monde, le moine qui marchait à mon côté aurait pu ranimer avec son cœur ingénu.

Mais ce qui ne m'étonna pas moins que l'histoire du petit diable et du frère, ce fut d'apprendre que Baillet disait, chaque matin, sa messe à l'intention du cher Péguy. Il me semblait alors déraisonnable de penser que ce Péguy, socialiste et athée, qui hier encore poursuivait à l'École d'une animosité particulière le philosophe des *talas*, l'excellent M. Ollé-Laprune, jusqu'à vouloir l'expulser de l'École, revînt jamais au catéchisme. Une lettre que Baillet reçut de lui justement pendant que j'étais là, n'était guère de nature à me faire changer d'avis. Nous étions en 1902, en pleine persécution combiste. La congrégation de Solesmes s'apprêtait à partir pour l'Angleterre ; l'abbaye retentissait des coups de marteau sur les caisses où les Pères emballaient en hâte les livres de leur bibliothèque, et Péguy écrivait à dom Baillet : « Pendant ces persécutions stupides, injustes, je veux te renouveler l'assurance d'une amitié qui demeure entière. Vous catholiques, réjouissez-vous. Les persécutions des radicaux préparent incontestablement une renaissance de la foi catholique en France. Les seuls amis de la raison doivent s'attrister. » Le mot était parfaitement amical, et en même temps il mettait entre les deux vieux camarades une distance infinie. C'était le temps où, dans les *Cahiers*, il écrivait des phrases dans ce goût : « Les

treize ou quatorze siècles de christianisme introduits chez mes aïeux, les onze ou douze ans d'instruction et parfois d'éducation catholique fidèlement et sincèrement reçue, ont passé sur moi sans laisser de trace... L'immortalité de l'âme est une croyance de célibataire, on ne se survit que dans ses enfants... Ne soyons pas religieux même avec M. Renan. Il me paraît que l'humanité présente a besoin de tous les soins de tous les hommes. Jamais le monde n'a été plus malade. Sans doute l'humanité aurait moins besoin de nos travaux si les hommes qui nous ont précédés avaient travaillé un peu plus humainement et s'ils avaient prié un peu moins, car prier n'est pas travailler. » Quelle vraisemblance y avait-il que cet ami de la raison se fît un jour de la raison une conception si différente? Que ce mystique de la religion du travail se mît jamais à faire oraison?... A dom Baillet, au contraire, ce qui semblait invraisemblable, c'est qu'une âme de cette qualité pût échapper à la grâce. Avait-il présente à l'esprit cette phrase d'un des tout premiers *Cahiers*, où parlant d'un sien ami qui était entré à Saint-Sulpice (c'était de Baillet qu'il s'agissait) Péguy avait écrit : « Si j'étais demeuré catholique, je me serais fait prêtre avec lui. » Et tandis qu'il nous laissait, nous, les autres amis de la cour rose, vagabonder à notre aise dans les champs de l'indifférence et de la fantaisie, c'était pour Péguy qu'il priait.

J'imagine sa joie et celle de tout le monastère, que sa pieuse affection avait intéressé à Péguy, lorsque Jacques Maritain apporta son message à l'île de Wight. Sauf pour Baillet lui-même, là-bas, il ne fit de doute pour personne que dom Baillet avait été le principal agent humain de cette conversion qui semblait presque impossible. Baillet voyait déjà Péguy en règle avec l'Église, régularisant son mariage, faisant baptiser ses enfants, se confessant et communiant. Mais c'était là penser en moine, et surtout c'était mal connaître le caractère de Péguy.

JÉRÔME et JEAN THARAUD.

(*A suivre.*)

Dans l'Afrique du Nord

Les deux Civilisations

Toute crise contraint à méditer, à remettre en question des opinions qui nous paraissaient solidement établies et qui, heurtées par la violence des faits, montrent leur fragilité et leur incertitude ; les notions qui, en temps de paix, semblaient avoir un contenu bien défini, se brisent comme des boîtes vides. Si nous sommes honnêtes, nous faisons alors un examen de conscience, nous discutons les principes que nous croyions les mieux fondés : c'est cet effort d'adaptation au réel qui représentent le bénéfice coûteux de la crise.

L'affaire marocaine est une de ces épreuves Depuis plus de cinquante ans notre domination africaine n'avait pas connu de péril grave. Elle s'était étendue à peu de frais à l'est, chèrement à l'ouest, mais les sacrifices de sang et d'argent n'avaient pas été infructueux. De Tunis à Rabat, nous pouvions nous vanter de faire régner la paix sur l'Afrique mineure. Nous n'avions subi ni échec sérieux, ni recul ; la guerre mondiale elle-même n'avait changé en rien l'état de nos possessions. C'était un titre de gloire pour quelques-uns, un titre d'orgueil pour tous. D'avoir survécu à la période critique de 1914, notre domination nous semblait sûre pour de longues années. Le sentimentalisme démocratique aidant, nous nous gardions de rappeler que

notre domaine était issu de la conquête : nous préférions penser que l'on nous aimait, et ayant oublié que nous étions venus par force, nous nous plaisions à croire que les vaincus l'avaient également oublié.

Contre leur liberté (qui n'était qu'anarchie), et leurs richesses improductives, nous apportions aux indigènes « les bienfaits de notre civilisation ». Nous leur avions procuré à tous, la paix intérieure, à beaucoup la possibilité d'accroître leurs biens. Nous avions respecté, favorisé leur religion, soigné leurs corps et leurs esprits. Bref nous nous vantions d'avoir repris, avec plus de souplesse, l'œuvre civilisatrice de Rome : nous croyions qu'en paiement, ils acceptaient de bon gré notre pouvoir et que, vaincus d'hier, ils s'étaient accoutumés à aimer leur vainqueur ; cet optimisme aveugle nous vaut nos actuels déboires.

A la nouvelle de nos échecs marocains, un grand frisson a parcouru, avec une vitesse prodigieuse, notre Afrique. Partout l'indigène relève la tête, et beaucoup de vieux « Africains » s'aperçoivent pour la première fois qu'entre l'habitant et nous, il y a le même abîme qu'au lendemain de la conquête. Notre seule sauvegarde est la force, et non pas seulement, comme avant, l'apparence de la force. Nulle part le feu n'a pris, mais le bois est sec ; il suffit d'une étincelle. Chez beaucoup la perte des illusions a amené une amère déception. Ce n'est pas que la solidité de notre conquête militaire soit sérieusement mise en péril ; mais ce qui est ruiné, c'est toute une politique. Entre les indigènes et nous, il ne s'agit plus de rapprochement, d'assimilation profonde. Si nous n'avions pas la force, nous savons bien que nous serions jetés à la mer.

Prenons-en notre parti : nos cadeaux sont méprisés. Avons-nous fait fausse route? De l'ouest à l'est, depuis le royaume créé par le plus souple des fondateurs d'empire jusqu'à la Régence, nouvelle Égypte où les intellectuels formés par nous pensent contre nous, nous ne trouvons pour nous défendre que nos soldats et nos colons, c'est-à-dire des fusils. Que ceux qui en doutent fassent l'expérience de retirer les soldats et de désarmer les colons ! Il faut donc nous interroger : qu'avons-nous apporté de bon, pourquoi sommes-nous là, qu'est-ce qui justifie notre présence?

Une première réponse vient aux lèvres : notre civilisation matérielle, les Africains musulmans s'en servent, mais la

méprisent. Notre civilisation spirituelle, ils n'y ont adhéré que d'une façon superficielle : ils ne l'ont même pas comprise, parce que nous n'avons pas su la leur présenter sous une forme qui eût entraîné, à défaut de leur adhésion, leur respect.

*
* *

Que les indigènes se servent avec plaisir des commodités de notre civilisation, qu'ils ne les boudent pas, ce n'est pas douteux ; mais il est également sûr qu'ils se refusent à y voir le signe d'une véritable supériorité intellectuelle. Ils ne font aucun effort pour prolonger, pour adapter à leur pays, ni même pour utiliser en vue de leur libération les progrès de cette civilisation. Étudiez une statistique des professions exercées par les jeunes hommes qui ont reçu une culture occidentale. Comptez les « scientifiques », les ingénieurs. Comptez après cela les avocats et les journalistes, c'est-à-dire ceux à qui suffit une assimilation quasi purement verbale de notre culture spéculative.

Ici, la vraie culture, la vraie civilisation est aux antipodes du progrès, mécanique. Voyez les saints de l'Islam, c'est-à-dire les plus éminents titulaires de la culture musulmane. Ils sont saints dans la mesure où ils parviennent à échapper au monde extérieur. C'est le signe de leur perfection que de mépriser les besoins du corps et les nécessités de l'action, de l'action pratique. Car ce ne sont pas des paresseux, comme le pensent des esprits superficiels. Ils agissent, mais hors du monde visible, hors de la nature, qui est un milieu hostile ou indifférent. Leur effort tend à dominer leur pensée, jusqu'à ce que, détachée de tout bien sensible, ils puissent la déposer, comme une offrande très pure, aux pieds de Dieu. S'ils arrivent à ce retranchement des réalités sensibles, peu importe dans l'ordre de l'action visible ce qu'ils font ou ce qu'ils ne font pas. La perfection musulmane, c'est la perfection par la foi sans les œuvres, conception que l'Église chrétienne a, dès son origine, condamnée.

Ce n'est pas que cette sorte de perfection, orientale bien plus que musulmane, ne soit pas connue et reconnue par le christianisme. De tout temps, l'Église a considéré la contemplation, l'inaction du stylite comme une des formes les plus hautes d'activité. Mais elle a également sanctifié l'action pratique, elle lui a reconnu une valeur mystique possible.

Il y a Marthe et il y a Marie. De cet idéal, double en apparence, profondément, un, l'Islam ne semble reconnaître comme digne d'estime que le premier : la contemplation.

Il y a de la grossièreté dans l'Islam, précisément parce qu'il a délaissé le perfectionnement de la vie quotidienne, qu'il s'est désintéressé des œuvres. Mais il y a aussi en lui une perfection très haute, privilège d'un petit nombre, que le Français du vingtième siècle, emporté dans un courant d'activité qui l'étourdit, comprend mal et dédaigne. Il ne se doute pas qu'aux yeux des seigneurs de l'Atlas nos vaines agitations semblent l'agitation d'un esclave. Parmi ses serviteurs, l'indigène d'élite compte les forces naturelles domestiquées par les Européens. Elles lui économisent un effort qui n'a pas de valeur par lui-même.

Le chrétien, lui aussi, juge et condamne cette servitude industrielle qui mécanise les êtres sans les rendre meilleurs et suscite en eux plus de besoins nouveaux que le progrès n'en satisfait, mais il reconnaît néanmoins la grandeur de cette activité frénétique. Il ne nie pas la valeur de l'action ; il blâme qu'on la prenne comme un but en elle-même : sans direction, elle ne conduit qu'au désordre ; dirigée, on la trouve à la source de toute noblesse et de toute sainteté. Presque toute sa vie, le Christ s'est appliqué à faire de belles planches et à en bien agencer les joints.

Le musulman ne reconnaît pas à l'activité extérieure, même lorsqu'elle est dirigée, une valeur intellectuelle et morale supérieure. S'il faut travailler, c'est qu'il faut vivre. On doit tendre, si l'on n'est pas riche, à tuer ses besoins. Conception de pays chauds, idéal de paresseux, diront les méprisants. Il ne faut pas mépriser pour comprendre. Il est malhonnête de juger l'Islam, d'après les débardeurs et les marchands ambulants. On trouverait en Europe des déchets semblables de notre civilisation mécanique. Il faut le juger sur son élite. Tout musulman, dans la mesure où il est conscient de l'idéal qui lui est proposé, ne peut que tenir pour secondaires et méprisables les résultats d'une civilisation qui ne s'attache qu'à organiser les réalités extérieures. Le chrétien, le catholique, est bien plus capable de comprendre cet état d'esprit que le libre penseur qui chante les louanges du progrès, s'extasie devant les merveilles de la science et n'a jamais compris l'utilité des ordres contemplatifs.

*
* *

Quant à notre civilisation intellectuelle, spirituelle, comment n'a-t-elle pas séduit et conquis nos sujets musulmans? Par suite de quel aveuglement obstiné n'ont-ils pas préféré à l'assoupissement séculaire de l'Islam, cet ensemble de vérités généreuses et humaines, dégagées de toute servitude religieuse que nous leur offrions?

On ne transplante pas un arbre sans ses racines. Plus il est âgé, plus il est grand, et si on le change de terrain, plus grosse doit être la motte de terre natale qui enveloppe ses racines. Il en est ainsi de ce que nous appelons la civilisation. Si nous l'offrons aux Africains dans son état présent de 1925, elle sera incommunicable et improductive : l'arbre ne prendra pas. Notre civilisation est le produit d'un long passé latin, chrétien et français. Elle est l'œuvre de plus de vingt siècles. Les Français peuvent oublier ses lointaines origines et mépriser son histoire. Cette histoire, ils la portent en eux, écrite dans leur être. Les mots mêmes qu'ils prononcent sont chargés de tout un sens obscur, implicite, historique, qu'eux seuls peuvent se payer le luxe d'ignorer, sans défigurer les idées dont ces mots sont le signe.

S'ils viennent dire ces mêmes mots à des hommes dont toute la culture islamique ancestrale s'est développée en dehors de l'évolution de la culture chrétienne et française, ils ne seront pas compris. Leurs élèves rediront ces paroles, ou en ne les comprenant pas ou en les comprenant à contresens. Tel mot qui met en branle chez un athée fils de chrétiens, fils de Latins, d'infinies résonances, n'aura pour le jeune Africain, fils de musulmans, fils de nomades, que la froide signification formelle qu'il a dans le Larousse. Et ce langage commun, traduisant des idées différentes, est gros de tous les malentendus. Mais, dira-t-on, il s'agit d'idées nouvelles, libres de tout passé.

Cette autonomie n'est qu'une illusion. Les dogmes de la mystique républicaine qui sont à la base de l'enseignement officiel et qui inspirent les actes et les paroles des représentants attitrés de la France, quelle est leur origine, quelles en sont leurs racines?

Tous ces dogmes proviennent de la négation ou de la corruption de dogmes chrétiens. Aucun n'est original.

Tous supposent, pour être vraiment compris, la connaissance de la doctrine catholique à laquelle ils s'opposent. En d'autres temps, on eût considéré la doctrine démocratique de 89 simplement comme une hérésie chrétienne, et l'on eût dit « le rousseauisme » comme on a dit « l'arianisme ». De là vient d'ailleurs l'attachement farouche des mystiques démocrates à la lutte antichrétienne. Ils ont besoin de l'Église catholique pour affirmer contre elle des dogmes qui n'ont qu'une valeur négative. Ils sont liés indissolublement à cette Église qu'ils persécutent, et ce que perd la foi catholique, la mystique républicaine le perd du même coup. Il y a, dans Andersen, l'histoire d'une ombre qui se révolte contre le corps dont elle est l'image sans volume et sans substance, et qui, pour avoir une ombre propre, traîne à sa suite le corps auquel elle reste lié. Il en est ainsi de cette contre-Église qui n'est, à tout prendre, qu'une sorte de nouvelle secte protestante née au dix-huitième siècle du plus religieux des philosophes.

Cette définition de la doctrine officielle n'est pas une digression. Lorsqu'on s'adresse à un musulman, il est bon de se souvenir que les dogmes démocratiques ne sont que des dogmes chrétiens corrompus et que, pour comprendre les uns, il faut connaître les autres. Le dogme du progrès collectif et nécessaire, par exemple, est né de la négation du dogme du péché originel. Cet antidogme a été ensuite transposé du domaine individuel dans le domaine collectif. Cette double hérésie n'est intelligible que pour qui connaît plus ou moins clairement le caractère du dogme renié. De même le dogme de la fraternité des peuples n'est que l'ordre évangélique de fraternité transposé dans le domaine collectif.

Et ce qu'il faut comprendre, c'est qu'en France ces dogmes dénaturés ont bénéficié d'une part de la ferveur chrétienne qui s'attachait aux dogmes anciens. Quand un démocrate sincère et athée prononce les mots de fraternité, de progrès, ce sont les vieilles forces mystiques chrétiennes qu'éveillaient les idées de charité, de perfectionnement de l'âme qui surgissent à cet appel obscur, mais encore intelligible, et donnent à ces termes creux leur seule substance. L'anticlérical sincère pense catholiquement des dogmes nés d'une négation du catholicisme. L'athée fils de chrétiens n'est qu'un chrétien dévoyé. Notre civilisation moderne,

si déchristianisée soit-elle, n'est intelligible que pour qui comprend la part historique de christianisme qu'elle renferme.

Comment des musulmans la comprendraient-ils? Comment ces dogmes négatifs, qui ne sont pour eux que des « souffles de la voix », auraient-ils sur eux un pouvoir d'éducation, d'action, de culture? Pour leur rendre fructueuse cette culture moderne, il faudrait premièrement les christianiser longuement, puis les rendre athées par rapport à la religion chrétienne. Ces deux temps sont inséparables. Un athéisme musulman est aussi différent d'un athéisme chrétien que le christianisme de l'islamisme. Et même plus.

Il suffit de rappeler d'autre part que tout ce qui n'est pas d'origine chrétienne dans notre civilisation est d'origine romaine ou gréco-latine. Nos idées politiques, sociales, morales, nous les tenons de notre mère temporelle, Rome, quand nous ne les tenons pas de l'Église. Le vieux droit romain, la conception romaine de l'État, de la famille, la conception grecque de l'individu ont formé, directement par transmission historique, ou indirectement par l'effet de la culture classique, nos esprits et nos mœurs. Là encore, il y a dans tous les mots que nous employons un contenu implicite, grâce auquel ces mots et les idées qu'ils représentent ont un pouvoir de culture. Si nous offrons ces mots-clefs pour ouvrir des serrures dont nous seuls pouvons nous permettre d'oublier qu'elles sont « à secret », nous n'offrons que des clefs-breloques qui n'ouvrent rien.

Civilisation chrétienne devenue antichrétienne, civilisation gréco-latine et française débaptisées, nommées civilisation humaine et universelle, voilà ce que nous apportons à des peuples qui, depuis douze cents ans, ont vécu sous l'empire des règles religieuses, sociales, politiques de l'Islam et qui, avant l'Hégire, ne participaient que d'une façon précaire et partielle à la latinité. Que veut-on qu'un musulman comprenne à cette culture à faux nez? Peut-être si elle portait son nom véritable, lui serait-il hostile. Il y aurait une chance qu'il y adhérât profondément, tandis qu'à cette mascarade, il ne peut rien demêler. Nous ne faisons que dresser quelques perroquets.

Nous prétendons transplanter dans une terre étrangère un arbre sans racines, coupé à la moitié du tronc, parce que chez nous, nous sommes habitués à ne pas voir ces racines et qu'il n'est pas très dangereux — quoi qu'on dise, elles

existent et nourrissent l'arbre — d'affirmer que ces racines n'existent pas.

Pour adhérer totalement à notre culture, il eût donc fallu que les Africains eussent pu pénétrer jusqu'à elle par le grand vestibule catholique et romain. Faute de cette initiation, ils ne participeront ni à sa substance vivante, ni à sa force agissante. Ce que l'on peut espérer c'est, à défaut d'une adhésion, une intelligence réciproque des deux civilisations, et la recherche d'un terrain d'entente là où l'entente est possible. Mais, pour que s'établissent cette alliance et ce compromis loyaux, il faut que nous restions nous-mêmes autant qu'ils restent eux-mêmes ; il faut rechercher un accord entre deux élites, car il est seul capable de conduire un rapprochement qui n'engendre pas la confusion.

Ce n'est pas en vidant notre culture de tout ce qui semble répugner aux esprits musulmans, que nous la rendrons intelligible et assimilable. Ce n'est pas en cessant d'être nous-mêmes, que nous arriverons à leur ressembler. Se faire une âme de musulman, ce n'est qu'une réussite individuelle de transfuge qui ne touche en rien au problème. Il n'y a qu'une solution : être nous-mêmes au plus haut degré, être les types les plus représentatifs possible de la civilisation que nous apportons et nous adresser à ceux qui représentent le plus parfaitement possible l'autre forme de culture. Là, pas de tricherie, pas de méprise. Nous ne trompons personne, nous nous présentons comme aussi latins, aussi chrétiens, aussi Français que possible, et nous pouvons dire : « Voyez et jugez notre culture. » Si l'adversaire, tout en préférant sa civilisation, nous estime assez pour nouer une alliance loyale avec un étranger qu'il respecte, ce sera déjà beau. Nous sommes loin d'un tel résultat. Sans cesse, nous avons fait des avances humiliantes et vaines. Nous qui portons, indélébile aux yeux de l'Infidèle, le signe de la Croix, nous avons renié ce qui était à ses yeux notre caractère essentiel. Nous avons, dans un pays qui met la religion à la base de la vie familiale, sociale, politique, renié notre culture religieuse, dans le temps même où nous proclamions notre respect pour la religion musulmane. Qu'ont pu croire les musulmans? Que nous étions des fous ou des hypocrites. Relever les mosquées, persécuter l'Église, nier la religion chrétienne en France, reconnaître l'Islam comme religion officielle, est-ce une attitude où il y ait l'ombre de bon sens?

Pour respecter sincèrement une croyance étrangère, il faut d'abord respecter sa propre religion. Pour comprendre un pays religieux, il faut connaître la force, la valeur d'une foi sincère. Pour ne pas offenser un homme religieux, il faut savoir ce que représente pour soi-même la notion de sacrilège. Alors seulement, tout en nommant erreur ce que l'on croit être erreur, on a pour un homme qui croit, un respect profond, bien plus honorable pour lui que la tolérance verbale des discours officiels. C'est pour nos prêtres, même s'ils les tuent, que les infidèles ont le plus d'estime.

Entre des nationalismes purs, conscients de ce qu'ils ont à la fois de nécessaire et de relatif, il peut s'établir une entente loyale. Entre des nationalismes affadis, débaptisés, il n'y a place que pour la confusion. Il faut le répéter, car cette affirmation condamne toutes les tentatives de royaume arabe et l'essentiel de notre politique africaine du Maroc à la Tunisie. Nous avons été, aux yeux des musulmans, que nous le voulions ou non, des chrétiens d'abord, des Francs ensuite, c'est-à-dire des Français et des Européens. Ils ne croiront jamais que ce jeu de dupe soit sincère qui consiste à nous renier nous-mêmes pour balbutier la langue d'Islam. Par contre, si nous représentons dignement ce qu'ils estiment que nous sommes, ils accepteront peut-être de rechercher un *modus vivendi* pendant le temps où la force, qu'ils respectent comme légitime, nous fera leurs maîtres. Ce ne sera pas la fusion, qui ne serait que la confusion; ce sera une compréhension, une estime mutuelle et peut-être, entre deux élites, une amitié.

Quel terme plus absurde que celui de « la France puissance musulmane » que l'on prodigue dans les cérémonies officielles! Pourquoi pas « la France puissance bantou et fétichiste »? Ces mots jureraient moins que les autres d'être accolés. La France — c'est la raison de son prestige en pays musulman — s'est présentée à travers les siècles comme le champion le plus authentique de la chrétienté. C'est dans nos luttes contre l'Islam que s'est fondé notre prestige. Prestige militaire, moral, politique. Nous vivons encore sur ce capital gaspillé. La France est une puissance chrétienne, qui possède par la force des armes des sujets musulmans, aux yeux desquels elle doit continuer de paraître digne de s'imposer par les avantages intellectuels et moraux vaut une culture chrétienne et romaine.

Ce travail de rapprochement entre un point de vue chrétien et français et un point de vue musulman franchement affirmés, seules deux élites peuvent le tenter. C'est trop demander à des individus incomplets parce que sans culture, ou spécialisés dans une profession étroite, que de désirer qu'ils se comprennent et comprennent autrui. C'est entre les têtes les plus hautes que l'entente peut s'établir. Les bienfaits retomberont, après seulement, sur les plus humbles. Ce n'est pas le mauvais arabe qu'apprennent les officiers et les colons, ni le médiocre français qu'apprendra le petit Arabe, qui achemineront les uns et les autres au cœur des deux cultures. Ce sabir verbal et intellectuel n'est pas un truchement valable. Ces produits d'un rapprochement primaire resteront aussi loin l'un de l'autre qu'avant. Répandre la langue française aura pour effet que partout on pourra demander son chemin et acheter à manger. Il s'agit de bien autre chose. Il s'agit de rapprocher des gens que tout divise et qui sont dans la situation fausse de conquérants et de conquis. Pour tenter cette œuvre difficile, que cinquante ans d'échecs ont rendue désespérée, ce n'est pas trop des efforts acharnés des meilleurs. S'ils échouent, n'attendez rien de rapprochements démocratiques.

L'Islam a ses méthodes pour instruire et pour cultiver ; respectons-les. Tant mieux si elles arrivent à former une élite. Cette élite, reconnaissons-la ; donnons-lui la place à laquelle elle a droit dans son milieu ; si elle échoue, tant pis pour elle ; si elle réussit, alors « nous causerons ». Lorsqu'on n'est pas capable de coloniser un pays assez solidement pour reléguer au second plan les indigènes, c'est une fâcheuse politique que de désorganiser l'ordre social et moral qui existe. Il ne s'agit pas de louer cet ordre, aux dépens du nôtre, mais de le reconnaître comme un état de fait. Cette élite africaine, sociale, morale, intellectuelle, elle appuie et fait vivre cet ordre. Entre la masse de nos sujets et nous, les intermédiaires naturels ce sont ceux que ces sujets reconnaissaient comme leurs maîtres et reconnaissent encore comme tels. Ces maîtres sont, eux aussi, nos sujets : ils le savent assez pour que nous ne l'oubliions pas. Il y a un juste point entre le mépris de beaucoup pour une élite indigène et le pouvoir trop grand que lui reconnaissent les constructeurs chimériques de royaume arabe. Respecter cette élite, favoriser son recrutement ; si elle est digne de

nous comprendre, nous montrer dignes d'être compris, voilà notre ligne de conduite.

Il y a quatre-vingt-quatorze ans, quand nous sommes arrivés en Afrique, nous pouvions espérer davantage. Beaucoup attendaient de cette croisade l'assimilation complète du pays. Comment cette assimilation eût-elle été possible, puisque nous n'avons même pas tenté de la vouloir? Maintenant il ne nous reste plus qu'à liquider une faillite : cette faillite, eût-on pu l'éviter?

* * *

Un grand Français, le plus grand qu'ait connu l'Afrique française avec Bugeaud le Conquérant et le Pacificateur, le cardinal Lavigerie, vit d'emblée le nœud du problème et tenta de le résoudre. Il pensa que pour franciser l'Afrique, il fallait d'abord la christianiser, conquérir les âmes pour conquérir les esprits. En définitive, il échoua : quelques familles d'Arabes chrétiens éparpillés dans l'Afrique du Nord, l'estime et le respect dont les indigènes entourent les Pères Blancs, tel est le maigre résultat d'un grand dessein.

Mais pour mesurer la valeur de sa tentative, il ne suffit pas de dire qu'il a échoué : il faut rappeler les conditions de son échec.

Dès ses débuts à Alger, il se heurta à une hostilité violente des pouvoirs publics. Mac-Mahon qui s'efforçait de contrecarrer ses efforts n'était que le serviteur de l'empereur et l'interprète de ses idées. La théorie des nationalités, le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes avaient produit en Afrique comme leur fruit naturel : la conception du royaume arabe. Nous nous efforcions de réveiller (en réalité de créer) une conscience nationale arabe, même chez les Berbères qui ne l'avaient jamais eue : création historique fondée sur une base historique fausse. Nous devions donc être les ouvriers désintéressés d'une renaissance arabe et islamique. Aussi les idées du grand cardinal ne pouvaient-elles que répugner au champion de l'idée nationalitaire.

Ces idées ne changèrent pas avec la République, puisque, impériales ou républicaines, c'étaient des idées révolutionnaires. Tous les civils et beaucoup de militaires qui se succédèrent en Afrique depuis soixante ans en étaient impré-

gnés : Lavigerie se heurta constamment dans ses tentatives de christianisation (non de la population entière, mais de quelques éléments, les moins arabisés d'Algérie) à l'hostilité sourde ou ouverte des pouvoirs publics.

Or dans un pays où, par une habitude d'esprit millénaire, on conçoit le pouvoir comme *un*, religieux et politique à la fois, où le khalife, représentant le pouvoir religieux, est « celui qui possède la force », tout effort spirituel isolé était voué à l'insuccès. Il faut prendre l'Islam comme l'a fait sa millénaire histoire. Si l'on voulait tenter de christianiser l'Afrique, il fallait recourir aux procédés par lesquels elle avait été islamisée. Il fallait l'action conjuguée du prêtre, du préfet et du soldat. Il y a dans l'histoire l'exemple d'un pays qui, envahi, converti par l'Islam, est redevenu une puissance catholique, une des premières, sinon la première : c'est l'Espagne. Arrêtons-nous à l'inutile expulsion des Mauresques : ce fief d'Islam, resté cinq siècles musulman, moins de deux siècles après la reconquête produisait des saints. C'est que contre une foi, venue dans les bagages d'une armée, les rois catholiques avaient dressé une foi armée et qu'ils avaient vaincu.

Voilà ce qui explique l'échec de Lavigerie et limite sa portée. Mais tenons-le pour un échec décisif. L'état actuel des esprits n'est pas propre à permettre une croisade : il ne l'était déjà pas, quand le cardinal tenta sa grande œuvre. Faisons donc le bilan de notre effort et ne vivons pas d'illusions. Il est logique et normal qu'à des chrétiens conquérants, les musulmans rappellent la vieille querelle de la Croix et du Croissant. Mais ce qui est ridicule, c'est d'entendre ce rappel, quand pendant cinquante ans on a flatté le Croissant et persécuté la Croix.



Nous ne « civiliserons » pas l'Afrique du Nord au sens français et européen que nous donnons au mot civilisation, parce que nous ne l'avons pas d'abord christianisée. Nous ne ferons pas œuvre définitive parce que l'Islam demeurera intact. Notre œuvre peut et doit durer des siècles : au regard de l'histoire, elle restera pourtant précaire. Quand la force nous manquera, il restera de nous ce qui est resté de Rome : des chaussées et des pierres. L'indigène nous

demeurera étranger, sinon hostile. Il aura pour nous l'estime que sauront mériter notre justice et notre force. Nous resterons des « maîtres » ; grâce à nos soldats et au nombre de nos colons ; rien de plus, et c'est déjà beaucoup. Œuvre de force, non de violence, œuvre de ce que nous nommons civilisation, mais subie et qui n'engendrera pas la reconnaissance.

Que nous reste-t-il à faire demain? Du moment que nous avons renoncé à planter la Croix à la place du Croissant, il faut respecter une religion que nous sommes incapables de remplacer par une autre. Mais nous ne devons pas abdiquer pour cela notre qualité de chrétiens, qui est pour nos sujets l'essence même de notre qualité d'Européens et de Français. Si nous en sommes dignes, si nous présentons aux indigènes cultivés une noble image de notre culture, tous nous respecteront : les meilleurs essayeront de nous comprendre. De là naîtra, entre quelques-uns, plus que de l'estime, une rare et précieuse amitié. Pauvre fleur, mais pleine de charme, poussée sur un sol ingrat. Et parmi les plus belles et les plus complètes de ces amitiés, je compte les belles camaraderies militaires, celles de ceux qui ont donné leur sang pour une armée qu'ils aimaient. Il serait vain de demander plus : si nous demandons plus, nous aurons moins. Nous resterons les conquérants, venus par la force dans un pays qui ne nous appelait pas. Pour cultiver et faire fleurir ces amitiés, il faudra encore un tact et une délicatesse infinis, il faudra faire des avances et ne pas nous abaisser, comprendre, mais ne pas flatter, ni chercher à nous déguiser. Si, au respect de notre force nécessaire, s'ajoutent par surcroît, chez tous, l'estime pour notre justice et, chez les meilleurs, la considération due à la culture d'une nation qui fut la reine des nations chrétiennes, nous aurons obtenu tout ce que nous pouvons obtenir dans une terre musulmane. Nous aurons alors rendu aussi léger que possible le poids d'une conquête à laquelle l'Afrique ne consentira jamais au fond de son esprit et de son cœur.

HENRI MOREL.

Jean Racine politique

Bajazet

Depuis les critiques dont son *Alexandre* avait été l'objet, Racine avait été guidé dans le choix de tous ses sujets par une influence ou une arrière-pensée. Dans la première préface de *Bajazet*, il déclarait n'être redevable qu'au chevalier de Nantouillet *de cette histoire, et même,* dit-il, *du dessein que j'en ai pris d'en faire une tragédie.*

Le chevalier ne contait pas de première main l'histoire de Bajazet. Il la tenait du comte de Cézy, qui l'avait rapportée toute fraîche lorsqu'il était rentré de son ambassade à Constantinople, en 1641. Ainsi Racine portait sur la scène en 1672 un fait survenu chez les Turcs trente-trois ans auparavant : Amurat avait fait assassiner son frère en 1638, un an avant la naissance de l'auteur de *Bajazet.*

L'audace était grande et Racine s'en est excusé et a donné ses raisons dans sa seconde préface. Il fut aussi audacieux que n'importe quel novateur. Il fit voir sur la scène un fou dans *Andromaque*, un magistrat atroce dans *les Plaideurs*, une incestueuse dans *Phèdre*, un prophète dans *Athalie* et des furieux partout ; et peut-être la plus forte de ses audaces fut-elle de proposer la simplicité de *Bérénice* à un public qui révérait Corneille. Nul n'a porté au théâtre des traits de mœurs ou de caractère plus violents et l'on n'est plus dupe aujourd'hui du jugement de Voltaire qui a faussé les idées pendant un siècle. Le tendre et l'harmonieux Racine

était encore passionné jusqu'à la furie et hardi jusqu'à la témérité.

Cependant, l'audace de *Bajazet* n'était pas neuve : Bounyn, Mairet, Dalibray, Desmares, Magnon, Tristan l'Hermite avaient déjà montré des Turcs. Dans son *Osmin*, Tristan avait même mis la couleur locale :

> Quarante Capigis le suivaient seulement,
> Et six pages d'honneur, dont l'un portait sa trousse,
> Et les autres tenaient les cordons de sa housse.
> Dessus ses brodequins et sur sa veste encor
> Éclataient des rubis, des perles et de l'or...

Selon son principe, Racine ne mit pas de Capigis dans *Bajazet*. Mais lorsqu'il ajouta à sa pièce une seconde préface en 1676, il prit soin de s'expliquer.

Dès que la pièce avait paru, elle avait été critiquée avec la vivacité ordinaire. Voltaire a écrit dans une de ses lettres : *Pierre Corneille disait, à la première représentation de* Bajazet, *à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un Français qui parle.* » De son côté, Segrais a rapporté : *Etant une fois près de Corneille sur le théâtre à une représentation de* Bajazet, *il me dit : « Je me garderais bien de le dire à d'autres que vous, parce qu'on dirait que j'en parlerais par jalousie; mais, prenez-y garde, il n'y a pas un seul personnage dans le* Bajazet *qui ait les sentiments qu'il doit avoir et que l'on a à Constantinople; ils ont tous, sous un habit turc, le sentiment qu'on a au milieu de la France.* »

Cependant, dans la première préface, aucune réponse, aucune allusion aux critiques ; Racine se contente d'affirmer avec tranquillité ce que ses adversaires avaient nié : *La principale chose à quoi je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation. Et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglais. Surtout, je dois beaucoup aux avis de M. de la Haye, qui a eu la bonté de m'éclaircir sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.*

Dans la seconde préface écrite quatre ans après à tête reposée, la défense est un peu étendue. Du même ton calme, il divise sa réponse en trois parties. Dans la première, il

atteste que sa pièce est conforme à la vérité historique. Dans la seconde, il démontre que l'éloignement dans l'espace confère aux personnages tragique le même recul nécessaire que l'éloignement dans le temps. Dans la troisième, il explique avec grand soin que sa pièce est conforme à la vérité morale : *Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étaient trop savantes en amour et trop délicates pour des femmes nées parmi des peuples qui passent ici pour barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le Sérail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connus que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer? Les hommes vraisemblablement n'y aiment pas avec la même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité de la nation. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de mourir que d'abandonner ce qu'il aime et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'histoire des Turcs. On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions, et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire. Témoin un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné, qu'il aimait tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'Empire.*

Dans la dernière édition que Racine ait donnée de ses œuvres, en 1697, il supprime toute cette partie de la défense, et l'on peut conjecturer que c'est parce qu'il la jugeait superflue.

On a contesté l'exactitude du fait historique rapporté de seconde main par un homme de cour comme le chevalier de Nantouillet. On a soutenu que la sultane favorite et le vizir, qui ne s'appelait pas Acomat, n'étaient pas à Byzance pendant le siège de Babylone, mais à l'armée avec le sultan. Il n'est même pas certain que Bajazet ait été étranglé, ni qu'il y eut un frère d'Amurat qui portât ce nom. Ces drames de sérail étaient secrets et personne n'est assuré de les connaître. Du moins, tout ce qu'avance Racine est appuyé sur

l'autorité des spécialistes de son temps : Mézerai dans l'*Histoire des Turcs*, du Verdier dans l'*Abrégé de l'histoire des Turcs*, de Jant dans l'*Histoire du prince Osmin*. Quant aux mœurs, les héros de *Bajazet* étaient bien aussi turcs que les héros du *Cid* étaient castillans. Il est croyable, puisque Racine le dit, que l'idée de tirer une tragédie de ce sujet turc fut avancée par le chevalier de Nantouillet. Mais si Racine dressa l'oreille, c'est que l'idée, le sujet et la tragédie allaient lui permettre une fois de plus de provoquer Corneille.

Il existait déjà un chef-d'œuvre tragique tiré de l'histoire d'un peuple moderne : c'était *le Cid;* Racine prenait un sujet plus rapproché encore. Deux fois coup sur coup, il venait de faire avec impertinence la leçon à Corneille en montrant ce qu'est la politique : les exercices oratoires en plein vent ne sont que la façade et le trompe-l'œil ; la réalité : un jeu subtil de passions secrètes aux points sensibles.

C'est une vision aristocratique du monde ; quelques êtres placés à des points privilégiés non par le hasard, mais en suite d'un long travail du temps, sentent et agissent avec une puissance qui entraîne le reste des hommes. La réciproque n'est jamais vraie. Dans *Bérénice*, ce n'est pas une foule qui contraint le héros, c'est un peuple qui agit, non pas à la manière d'une cohue, mais par le moyen de corps anciens et éprouvés :

> Seigneur, tous les tribuns, les consuls, le Sénat
> Viennent vous demander au nom de tout l'État ;
> Un grand peuple les suit...

Dans *Britannicus* et dans *Bérénice*, Racine avait montré la politique de cabinet ; dans *Bajazet*, il allait plus loin, il montrait la politique au sérail.

Une fois de plus, le ressort de sa tragédie était politique ; *Bajazet* est l'histoire d'une conspiration. Dans *Britannicus*, Néron devient assassin parce qu'il redoute un soulèvement militaire conduit par une ambitieuse. Dans *Bérénice*, Titus se contraint parce qu'un peuple fortement hiérarchisé fait entendre sa volonté par la voie de grandes institutions séculaires qui composent une série d'aristocraties superposées. Dans *Bajazet*, l'intrigue de sérail n'a plus de contrepoids. Les éléments sont à l'état pur.

Si la sultane n'était pas armée d'un pouvoir discrétion-

naire, le drame n'aurait pas lieu ; il pourrait y en avoir un autre, Roxane pourrait armer des assassins par jalousie comme Hermione ; ce ne serait plus la conspiration qui fait le fond et le ressort de *Bajazet.*

Elle a été rendue possible par une double imprudence d'Amurat. Il écarte du commandement un général ambitieux et il lui laisse le commandement de son palais. Il s'assure de la personne d'un frère qui pourrait être un rival et il en confie la garde à une femme. Il suffit que ce frère soit aimable et la femme aimante, le vieux général n'aura qu'à souffler. Il est heureux pour Amurat qu'Atalide existe et que Bajazet accorde si peu de prix à la vie, sinon ce sultan se fût trouvé à son retour de Babylone en face d'une révolution de palais qu'il n'eût pas volée.

Dans toute conspiration comme dans tout conflit politique, le dernier mot appartient à la force. Une intrigue de sérail suppose l'obéissance d'un corps d'hommes en armes. A Constantinople, la force était aux mains des Janissaires.

Leur milice constituait sinon une aristocratie, du moins une caste militaire. Elle avait été fondée par Amurat I[er], qui devint sultan en 1360. Elle se composait à l'origine d'enfants chrétiens robustes faits prisonniers ou enlevés à leur famille, qu'on instruisait dans la loi musulmane afin de leur inspirer un ardent fanatisme et qu'on soumettait ensuite à la plus sévère discipline. Amurat avait songé en les fondant aux ordres militaires chrétiens. Les Yengi-Chéri, ou nouveaux soldats, étaient l'objet de la plus tendre attention du sultan, et en signe de sollicitude, leurs officiers s'appelaient l'inspecteur de la soupe ou le chef des cuisines. Certains grades avaient pour insigne une cuiller passée au turban et le conseil s'assemblait autour du chaudron du régiment. Quand les habitants de Stamboul voyaient les janissaires apporter leurs marmites sur les places, c'était signe de quelque grave événement : un vizir ou un sultan allait périr, ou quelque grande guerre allait commencer.

Singulière milice, féroce et grotesque, le plus sûr appui des Sultans et leur épée de Damoclès. Ils sont les prétoriens de Constantinople, des prétoriens à qui rien ne fait équilibre. Derrière eux, il n'y a rien. Il n'y a pas ce grand peuple qu'on voit dans *Bérénice.* Seuls capables de porter les armes, ils sont tout. Dans *Bajazet*, ils sont la toile de fond, et comme d'habitude, elle est en place dès le début.

Les deux premiers personnages qui paraissent sont le grand vizir Acomat avec Osmin son confident. Dans *Britannicus*, on savait où l'on était au quatrième vers ; dans *Bajazet*, on le sait au cinquième :

ACOMAT

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre.
Je pourrai cependant te parler et t'entendre.

OSMIN

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux,
Dont l'accès était même interdit à nos yeux?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace.

Que viennent-ils faire? Qu'ont-ils à se dire?

ACOMAT

Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dépendent les destins de l'empire ottoman.

Osmin était en mission pour le compte d'Acomat. Quelle mission? Il était allé surveiller les janissaires.

ACOMAT

Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan?

Le sultan est-il vainqueur, c'est-à-dire est-il sûr de son armée, ou peut-on espérer ébranler son pouvoir? Tout *le destin de l'empire ottoman* est là, en effet.

Osmin répond : il a vu l'armée devant Babylone, mais il l'a quittée depuis un assez long temps. Pendant son voyage, peut-être s'est-il passé du nouveau.

Dans les faits, c'est possible ; mais dans les cœurs?

ACOMAT

Que faisaient cependant nos braves janissaires?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu?

Amurat, dit Osmin, paraît content. Mais ce n'est que dissimulation et masque politique :

OSMIN

Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.

C'est en vain que forçant ses soupçons ordinaires,
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,
Il voulait, disait-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours.
Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours.

Ces traits concentrés, cette énergie, ces éclairs dans les profondeurs sont chez Racine la part la plus aisément visible de la politique. Ils sont éclatants, mais ils relèvent du poète et du psychologue autant que du politique. Ils ne sont que les pointes qui émergent. Poète dramatique, Racine n'avait pas à discourir pour expliquer et l'armature politique est chez lui dans les fonds. C'est-à-dire à sa place dans l'œuvre d'un poète dramatique comme les faisceaux et les insignes sont à leur place au revers d'une monnaie dont la face fait paraître le visage du souverain.

La seconde partie de la réponse intéresse directement Acomat :

Ses caresses n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre, ils combattaient sous vous.

Le vizir est touché aux deux points sensibles, l'orgueil et l'ambition :

Quoi? tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encore leur valeur et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur vizir?

Voltaire, dans la *Lettre à l'Académie française*, rappelle que ces vers sont ceux *que le maréchal de Villars citait avec tant d'énergie quand il alla commander les armées en Italie à l'âge de quatre-vingts ans*, et Vauvenargues en a donné ce commentaire : *On voit dans les deux premiers vers un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement de ses soldats attendrissent sensiblement; dans les deux derniers vers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée.*

C'est là une de ces nuances admirables dont on ne trouve guère d'exemple que dans Racine.

La question est posée : les soldats, dit Acomat, me suivraient-ils dans une sédition? Osmin répond :

Le succès du combat réglera leur conduite :
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite.
Quoique à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront pas l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur,
Aux champs de Babylone est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Byzance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance.
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit, ne doutez point que fiers de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve Amurat.

Ces vers apportent un nouvel exemple de la manière dont Racine entendait la couleur historique ; il n'est que de regarder la différence entre les janissaires turcs et les légionnaires romains évoqués dans *Britannicus*. Ceux-ci étaient sensibles à des sentiments de fierté ombrageuse :

Vous avez vu cent fois nos soldats en courroux
Porter en murmurant leurs aigles devant vous,
Honteux de rabaisser par cet indigne usage
Les héros dont encore elles portent l'image.

Soldats de métier, les janissaires auront l'orgueil de leur profession, ils soutiendront le bruit de leurs exploits ; si la fortune sourit à leur chef, ils donneront l'exemple d'une aveugle et basse obéissance ; mais si elle l'abandonne, ils joindront l'audace à la haine. N'est-ce pas assez mercenaire oriental, assez différent du vétéran romain tel qu'on le voit agir à travers les historiens dans les séditions militaires?

De tels compagnons d'armes sont si peu sûrs qu'Amurat, dit Osmin, a envoyé un esclave demander la tête de son frère.

Acomat répond avec une énergie concise qu'admirait Voltaire :

Cet esclave est venu ;
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu.

C'est ce même Acomat qui, un peu plus loin, prononce les vers que Boileau citait quand il voulait prouver que son ami avait encore plus que lui le génie satirique, et qui portent de reste une profonde vérité politique :

L'imbécile Ibrahim, sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance ;
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir.

Qui est cet Acomat qui pense et parle avec tant de vigueur, et quelles raisons a-t-il d'épier de si près la fortune de son maître?

C'est un politique rompu depuis longtemps au pouvoir. Moi, dit-il,

...qui par un long usage
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage...

Le jeune Amurat a été jaloux du vieux ministre. Il a redouté la clairvoyante expérience, le prestige et les ressources dont Acomat va faire emploi dans *Bajazet*. Aventure si souvent répétée par l'histoire, un de ses premiers soins sera d'écarter ce serviteur trop puissant. Il n'ose pas le renverser d'un coup, comme le jeune Guillaume II en usa à l'égard du vieux Bismarck. Il préfère ruser et prendre un circuit, que le vieux renard a tôt fait de repérer :

Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine.
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats :
Il commande l'armée ; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile.
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Vizir !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

Osmin s'effraie d'un tel dessein ; mais Acomat est homme de résolution prompte. On le menaçait par une mine, il a

dressé la contre-mine. Il avait sous la main un moyen hasardeux, extrême ; il n'avait pas le choix et d'ailleurs il est de ceux qui n'hésitent guère : il a tendu le filet. Par un caprice de tendresse amoureuse accordé à une intention politique, Amurat avait en partant délégué à Roxane un pouvoir sans limites :

Il partit, et voulut que fidèle à sa haine,
Et des jours de son frère arbitre souveraine,
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fît sacrifier à ses moindres soupçons.

Pourquoi? Parce qu'il hait son frère.

Tu sais de nos sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
Qui les a de trop près approchés de son rang.

Le calcul d'Amurat est clair : détacher l'armée du général victorieux en la conduisant à de nouvelles victoires ; puis, sitôt qu'il aura un fils qui assure la succession au trône, sacrifier le frère qui pourrait être un rival. Son plan péchait par un point ; il avait compté sans l'audace d'Acomat, et c'est ce frère qui va devenir un instrument aux mains du ministre menacé.

Roxane et Bajazet ne devaient pas se voir ; Acomat y pourvoit ; il fait courir le faux bruit de la mort du sultan, nouvelle qui renverse bout pour bout la situation ; c'est la sultane toute-puissante qui n'est plus rien et qui tremble pour sa vie, c'est le frère proscrit qui hérite l'empire. Acomat commence par les réunir. Il fait « troubler », plaisant euphémisme, les gardes de Bajazet :

Et les dons achevant d'ébranler leur devoir,
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
. . . . .
Bajazet est aimable. Il vit que son salut
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.

Il fallait y penser. Le calcul va loin et l'ambitieux a tout mesuré : si son plan réussit, on lui donnera en récompense une princesse du sang, la jeune Atalide. Cette nouvelle sur-

prend Osmin, interloqué qu'on puisse être amoureux à cet âge et au milieu de ces complications :

Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue :
J'aime en elle le sang dont elle est descendue.
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui.
Un Vizir aux Sultans fait toujours quelque ombrage.
A peine ils l'ont choisi qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse ;
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnaîtra peut-être un inutile ami.
Et moi, si mon devoir, si ma foi ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête...
Je ne m'explique point, Osmin. Mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux Sultans de fidèles services ;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices,
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé.

Il ne se pique d'aucun scrupule, et il n'en est pas à un mensonge près. Quand Roxane paraît, il poursuit avec elle l'opération que l'argot de la guerre appelait le bourrage de crâne :

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le Sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet.
D'une commune voix ils l'appellent au trône.

Ce n'est pas vrai, mais c'est toujours bon à dire. Au reste, ce n'est pas Roxane qui a besoin d'être stimulée, et ce n'est pas d'elle que va venir la résistance. Avant que la première scène soit finie, la tragédie politique est nouée. La tragédie amoureuse n'a plus qu'à venir se brancher.

La résistance vient de Bajazet, qui ne veut pas épouser

Roxane sous prétexte qu'il aime Atalide. Voilà enfin un héros impolitique. C'est, depuis les fous d'*Andromaque*, le premier qui fasse passer sa passion avant les intérêts politiques. On l'oublie toujours quand on parle de Racine. Ce sont les femmes, chez lui, qui sont damnées, les hommes ne s'abandonnent pas. Mais il y a Bajazet? Bajazet n'est pas un homme, c'est un Turc.

C'est Racine qui le dit, on l'a vu dans la préface : « *On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions.* » Autrement dit, ce Turc est un sauvage, chez qui la tête est incapable de commander au cœur. Ce n'est pas un Romain qui agirait ainsi. On a tôt fait de dire que les héros de Racine sont emportés par la fatalité : les femmes, oui, mais non pas les hommes. Néron, Titus, Mithridate, Agamemnon, ne sacrifient ni les uns ni les autres leur politique ni ne compromettent leur empire. Titus suit une fatalité intelligente : la fatalité inintelligente consisterait à sacrifier l'empire à Bérénice. Bajazet, il est vrai, aime Atalide ; mais il sacrifie et sa vie et l'empire : Bajazet n'est qu'un Turc.

Il raisonne pourtant sur la politique avec d'autant plus de sens qu'il n'en parle jamais qu'avec Roxane, c'est-à-dire qu'il est toujours de sang-froid en face de quelqu'un qui ne l'est guère. Elle lui offre le salut et le trône à la seule condition qu'il l'épousera. Bajazet, qui n'en a aucune envie, discute ce marché au point de vue historique et au point de vue politique. Un sultan n'épouse pas une favorite. C'est un usage qui remontait à Bajazet Ier ; vaincu par Tamerlan à Ancyre en 1403, il avait vu son épouse si indignement traitée qu'il avait demandé à ses successeurs de ne plus jamais prendre de femme légitime afin de ne pas la voir exposée à un tel outrage : politique qui n'est pas sans analogie avec celle de Gribouille, et qu'un prédécesseur de Racine, Desmares, expose ainsi en sa tragédie de *Roxelane :*

Ce prince malheureux, que la scythique rage
Força de terminer ses jours en une cage,
Apprenant qu'on avait indignement traité
Du sang paléologue une illustre beauté,
Compagne de son lit comme de son empire,
Ressentit de ses maux le dernier et le pire ;
Et pour ressouvenir de son ressentiment,
Aux rois ses successeurs laissa pour testament

D'ôter de leur État la qualité de reine,
Pour ne jamais souffrir une pareille peine.

La Roxane de Bajazet rapporte le même fait, mais sur un autre ton :

De l'honneur ottoman ses successeurs jaloux
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux.

L'un d'eux l'a fait, cependant : Soliman, qui épousa Roxelane. Pardon, objecte Bajazet, Soliman était sur le trône, au faîte d'une puissance incontestée, et moi, j'ai d'abord à y monter ; faites-m'y monter, je vous épouserai ensuite. Pardon, dit à son tour Roxane, c'est à prendre ou à laisser : la bague au doigt ou le lacet. Le mariage, sinon :

Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir.

Bajazet perd la tête et dit des sottises :

O ciel ! que ne puis-je parler?

Roxane bondit :

Vous avez des secrets que je ne puis apprendre !

Elle le fait arrêter et elle appelle Acomat :

Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire.

Cela ne fait pas l'affaire du chef conspirateur. Êtes-vous demande-t-il, devenus tous fous?

Quelle fureur saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET

Elle veut, Acomat, que je l'épouse.

ACOMAT

Hé bien?

Point faible de cet homme si subtil : ambitieux, il ne prête à autrui que ses propres sentiments. Une passion le domine, elle l'aveugle comme toutes les passions. Il ne lui vient pas à l'idée que Bajazet puisse refuser d'épouser Roxane. Son intérêt est que Roxane et Bajazet s'aiment, il croit qu'ils s'aiment en dépit de ce qu'il voit, parce que c'est son intérêt. Il est plus fort en politique qu'en amour.

Mais vous aimez Roxane !

crie-t-il. Bajazet fait le geste d'Hippocrate repoussant les présents d'Artaxerxès. Acomat laisse échapper le cri du cœur de l'égoïste : « C'est votre faute, et c'est trop bête ! »

Ah ! si nous périssons, n'en accusez que vous...

Il se reprend aussitôt et remonte le complot : « J'ai là sous la main un lot de janissaires, les prêtres et quelques chefs du parti conservateur, personnel indispensable pour une révolution ; laissez-vous conduire, ils feront la besogne eux-mêmes : ils ne demandent que votre présence ; » on croirait entendre les chefs boulangistes suppliant le brave général de se laisser conduire à l'Élysée le soir de l'élection du 18 janvier.

Bajazet refuse, il préfère combattre bravement, dans le sérail. « C'est malin, dit Acomat : Roxane sera à la main pour embusquer un muet avec un lacet ou un sabre au coin d'un couloir. Promettez : Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? »

« Moi ! » s'écrie cet Ottoman stupide. « Bien sûr, vous. Que d'affaires pour une promesse ! »

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans
Ne doit point en esclave obéir aux serments.
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire et maîtres de leur foi,
L'intérêt de l'État fut leur unique loi ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur...

Évidemment, il s'emporte. Mais quel portrait !

Au troisième acte, Bajazet a fait un effort, Roxane et lui semblent enfin d'accord : Acomat s'épanouit. Il en devient bavard ; il va lui falloir une scène entière pour exprimer sa satisfaction : *et maintenant, buvons, car l'affaire était chaude :*

ACOMAT

Enfin nos amants sont d'accord....

. . . . .

Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune,

J'étais de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé,
Chargeant de mon débris les reliques plus chères,
Je méditais ma fuite aux terres étrangères.
Dans ce triste dessein au Palais rappelé,
Plein de joie et d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.

Grâces à Allah ! Le pauvre renard poursuit un long discours qui se trompe d'adresse, car cette peinture de Roxane roucoulant auprès de Bajazet qui la regarde avec des yeux blancs broie inutilement le cœur de la triste Atalide ; il termine par un de ces cris de suffisance emphatique que Racine prête à ses personnages quand ils sont abusés :

Je vais le couronner, madame, et j'en réponds.

Ses affaires vont de travers, il n'y voit rien et quand il va revenir tout à l'heure la figure enfarinée, ce sera pour recevoir à bout portant le cri de Roxane :

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu.

C'est au pied du mur qu'on connaît le maçon, et en face des difficultés qu'on voit les hommes. Cet accident remet Acomat en face du réel. Il se garde de contredire une femme en furie ; il joue l'indignation, il crie plus fort qu'elle et il réclame l'honneur de châtier l'insolent de sa main :

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager,
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger,
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre.
Montrez-moi le chemin, j'y cours.

Il sait que Roxane se réserve le plaisir bien turc de confondre l'ingrat et qu'elle le retiendra, comme la légende veut qu'on retienne les pourfendeurs dans les cafés de Marseille. Car il faut remarquer une fois de plus combien la haute tragédie est voisine du comique, et comme les mêmes événements paraissent terribles ou grotesques selon que l'homme y engage son cœur et sa chair ou le simple jeu de son esprit. Georges Feydeau a eu le mérite de mettre le premier dans la circulation cette vérité qu'il suffit de ne pas prendre au

sérieux un sujet de tragédie pour le métamorphoser en sujet de vaudeville. Le burlesque tel que le pratiquent Scarron et Offenbach est un genre très bas et très vil qui tire le rire en prêtant aux héros tragiques des propos ou des actes ridicules. Ce n'est pas l'homme que Feydeau dépouille de sa dignité, c'est le sujet, et le rire ainsi obtenu garde la noblesse d'une revanche de l'esprit sur le destin.

M. Silvain, qui tient à l'ordinaire le rôle d'Acomat à la Comédie-Française, n'a pas tort de jouer le début de la scène suivante avec un sourire d'ironie, et s'il cligne de l'œil avec un air finaud de maquignon satisfait, il ne fait que pousser trop loin une juste nuance. Il est très vrai que certaines situations tragiques sont à une main du comique, de même qu'il eût suffi de peu pour que le Dandin des *Plaideurs* devînt tragique ; au lieu du procès d'un chien, il eût suffi de lui donner à juger une cause d'où dépendissent l'honneur et la vie d'êtres humains. Mais il ne convient pas plus de souligner le comique dans la tragédie que de jouer *l'Avare*, *le Misanthrope* ou *Tartufe* en héros de drame romantique, et ces nuances relèvent du jugement et du goût. La division des genres reposait non seulement sur un goût assuré et un désir d'idées claires, mais encore sur une vue aristocratique et un sentiment extrêmement ferme de la hiérarchie politique.

Les naturalistes de 1660 savaient aussi bien que nous combien le rire et les larmes sont voisins et mêlés dans la vie. Mais ils ne riaient jamais des passions des puissants parce que les conséquences en sont graves. L'avarice d'Harpagon, la sincérité d'Alceste ou l'hypocrisie de Tartufe peuvent amener des drames, mais il faudra un concours de circonstances et ce sera un effet extrême. Dans la normale, ils prêteront à rire, tandis que le moindre désordre chez un chef aura des conséquences sanglantes. La distinction des genres est fondée sur l'intelligence et la juste mesure des effets et des causes.

Une simple bourgeoise qui tente de se faire aimer d'un beau garçon et n'y réussit pas sera comique par nature, et pour la rendre dramatique il faudra la montrer capable d'un crime, c'est-à-dire exceptionnelle. Une femme qui reconnaît qu'elle est trompée aura envie de tuer. Mais avant de passer à l'acte, il lui faudra rompre mille obstacles, soutenir longtemps sa volonté, tandis qu'il suffit d'un mot à Roxane, et c'est pourquoi sa jalousie ne prête pas à rire. Ce n'est pas en vain

qu'elle se promettra les voluptés amères de la vengeance, ni que la tigresse aura passé sa langue sur ses lèvres :

> Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte.

Le sort de l'empire est suspendu, et les conspirateurs attendent : *Allez*, dit-elle à Acomat,

> Disperser promptement vos amis assemblés.

Elle sort et déjà Osmin se prépare à partir pour exécuter l'ordre quand Acomat le retient :

ACOMAT

> Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte.

OSMIN

> Quoi? Jusque-là, seigneur, votre amour vous transporte?
> N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
> Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

A l'ordinaire, c'est le personnage principal qui est aveuglé par la passion amoureuse et le confident qui voit inutilement clair. Agrippine, qui n'est qu'une femme, est aveuglée par la passion politique. Acomat, au contraire, sitôt qu'il n'est question que de politique, est éclairé par sa passion même, tandis que le confident ne peut suivre ce coup d'œil dominateur.

ACOMAT

> Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule
> Que de me soupçonner d'un courroux ridicule?
> Moi, jaloux? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,
> L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi!

OSMIN

> Et pourquoi donc, seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT

> Et la Sultane est-elle en état de m'entendre?
> Ne voyais-tu pas bien quand je l'allais trouver,
> Que j'allais avec lui me perdre, ou me sauver?
> Ah! de tant de conseils événement sinistre!
> Prince aveugle! ou plutôt trop aveugle ministre!
> Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
> Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins,

Et laissé d'un Vizir la fortune flottante
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr ; seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire?
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT

Roxane en sa faveur peut raisonner ainsi.
Mais moi, qui vois plus loin, qui par un long usage
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage,
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois Sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace
Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité.

OSMIN

Fuyez donc.

ACOMAT

J'approuvais tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors était moins avancée.
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.

Il n'est pas homme à lâcher prise. Au reste, rien n'est perdu :

Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on le veut confondre ;
Que nous avons du temps. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encore, Osmin, et le va voir.

Osmin s'inquiète encore : tout ici, dit-il, obéit à Roxane.

OSMIN

Ce palais est tout plein...

ACOMAT

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs...

Et puis enfin, s'il faut mourir,

Mourrons : moi, cher Osmin, comme un Vizir ; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi.

Comme à l'ordinaire dans les tragédies de Racine, tout est retourné et tout reste en suspens. On saisit en cette scène l'homme d'action en pleine marche ; aussi longtemps que son espoir le flattait, il était aveuglé sur un point : l'homme d'action a besoin de croire au succès, et tous les hommes croient volontiers ce qu'ils désirent. Sitôt que la cause d'erreur a été dissipée, Acomat a retrouvé sa clairvoyance. Même quand il est grand, l'être humain a besoin de tendre ses forces et de sentir, dans le bonheur le frein, et dans le malheur l'aiguillon.

Au cinquième acte, la catastrophe se précipite. Roxane a dit à Bajazet :

Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner?

Il est bien tard et Bajazet s'est laissé acculer à une alternative atroce : mourir ou voir mourir Atalide.

ROXANE

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer ;
Dans les mains des muets viens la voir expirer,
Et libre d'un amour à ta gloire funeste,
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste.
Ta grâce est à ce prix si tu veux l'obtenir.

L'indignation n'est pas un état d'esprit politique, et Bajazet, impolitique jusqu'au bout, laisse éclater la sienne :

Je ne l'accepterais que pour vous en punir,
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.

Il n'a plus qu'à s'entendre dire par Roxane le fatal : *Sortez.*

C'est fini. Amurat retrouvera au retour le trône de ses pères et l'Empire ottoman ne changera pas de maître. Féroce et méfiant, il a flairé la trahison de Roxane et il a envoyé Orcan pour surveiller l'infidèle et pour la punir. Acomat, qui vient jouer la suprême partie, apprend d'un coup la mort de ses deux instruments :

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous?

Quand tout paraît perdu, cette tête politique ne s'affole pas ; il ne songe pas un instant à abandonner ses partisans : je vais, dit-il.

Défendre jusqu'au bout les jours qu'ils m'ont commis.

Il calcule encore, il mesure d'un coup d'œil ce qui peut être sauvé ; il propose à Atalide de l'arracher à ce palais où Amurat va rentrer en vainqueur furieux. Décidez vite, lui dit-il ; pour moi,

Je cours où ma présence est encor nécessaire...

Trait qui couronne cette figure de politique : l'homme qui prononce en un tel instant une telle parole est de la race des êtres nés pour commander.

Le sort de l'empire ottoman s'est joué dans le silence du sérail, entre trois personnes présentes, Acomat, Roxane et Bajazet, et une absente, Amurat. Le peuple obéira et suivra ses maîtres comme les fidèles du Vizir le suivent à l'assaut du palais, en aveugles, à l'orientale. Pourtant, entre le peuple et le pouvoir suprême s'est interposée une caste militaire fortement organisée, dont l'appui a été indispensable même au souverain de fait.

Racine, qui avait une si haute idée du pouvoir des rois, le montre ainsi toujours tempéré et dépendant en quelque manière d'un élément humain, et pour finir il le montrera dans ses tragédies sacrées soumis à l'action divine, sans que cesse le jeu des lois politiques qui tendent les ressorts sur le plan naturel.

LUCIEN DUBECH.

Regard sur l'Histoire moderne

Il n'est que trop facile de caractériser dans ses résultats sensibles la crise dans laquelle l'histoire moderne est entrée. Il est trop clair que nous assistons à la fin des grandes espérances qui, suscitées par la Renaissance humaniste et la Réforme, avaient pris corps dans les mythes du dix-huitième siècle ; en même temps nous devons enregistrer la cessation de l'espèce de monopole dont jouissait en Europe, depuis vingt siècles, la culture gréco-latine. Toutes les portes de la maison sont ouvertes. Pour la communication des esprits, l'enrichissement de la culture? Plutôt pour les courants d'air. En réalité, malgré les espoirs puérils qu'avaient fait naître les progrès des « moyens de communication », les esprits communiquent moins que jamais ; la raison, de plus en plus affaiblie depuis trois siècles, est devenue incapable de dominer, en la ramenant à l'unité des principes supérieurs, la multitude hétérogène des matériaux qui lui sont fournis, et qui lui arrivent maintenant du monde entier. Matière précieuse mais énorme, et d'autant plus difficile à assimiler. Histoire, érudition, information documentaire, admirables travaux de spécialistes éminents, jamais les conditions *matérielles* d'une culture universelle n'ont été plus favorables : la réalité d'une telle culture paraît plus loin de nous que jamais. Le monde souffre d'un immense besoin d'unité et d'universalité, et ce besoin est frustré.

Il est beaucoup plus difficile de déceler la loi secrète et la signification spirituelle de cette crise. Je ne prétends risquer là-dessus que quelques opinions conformes aux apparences. Deux remarques banales nous introduiront dans le débat : l'homme de la culture méditerranéenne est un produit supérieurement humain, et en même temps il a été si profondément marqué par le catholicisme dans toute sa formation historique, qu'on peut l'appeler aussi un produit chrétien, j'entends que tout le temporel même et le terrestre en lui, le régime des valeurs, la manière d'être saint et la manière de pécher, bref tout l'humain est là fonction du christianisme. L'homme des autres cultures, de la culture chinoise par exemple ou de la culture hindoue, est un produit moins parfaitement évolué dans la ligne du rationnel et de l'humain ; non pas inhumain cependant ou antihumain ! Ni antichrétien : à l'égard du christianisme il reste plein de disponibilités, sa tradition intellectuelle, son régime général de vie extérieure et intérieure comporte, malgré tant d'obstacles, des préfigurations aussi et des attentes, des préparations et des amorces qu'on a trop négligées, et dont les étonnantes réussites d'un Père de Nobili (1) en milieu brahmanique témoignent d'une façon remarquable.

Or le propre de l'histoire moderne, depuis que l'hérésie luthérienne et calviniste a brisé la chrétienté, semble être de préparer un homme nouveau, aussi différent de l'Européen des âges chrétiens que du Chinois et de l'Hindou, et pleinement étranger, même en espérance, à l'évangile du Verbe incarné. Voilà, me semble-t-il, le « fondement mystique » de la crise actuelle du monde et de l'esprit. Le Christ et l'humanité sont trop inséparablement liés, en réalité ou en promesse, pour qu'on puisse les désunir en laissant l'homme ce qu'il est. Tout se passe alors comme si, pour obtenir ce résultat, et soustraire la nature humaine à l'empire du Fils de l'homme, les forces historiques en jeu dans le monde moderne tendaient à changer l'homme lui-même.

La question est de savoir si un tel effort séculaire n'est pas un travail contre nature, et ne tend pas à quelque chose d'essentiellement inhumain ; ce qui le condamnerait, malgré toutes apparences de succès, à l'impuissance finale.

(1) Cf. Dahmen, *Un jésuite brahme*, Louvain, 1924.

* * *

Il semble que le cours des temps modernes soit placé sous le signe de la disjonction de la chair et de l'esprit, ou de la dislocation progressive de la figure humaine. Il est trop clair que le passage de l'humanité sous le régime de l'Argent et de la Science (j'entends de l'usinage mathématique de la nature) marque une matérialisation progressive de l'intelligence et du monde. D'autre part, et comme en compensation de ce phénomène, l'esprit, dont notre activité discursive et sociale se passe de plus en plus, et qui se voit ainsi dispensé d'assurer bien des fonctions organiques de la vie humaine, subit une sorte de délivrance, virtuelle du moins. « La photographie a délivré la peinture, » ce mot de Jean Cocteau peut s'appliquer en tout domaine. L'imprimerie avait délivré les arts plastiques eux-mêmes de la fonction pédagogique qui leur incombait au temps des cathédrales. Les sciences des phénomènes ont délivré la métaphysique du souci d'expliquer les choses de la nature sensible, et de tant d'illusions qui s'en étaient suivies pour l'optimisme grec. De cette purification de la métaphysique il faut certes se féliciter. Il est moins réjouissant de constater que d'une façon générale la démocratie a délivré l'intelligence des soucis du gouvernement, comme le machinisme a délivré l'art des soins de notre vie quotidienne. La terre n'a plus besoin d'ange moteur, elle s'arrange pour marcher toute seule. L'esprit monte au ciel.

L'homme cependant est chair et esprit non pas liés par un fil, mais unis en substance. Que les choses humaines cessent d'être à la mesure du composé humain, les unes demandant leur nombre aux énergies de la matière, les autres aux exigences d'une spiritualité désincarnée, c'est pour l'homme un écartèlement métaphysique épouvantable. On peut croire que la figure de ce monde passera le jour où cette élongation sera devenue telle que notre cœur éclatera.

Quant aux choses mêmes de l'esprit, leur « délivrance » risque de rester illusoire, — bien pire que la servitude. Les contraintes imposées par le service de l'homme leur étaient bonnes, elles les gênaient mais leur donnaient leur poids naturel. Angélisation de l'art et de la connaissance? Toute

cette pureté possible va-t-elle se perdre dans une brutale frénésie? Elle ne se trouvera, elle ne sera vraiment que dans le bercail de l'Esprit. Là où sera le Corps, les aigles s'assembleront. Tandis que le monde descendait, l'Église du Christ s'élevait à travers lui, peu à peu délivrée elle aussi, délivrée du soin des cités qui la rejettent, de la providence temporelle qu'elle exerçait selon ses droits, pour la guérison de nos blessures. Dépouillée, dénuée de tout, quand elle fuira dans la solitude elle emmènera avec elle tout ce qui restera au monde non seulement de foi et de charité, et de contemplation véritable, mais de philosophie, de poésie et de vertu, et qui sera plus beau que jamais.

L'intérêt puissant de la crise actuelle vient de ce que, plus universelle qu'aucune autre, elle nous oblige tous à des choix décisifs. Nous voilà arrivés à la ligne de partage des eaux. A cause de prévarications de l'Occident, qui a abusé des grâces divines et laissé se perdre les dons qu'il fallait faire fructifier pour Dieu, il se trouve que n'étant plus maintenu sous l'ordre de la charité l'ordre de la raison s'est corrompu partout, et ne suffit plus à rien. Le mal rationaliste a mis une discorde entre la nature et la *forme de la raison*. Il est devenu désormais très difficile de se tenir dans l'humain. Il faut mettre son enjeu ou au-dessus de la raison, et pour elle encore, ou au-dessous de la raison, et contre elle. Or il n'y a que les vertus théologales et les dons surnaturels qui soient au-dessus de la raison. Esprit! Mais quel esprit invoquez-vous? Si ce n'est l'Esprit-Saint, autant invoquer l'esprit de bois ou l'esprit de vin. Tout le soi-disant spirituel, tout le soi-disant supra-rationnel qui n'est pas dans la charité ne sert en fin de compte que l'animalité. La haine de la raison ne sera jamais que l'insurrection du genre contre la différence spécifique. Le rêve est tout le contraire de la contemplation. Si la pureté consiste dans un déliement parfait de la vie selon le sens et de ses mécanismes, elle est plus dans la bête que dans le saint.

Le monde, celui pour qui le Christ n'a pas prié, son choix est fait d'avance. Se délivrer de la *forma rationis*, fuir loin de Dieu, dans un impossible suicide métaphysique, l'ordre cruel et sauveur assigné par la Loi éternelle, c'est le vœu dont tressaille la chair du vieil homme, c'était celui du Vieux des vieux, quand il tombait du ciel comme la foudre. Pour

l'exprimer dans l'absolu, aussi plénièrement qu'il est possible à un être qui la plupart du temps ne sait pas ce qu'il fait, il faut une sorte d'héroïsme. (Le diable a ses martyrs.) Témoignage sans promesse, rendu à ce qui est plus que mort... Quant à la grande masse des hommes, à en juger d'après les conditions ordinaires de la nature humaine, on croirait volontiers qu'elle suivra la même pente, mais sans volonté ni courage, anesthésiée par l'idéal. Cette pente est tellement facile !

Erreur toutefois de juger seulement d'après la nature. La grâce est là, qui réserve des surprises. Pendant que ce vieux monde continue sa glissade, voici le vrai nouveau, la secrète poussée invincible de sève divine dans le Corps mystique qui dure et ne vieillit pas, l'éveil béni des âmes sous le signe de la Vierge et de l'Esprit. O sagesse qui atteint avec force d'un bout du monde à l'autre, et qui rend un les extrêmes ! O promesse qui fait la beauté de ces temps de misère, et met en nous la joie ! Infidèles à leur vocation, que les nations baptisées se séparent de l'Église, qu'elles fassent blasphémer partout le nom du Christ, en donnant pour civilisation chrétienne ce qui n'en est que le cadavre : l'Église aime les nations mais n'a pas besoin d'elles, c'est elles qui ont besoin de l'Église. C'est pour leur bien qu'usant de la seule culture où la raison humaine ait à peu près réussi, l'Église a essayé si longtemps d'imposer à la matière terrestre une forme divine, et de relever et de maintenir ainsi en perfection, sous l'ordre très doux de la grâce, la vie de l'homme et de la raison. Si la culture européenne craque, elle en sauvera l'essentiel, et saura bien faire monter jusqu'au Christ tout ce qui peut être sauvé des autres cultures. Entend-il signifier que l'Europe ne serait rien sans la foi, et que sa raison d'être a été, et demeure, de dispenser la foi au monde, Hilaire Belloc a raison de dire que l'Europe c'est la foi. Mais absolument parlant, non ! L'Europe n'est pas la foi, et la foi n'est pas l'Europe ; l'Europe n'est pas l'Église, et l'Église n'est pas l'Europe. L'Église est universelle parce qu'elle est née de Dieu, toutes les nations s'y trouvent chez elles, les bras en croix de son Maître sont étendus par-dessus toutes les races et toutes les civilisations. Elle n'apporte pas aux peuples les *bienfaits de la civilisation*, mais le Sang du Christ et la Béatitude surnaturelle. Il semble que se prépare de nos jours une sorte d'épiphanie

admirable de sa catholicité, dont le développement progressif, dans les pays de mission, d'un clergé indigène, et déjà d'un épiscopat indigène, peut être regardé comme un signe précurseur.

Installé en d'antiques erreurs, et touché maintenant par nos folies, l'Orient est aussi malade que l'Occident égaré, et que le monde slave pris de vertige. Mais ici comme là, on verra, partout où la foi vivante prendra racine, l'adhésion à ce qui est vraiment au-dessus de la raison, à la Vérité increéée, à la sagesse des saints, emporter en même temps (non sans quelque labeur, à coup sûr), la restauration de l'ordre même de la raison, impliqué à titre de condition par la vie surnaturelle. Ainsi vont de concert Évangile et philosophie, mystique et métaphysique, divin et humain. Il n'est pas d'un Européen, il est d'un Bengali, le grand projet de Brahmanandav, repris actuellement par son disciple Animananda : fondation au Bengale d'une congrégation contemplative, dont les membres, religieux mendiants à l'instar des sannyasis hindous, porteront par toute l'Inde un exemple indien de la sainteté catholique, et, sans ignorer le védânta, appuieront leur vie intellectuelle sur la doctrine de Thomas d'Aquin (1). Je retiens cet hommage à la vertu du thomisme. Don fait au monde entier par la Grèce et par le temps de saint Louis, il n'est ni d'un continent ni d'un siècle, universel comme l'Église et la vérité.

Les esprits qui sentent que tout est perdu, et qui attendent l'inattendu, je ne mépriserai jamais leur détresse ni leur attente. Mais qu'attendent-ils en réalité, voilà ce qui importe : l'Antéchrist ou la parousie? Nous, nous attendons la résurrection des morts, et la vie du siècle à venir. Nous savons ce que nous attendons, et que cela passe toute intelligence. Il y a une différence entre ne pas savoir ce qu'on espère, et savoir que ce qu'on espère ne peut pas être conçu.

« L'œil n'a pas vu, et l'oreille n'a pas entendu, et dans le cœur de l'homme n'est pas monté, ce que le Seigneur a préparé à ceux qui l'aiment. » Heureux qui saisit cette parole en vérité, malheureux qui la prend à contresens, et demande à la Destruction du créé ce que l'Increéé peut seul et veut lui donner.

JACQUES MARITAIN.

(1) Michel LEDRUS, S. J. *L'Apostolat bengali*, Louvain, 1924.

Panouille[1]

DEUXIÈME PARTIE

I

— Et vous trouvez que ce n'est pas grave? Vous trouvez qu'il n'y a pas lieu de s'émouvoir?

Le colonel n'avait plus sa voix amicale de la veille. Mais le capitaine Joussert n'en paraissait pas ému.

— Pourquoi serais-je ému, mon colonel? répliqua-t-il. Tout, dans le récit de ce journal, sent le mensonge et la provocation. Qui pensez-vous qui s'en émeuve?

— Qui? Vous êtes jeune, capitaine Joussert, très jeune. Oui, je sais que vous avez gagné la croix sur le champ de bataille, et que vous avez été blessé deux fois, je sais, et que votre audace a sauvé la division sur la Vesle. Mais la guerre est finie, vous me le disiez vous-même hier, non sans amertume.

— Moi, mon colonel!

— Mettons : sans amertume ; mais la guerre est finie, et l'audace, en temps de paix, ou la bravoure, comme il vous plaira, n'est pas une vertu que l'on requiert de vous. L'armée, en temps de paix...

— Mon colonel !

Le colonel rougit subitement. Droit devant lui, au garde à vous,

(1) Copyright 1925 by librairie Gallimard. — Voir la *Revue* du 1er novembre.

le capitaine Joussert venait de claquer des talons en les joignant, et les éperons avaient cliqueté. Le colonel voulut se ressaisir.

— Demandez à votre commandant, Joussert !

Le chef d'escadron, qui fumait près de la fenêtre, et qui n'avait presque rien dit depuis le début de l'entretien, leva les mains à hauteur de la poitrine, pour signifier qu'il désirait laisser au colonel la responsabilité de tout. Il avait vu, le matin même, dans les papiers du rapport, la punition infligée à Panouille par le capitaine Joussert. Elle ne l'avait pas arrêté. Il la transmettait sans augmentation au colonel, lorsque le colonel l'avait fait appeler. Le colonel était hors de lui, et, tout en plaçant sous les yeux du chef d'escadron étonné les deux journaux en cause, il avait fait appeler le capitaine Joussert. Un peu vexé qu'on n'eût pas daigné prendre son avis, le chef d'escadron boudait, écoutait, et ne disait rien.

Mais le colonel s'était ressaisi.

— Vous parlez de mensonges, Joussert, et ce sont des mensonges, soit. Empêcherez-vous les gens d'y croire?

— Veuillez observer, mon colonel, que l'une de ces feuilles prétend que le canonnier Panouille fut porté en prison au milieu d'une escorte de fusils. Ce détail seul ne peut tromper personne, car personne n'ignore que les artilleurs n'ont pas de fusils.

— Oh ! fusils ou mousquetons, pour le public, c'est bonnet blanc et blanc bonnet. Ne jouons pas sur les mots, je vous prie. Le public croira... Et nous n'avons pas le droit de démentir. D'ailleurs, si ce journal ment, il ne ment qu'en partie : on vous répondra qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Et tout retombera sur nous, car enfin vous avez puni votre canonnier et vous avez transformé le motif de la punition.

Le colonel cherchait sur sa table la feuille de situation de la 5e batterie.

— Mon colonel, répliqua, toujours calme, le capitaine Joussert, le règlement n'interdit pas la mansuétude aux officiers.

— Sans doute, mais vos quatre jours de prison m'obligent de les porter à huit. Huit jours de prison? Cela non plus ne peut tromper personne, et l'on jugera que nous avons eu peur de la vérité.

— Peur, mon colonel? Ayez l'obligeance de me rendre ma situation : je vous adresserai une plainte en conseil de guerre.

— Vous êtes fou?

— Mon colonel, je suis très jeune, mais je défends à quiconque de douter de ma conscience. Avant de punir le canonnier Panouille, qui était coupable, mais auquel je reconnaissais, moi, l'excuse des circonstances atténuantes, j'ai réfléchi. Il mérite quatre jours de pri-

son infligés par moi, huit par vous, mon colonel. Ce n'est pas un journal d'exploiteurs du peuple qui changera rien à ma décision.

— Je vous prie de ne pas faire ici de politique, capitaine.

— Je ne fais pas de politique. Ces journaux sont à la solde de l'étranger.

— Raison de plus pour ne pas leur donner d'armes contre nous. Mais, encore un coup, laissez ce chapitre. C'est moi qui vous conseillais de réfléchir davantage.

— J'ai réfléchi.

— Bien. Mais vous n'aviez pas prévu les conséquences de cette affaire.

— Je n'ai pas à les prévoir.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, mon colonel, je ne diminuerai pas la punition que j'ai portée.

— A votre aise. Je me rappellerai que vous avez refusé de nous aider à étouffer un scandale qui rejaillira sur toute l'armée. Nous n'avions pas besoin de scandale en ce moment.

Le colonel congédiait le capitaine Joussert.

Pâle, le capitaine Joussert hésita. Puis, ayant regardé le chef d'escadron qui semblait soucieux, il prononça :

— Mon commandant, j'aurai l'honneur de vous présenter une demande d'envoi au Sud-Algérien, pour moi. Je vous serais reconnaissant de la transmettre avec avis favorable.

— Nous vous regretterons, Joussert, répondit le commandant. Mais je ne m'opposerai pas à votre volonté.

Et il tendit la main au capitaine, qui la serra vigoureusement, puis rectifia la position, salua le colonel, coude haut, et sortit.

— Et voilà ! marmonna le colonel. Ce petit freluquet ira se faire nommer chef d'escadron en Algérie, pendant que nous... Il n'en faut pas plus pour briser la carrière d'un colonel.

Cependant, le chef d'escadron allumait une nouvelle cigarette.

II

Le colonel Bouteril n'avait peut-être pas prévu toutes les conséquences de l'affaire Panouille. Il ne les prévoyait que dans le sens militaire, et à titre personnel. Sa première pensée avait été celle qu'il finit par avouer devant le chef d'escadron commandant le deuxième groupe de son régiment. Car, quoiqu'il eût déclaré, la veille, au capitaine Joussert, qu'il n'espérait plus, la guerre étant finie, recevoir

jamais les étoiles de général et qu'il ne s'en plaignait pas, il ne désespérait point de les décrocher, un jour, quand son tour d'ancienneté serait venu.

Dès l'armistice, il avait calculé ses chances, dénombré les généraux qui seraient placés avant peu de temps dans le cadre de réserve, dénombré aussi les survivants de sa promotion, et leurs droits, et leurs chances. Trois colonels lui seraient probablement préférés, à cause de ses opinions : tout en se défendant, et avec ardeur, d'en avoir, il se mordait les doigts de ne pas s'en être assez défendu, jadis, avant la guerre. Mais qui pouvait deviner, vers 1910 et même aux premiers mois de 1914, que la guerre éclaterait et que l'esprit de radicalisme, dont tant d'officiers avaient cru bon de se réclamer pour distancer leurs camarades moins sournois, s'évanouirait sous le dégoût et la colère d'une France amenée au bord du gouffre et ressuscitée de son long sommeil? Lui, ne l'avait pas deviné plus que les autres. Et il se reprochait de n'avoir pas deviné que la guerre renverserait les valeurs et que l'esprit nouveau, méprisant les vieilles querelles intestines dont la France avait failli mourir, élirait la Chambre du Bloc national du 16 novembre 1919. Ah ! comme il se reprochait de n'avoir pas eu le courage de se faire affecter à l'armée de Salonique, au temps que Sarrail la commandait ! Il y aurait été promu plus vite colonel, et il ne serait pas condamné à piétiner sur place, ou à s'incliner devant des chefs qu'il avait dédaignés jadis. Mais il ne désespérait pas complètement.

— Sait-on jamais, se disait-il, avec le suffrage universel? La Chambre de l'armistice est une Chambre de droite. Qui peut deviner si celle qui lui succédera ne sera pas une Chambre de gauche? Et alors...

Alors le colonel Bouteril rêvait, et il s'efforçait de tenir son régiment de telle façon qu'on n'eût pas l'occasion de lui imputer la moindre peccadille.

Rien de plus aisé au demeurant.

Certes, il tenait garnison, après un an d'occupation sur la rive gauche du Rhin, dans une ville ouvrière où le communisme avait un grand nombre de partisans. Mais la ville était petite, — trente mille habitants environ, — et, outre un régiment d'artillerie de campagne, elle avait un régiment de chasseurs à cheval et deux bataillons d'infanterie, sans compter le quartier général et tous les services qu'il entraîne. Aussi les artilleurs n'avaient-ils guère à craindre d'intervenir en cas de troubles ou de simple grève. Le 1er mai, cavaliers et fantassins suffisaient amplement à maintenir l'ordre. Par précaution, le colonel Bouteril consignait au quartier ses artilleurs, mais sans

fièvre. Et les colonels des chasseurs et de l'infanterie étaient quelquefois sifflés au passage dans les faubourgs de la ville, tandis que les batteries du colonel Bouteril ne recueillaient que plaisanteries sans aigreur, quand elles gagnaient le polygone de manœuvre.

Or, c'est dans cette tranquillité sans mélange que surgissait, inopportune et terrible tout de suite, l'affaire Panouille. L'affaire Panouille ! Tout de suite, en effet, le colonel Bouteril avait songé aux journaux du lendemain. Les titres énormes de *l'Egalité* et de *l'Humanité* lui annonçaient les titres de la presse entière. Il voyait déjà son nom mis en vedette, et il redoutait les explications qu'il devrait fournir au général, — un catholique fervent, que sa ferveur avait, avant la guerre, immobilisé dans tous ses grades jusqu'à l'extrême limite de la décence et que cette constante disgrâce n'avait pas lassé.

Depuis qu'il avait lu ces journaux de malheur, le colonel Bouteril tâchait vainement de garder son sang-froid. En face du capitaine Joussert, il s'était trahi. Car, plus qu'aux explications qu'il entendait, il pensait à celles qu'il fournirait. L'heure s'avançant, il s'irritait davantage. Il attendait qu'un cycliste du quartier général lui apportât l'ordre de comparaître que lui-même avait, quelques instants plus tôt, envoyé au capitaine Joussert. Mais nul ne frappait à la porte du bureau, et le colonel, impatient à la fois et découragé, s'était hâté de congédier le capitaine trop fier de ses décorations, puis le chef d'escadron dont le silence lui était moins tolérable que l'orgueil de l'autre.

Comme il l'attendait, il reçut enfin l'ordre de comparaître.

L'enveloppe déchirée, il lut et relut les trois lignes que le général avait écrites de sa fine écriture très nette. Il essayait d'y découvrir un indice des sentiments du général. Il n'en découvrit aucun.

N'ayant plus de hâte, il traversa la salle des secrétaires sans saluer les cinq « auxis » qui s'étaient dressés de leurs chaises.

— Où est l'adjudant? dit-il au planton qui se dressa de son banc.

— Au poste de garde, mon colonel.

— Non, non, restez là. J'y vais.

Mais le colonel n'avait pas prévu toutes les conséquences de l'affaire Panouille. En débouchant du couloir qui menait à ses bureaux, il s'arrêta : les hommes de garde et l'adjudant de semaine repoussaient hors de la cour du quartier une trentaine de civils qui semblaient résister.

Le colonel marcha droit à la grille.

— Qu'est-ce que c'est? criait-il de loin.

Et il gesticulait.

— Fermez la grille ! cria-t-il encore.

Puis à l'adjudant :

— Ordre au commandant major : le quartier est consigné jusqu'à nouvel ordre. Personne ne sortira sans billet de service. Et défense de stationner dans la cour.

Et au brigadier de garde :

— Mon cheval !

Il n'avait pas fini de parler, et déjà l'adjudant, d'une part, et deux canonniers, d'autre part, couraient où il l'ordonnait.

Les civils s'étaient retirés en maugréant. Rassemblés à quelques pas de la grille, ils discutaient entre eux.

Quand le colonel sortit du quartier, à cheval, des coups de sifflets fusèrent. Pour la première fois, on l'insultait dans la rue.

Il piqua son cheval, qui prit le trot.

Le brigadier de garde repoussait vers les bâtiments les canonniers en treillis que l'aventure égayait.

III

Dans l'étroite et sombre cellule qui lui servait de prison, l'humble Panouille se morfondait. Il ignorait, naturellement, que sa petite histoire fût l'objet de toutes les conversations au quartier. Il avait appris, la veille, à l'heure de la soupe du soir, que le capitaine ne lui infligeait que quatre jours de prison, et il avait voué une reconnaissance infinie à cet homme dont l'indulgence le déconcertait.

Quatre jours de prison. Six ou huit par le colonel. Peut-être dix. Peut-être huit seulement. Et par le général? En supposant que le général fût très sévère, Panouille espérait s'en tirer avec un maximum de vingt jours. Vingt jours ! Il admettait qu'il devait s'estimer heureux de s'en tirer avec vingt jours. Cela, grâce au capitaine. Mais vingt jours, même mérités, vingt jours, presque trois semaines, trois semaines en fait pour simplifier, trois semaines à demeurer dans cette étroite et sombre cellule, sans fumer, sans voir personne en dehors des heures de la soupe, quel supplice ! Trois semaines sans voir personne, sans voir surtout la Marguerite qu'il n'avait pas vue depuis deux mois, et qu'il s'était promis de voir le dimanche suivant, quelle atroce punition ! Marguerite l'appelait ; elle serait déçue. Que feraitelle sans lui?

Il ne pouvait même pas lui écrire qu'il n'irait pas la voir. A-t-on le droit d'écrire quand on est en prison? Et oserait-il écrire qu'il était en prison pour trois semaines? Sans compter que, les trois

semaines écoulées, il n'obtiendrait peut-être pas d'emblée une permission de vingt-quatre heures. En la demandant au capitaine? Le capitaine avait été très bon pour Panouille. Mais, de toute façon, que ferait Marguerite jusque-là? Et que dirait-elle, sans nouvelles de son ami? Elle croirait qu'il ne voulait plus d'elle. Elle obéirait à la maîtresse, et elle se marierait avec le gars de Sellières qui avait remplacé Panouille à la ferme. En revanche, si elle savait que Panouille pensait toujours à elle, ne pensait qu'à elle, dans sa prison, elle serait rassurée. Comment la rassurer?

Dans sa cellule, Panouille avait mal dormi. Non pas qu'il y fût plus mal couché qu'à l'ordinaire : il avait dans sa chambre le plus mauvais lit, et il y dormait bien ; et il dormait bien sur la paille des baraquements, quand il était garde d'écurie. Mais la pensée de Marguerite l'avait obsédé. Il ne s'était assoupi qu'après avoir entendu sonner, au cadran du bâtiment central, toutes les heures, jusqu'à deux heures. Puis il s'était réveillé en sursaut, au milieu d'un cauchemar où le gars de Sellières et le lieutenant Calorgne l'étranglaient ensemble. C'était nuit pleine. Et, longtemps avant de s'assoupir à nouveau, il avait entendu sonner trois heures. Mais, à cinq heures, le trompette de garde et le jour naissant, qui entrait dans la cellule par une ouverture en forme d'entonnoir évasé vers le ciel, l'avaient définitivement éveillé.

— Ils prennent le jus, songeait-il.

Lui, puni de prison, ne prendrait pas de café. Il n'avait droit qu'à l'eau de la cruche, s'il en désirait : ce que Rechin nommait du jus de canard.

Rechin? Il consentirait peut-être à écrire pour Panouille à Marguerite? Panouille, évidemment, lui conterait ce qu'il ne lui avait pas conté. Car comment Rechin pourrait-il écrire la lettre rassurante qu'il devait écrire? Mais d'abord Panouille appellerait Rechin. Par le camarade qui lui apporterait sa gamelle de onze heures, il prierait Rechin de lui apporter sa gamelle du soir. Et Panouille respira. Tout s'arrangerait ainsi. Marguerite ne serait pas sans nouvelles, et le prisonnier endurerait avec moins de peine le supplice de ses trois semaines de prison.

La matinée fut longue. Panouille, à chaque sonnerie du trompette, prêtait l'oreille. Ayant fait le tour de ses pensées, délivré de cette crainte du conseil de guerre qui le hantait la veille, délivré du souci d'écrire à Marguerite, il se morfondait. L'inaction lui pesait : il lui eût préféré la corvée la plus harassante, car il n'était point paresseux, et il ne semblait jamais si embarrassé de ses puissantes mains que lorsqu'il ne s'en servait pas.

Ses mains? Il les regarda. Un jour, un dimanche d'août, — le souvenir s'en ranimait en lui, — comme ils rentraient à pied de la fête de Darbonnay, bras dessus, bras dessous, Marguerite avait posé sa main dans la main de Panouille, paume contre paume, à plat, pour les mesurer toutes deux. Et celle de Marguerite était si menue au milieu de la grande patte de Panouille, qu'il avait dit en riant :

— Une soucoupe sur une assiette.

Sur quoi Marguerite ne s'était pas privée de rire aux éclats.

Enfin, le trompette sonna la soupe.

Panouille, craignant qu'on ne l'oubliât dans sa prison, trouva les dernières minutes plus longues que les heures de la matinée.

Mais il fut récompensé de son attente, et au delà de ce qu'il souhaitait. Tant, qu'il poussa un juron joyeux à la vue de l'homme qui lui apportait sa gamelle, car c'était Rechin, son voisin de lit, son fidèle copain.

— Mon vieux pote !

— Ferme ! ferme ! dit précipitamment Rechin, et dégrouille, cache ça.

Il lui jetait un journal roulé en boule.

— Qu'est-ce que c'est?

— Boucle ! Tu verras.

Et Rechin se retournait pour constater que le brigadier de garde ne s'occupait pas d'eux.

Mais la feuille s'était dépliée, et Panouille aperçut le titre.

— Qu'est-ce que c'est?

Déjà, il abandonnait sa gamelle.

— Lis, lui dit Rechin. Le cabot s'en va. L'adjudant de semaine lui a fait signe.

Panouille, lisait, lentement, tête basse.

— Range ça, les voilà qui radinent. C'est tapé, hein?

Rechin, sur le seuil de la cellule, reculait.

— Range ça, que je te dis ! Les voilà.

Panouille leva la tête. Il avait l'air hagard.

— C'est toi? fit-il.

— Range donc ! Vrai, ce que tu es nouille !

— C'est toi !

Brusque, Panouille saisit sa gamelle et, de toutes ses forces, la lança vers Rechin.

L'autre reculait. Il s'effaça. La gamelle alla tomber aux pieds de l'adjudant de semaine.

— Bon Dieu ! fit Panouille.

IV

Les révélations de *l'Humanité* et de *l'Egalité* avaient moins ému les hommes que les officiers. Les hommes, qui s'étaient instruits auprès de leurs camarades de la 5e batterie, savaient que l'incident Panouille se réduisait à peu de chose et que les journaux exagéraient. Certes, chacun possédait de l'incident une version qui n'était ni celle du capitaine Joussert, ni celle du lieutenant Calorgne, ni celle de Rechin, ni celle de Panouille. Mais tous, ou presque tous, n'éprouvaient, à l'annonce du scandale inventé, qu'une impression de joie.

Au milieu des petits tracas de leur vie quotidienne, l'incident Panouille, se greffant sur les événements du Sud-Algérien dont tous s'occupaient, procurait aux canonniers un sujet de conversation facile où le tempérament de chacun s'exerçait, et le plaisir, si humain, qu'on éprouve en face des ennuis d'un supérieur qu'on n'aime pas. La vie de caserne, si elle enseigne les vertus de la solidarité, c'est longtemps après que l'on n'est plus soldat. Tant qu'on la mène, ou qu'on la subit, elle ne développe pas, chez ceux qu'elle assemble, l'amour du prochain. Et la plupart des jeunes soldats étant incapables, par leur âge ou leur éducation, de se hausser jusqu'aux idées générales les plus modestes, imputent en bloc à leurs chefs immédiats, officiers et sous-officiers, les petites misères de cette vie de caserne que leur imposent la loi du service militaire obligatoire et les lois informulées, mais aussi strictes, qui régissent toutes les communautés d'hommes. L'incident Panouille, exagéré par la presse révolutionnaire, ne pouvait pas ne pas causer maints ennuis à la gradaille du régiment, et tous les canonniers, peu ou prou, s'en réjouissaient. Mais, dans ce concert de bavardages, nul ne se souciait de Panouille. Panouille n'existait pas. Seul existait l'incident Panouille, devenu l'affaire Panouille.

— N'empêche qu'on est consignés, grognaient les uns.

— Encore heureux si on ne nous expédie pas tous en Algérie, d'office, franco de poste et d'emballage ! enchérissaient les autres.

— Tas d'idiots ! criait un malin. C'est le colonel qui encaissera, et ils amélioreront l'ordinaire.

Dans l'affaire Panouille, Panouille disparaissait pour ses camarades. Si peu d'entre eux le connaissaient ! Et ceux qui le connaissaient auraient été bien empêchés de dire si l'humble Panouille était capable de se révolter contre ses chefs. L'affaire Panouille introduisait au quartier une distraction : les camarades du prisonnier

n'en demandaient pas davantage. L'affaire leur arrivait du dehors, avec les journaux : elle leur en paraissait plus grosse et plus vague, et par conséquent plus passionnante.

Mais ce fut différent quand on apprit, après la soupe du matin, la dernière nouvelle, colportée sans retard par Rechin et par les plantons de la salle des services : Panouille, le prisonnier Panouille, avait lancé sa gamelle à la tête de l'adjudant de semaine. Et Panouille devint un personnage extraordinaire. Parce qu'il avait osé lancer sa gamelle à la tête de l'adjudant de semaine, on crut ce qu'affirmaient les journaux trop rapidement lus ; on crut qu'il avait refusé de partir pour le Sud-Algérien ; on crut qu'il avait répondu : « A bas la guerre ! »

L'effervescence au quartier s'accrut d'autant, et, comme il est naturel, elle se traduisit par un silence total qui pesa sur tout le quartier pendant toute l'après-midi. Les canonniers, si bavards à l'heure de la soupe, se regardaient sans parler. Ou, s'ils parlaient, ils parlaient à voix basse, comme dans la chambre d'un malade. On vit, dès deux heures, revenir le colonel Bouteril, en auto, un colonel pressé qui s'enferma dans son bureau jusqu'à l'heure de la soupe du soir. On vit le capitaine Joussert se diriger vers le bureau du colonel, — bâtiment C. On vit s'y diriger également le lieutenant Calorgne, le canonnier Rechin, l'adjudant de semaine, le brigadier de garde, puis le prisonnier Panouille, encadré par deux servants en armes, puis encore le capitaine Joussert, et l'adjudant de semaine. Le même planton faisait la navette entre le bâtiment C et les autres bâtiments. L'immense cour du quartier semblait plus déserte que jamais. Dehors, derrière la grille fermée, on voyait des civils qui s'arrêtaient, regardaient, et s'en allaient, ou tenaient des conciliabules qui intriguaient les artilleurs.

A l'heure de la soupe du soir, le quartier étant consigné, la cantine fut envahie. Jusqu'à l'heure de l'appel, elle fut pleine d'un brouhaha inaccoutumé. Le vin aidant, et les alcools versés en cachette au comptoir dans les verres de café, les esprits s'échauffèrent. Le brigadier de garde dut emmener au poste un canonnier ivre que le cantinier expulsa brutalement.

Au crépuscule, quand les usines s'ouvrent pour laisser fuir leurs ouvriers fatigués, des rassemblements, plus importants que ceux du matin, se formèrent devant la porte du quartier. Un journaliste, arrivé de Paris, insista, pendant trois quarts d'heure, pour être reçu par le colonel. Il vit le colonel passer près de lui, en auto, parmi les huées des civils rassemblés devant la porte. Et la nuit était noire, quand il vit passer près de lui un capitaine, petit, maigre, voûté,

triste, que la foule hua comme elle avait hué le colonel. La foule ignorait que, contraint par son colonel qui prétendait l'ordonner de la part du général, le capitaine Joussert avait remis à son colonel une plainte en conseil de guerre contre le canonnier Panouille, et, en même temps, mais de lui-même, sa démission, qu'il adressait au ministre.

V

Dans les affaires du genre de l'affaire Panouille, il vient un moment où, avec la meilleure volonté du monde, l'homme le moins partial ne discerne plus le vrai du faux, et le possible de l'invraisemblable ; et la suite des événements échappe à ceux qu'elle intéresse le plus.

Importe-t-il de relever ici, fidèlement, minutieusement, le détail des interrogatoires que le colonel Bouteril, prenant l'affaire en mains, fit subir aux principaux acteurs de ce drame? Panouille ne comprenait rien à tout ce qu'on lui reprochait. Secret et têtu comme tous les simples quand ils croient avoir raison, intimidé par ce colonel qu'il n'avait toujours aperçu qu'au milieu d'une pompe militaire propre à faire impression sur lui, dérouté par cet article de journal mal lu qui gâtait tout lorsque tout s'arrangeait, abasourdi par les griefs de communisme, antimilitarisme, bolchevisme, pacifisme, etc., que le colonel inscrivait à sa charge, il ne sut ni se défendre, puisqu'il n'était pas coupable, ni dire la vérité, car elle lui paraissait sans rapport aux crimes dont on le chargeait. Rechin, lui, on s'en doute peut-être, se montra d'une candeur digne d'éloges ; le lieutenant Calorgne et l'adjudant de semaine, victime de la fureur de Panouille, déposèrent sans haine, mais aussi sans bienveillance ; les autres gradés ne savaient et ne pouvaient pas dire grand'chose ; et le capitaine Joussert, qui ne s'expliquait pas le dernier geste de Panouille, exaspéra le colonel par son calme et par sa volonté de n'agir que selon sa conscience. Devant les manifestations, encore isolées et bénignes, mais redoutables pour les jours suivants, que les civils avaient déjà provoquées à la porte du quartier d'artillerie et qui révélaient une intention de désordres, le colonel jugeait nécessaire de ne plus étouffer le scandale ; mais il estimait qu'il le limiterait en donnant à l'affaire du canonnier Panouille des dessous que le capitaine Joussert ne voulait pas admettre. Sommé d'accomplir enfin son devoir, le capitaine Joussert avait rédigé la plainte en conseil de guerre que motivaient les gestes du canonnier Panouille ; toutefois, sans tenir compte des dessous mystérieux que le colonel vitupérait, il n'avait pas négligé de noter honnêtement ce qui sauverait l'accusé. Le colonel

mécontent et le capitaine tenace s'étaient affrontés sans témoins. L'un avait poussé l'autre à bout en lui reprochant de travailler à la ruine de la France républicaine, et l'autre, refoulant ses larmes et son envie de châtier celui qui l'injuriait, avait décidé d'abandonner la partie.

Loin de s'atténuer, l'affaire Panouille s'enfla. Vainement le colonel s'était enfermé dans son bureau avec le capitaine Joussert : on sut aussitôt que le capitaine Joussert donnait sa démission. Pas plus que Panouille, les canonniers ne comprirent.

— Faut pas chercher à comprendre ! disaient-ils.

C'est le refrain éculé de la philosophie militaire. Mais pouvaient-ils comprendre? Qui pouvait comprendre? Des bruits, ramenés de la ville par les plantons, couraient de chambre en chambre au moment de l'appel du soir. On chuchotait que le général avait infligé trente jours d'arrêts simples au colonel ; que le député Cachin, du parti communiste, était arrivé, à fin d'enquête, par le train de huit heures ; que les chasseurs à cheval, par crainte de grabuge, étaient consignés au quartier comme les artilleurs, mais en outre alertés ; que les fantassins partaient le surlendemain pour l'Algérie au grand complet, jusqu'aux hommes libérables dans trois mois ; que le capitaine Joussert avait giflé le colonel Bouteril, cependant que certains affirmaient le contraire, ce qui compliquait la situation ; quoi encore?

Mais rien de ce qui se chuchotait au quartier, ce soir-là, ne faisait présumer ce que réservaient les journaux du lendemain.

Les grands journaux d'informations étaient vides pour la plupart, et les curieux en concluaient déjà que l'affaire Panouille n'était pas si terrible que d'aucuns l'imaginaient. En revanche, les journaux d'extrême gauche ne consacraient pas moins de trois colonnes au nouveau crime dont se souillait le militarisme bourgeois. Ainsi les canonniers avides, — que le cycliste du colonel avait largement approvisionnés, apprirent que leur camarade Panouille, martyr du prolétariat, faisait dans sa prison, — un taudis immonde, — la grève de la faim, pour protester contre la barbarie de l'impérialisme capitaliste. Et le prolétariat était convié à protester aussi, par les moyens dont il disposait et dès que le comité d'action le décréterait opportun, contre les procédés indignes que la bourgeoisie fasciste employait pour obtenir des volontaires en vue de la guerre sud-algérienne. Après quoi, *l'Egalité* laissait entendre que le Comité d'Action préparait des mesures énergiques, annonçait de prochains détails sur la conduite singulière d'un capitaine qui avait donné sa démission, et publiait le texte de la demande d'interpellation que le député communiste Vaillant-Couturier avait déposée sur le bureau de la

Chambre pour le président du Conseil, ministre de la Guerre.

Les canonniers ne riaient plus. Ils sentaient trop que, pour une affaire où ils ne comprenaient rien, ils seraient les premières victimes de ce beau mouvement que préparait le Comité d'Action de *l'Egalité*. Ils savaient que, depuis le matin, toutes les troupes de la garnison étaient consignées et que des patrouilles de gendarmerie circulaient dans la ville. Et le cycliste du colonel glissait à l'oreille de qui voulait l'entendre, que, par le train de Paris, avaient débarqué des voyageurs dont le nombre insolite dissimulait à la fois des chefs du parti communiste et des agents de la sûreté.

VI

Son numéro de *l'Echo de Paris* sous le bras, sa cravache et ses gants dans la même main, le lieutenant Calorgne, qui portait toujours la tenue noire d'avant la guerre, rentra chez lui d'un air soucieux. De toute la matinée, il n'avait pas pu arracher trois phrases au capitaine Joussert.

— Tu vois? dit-il à sa femme, on ne sait jamais sur quel pied danser avec cet homme-là. Il a voulu faire le malin. Total : il donne sa démission. Je te demande un peu si c'est raisonnable !

Il attendit. Sa femme se contenta de hocher la tête. Il continua :

— Avant-hier, il colle quatre jours de prison à Panouille. Hier, il le traduit en conseil de guerre. Ce matin, tu ne sais pas ce qu'il a fait?

— Non.

— Il a fait l'inventaire du magasin d'habillement.

— Puisqu'il a donné sa démission, il s'apprête.

— Le colonel nous a prescrit, ce matin, de nous montrer le moins possible en uniforme dans les rues, pour éviter de créer des incidents.

— Il a peut-être raison?

— Il a raison, il a raison... En tout cas, avant la guerre, on ne baissait point pavillon comme ça devant les anarchistes. Rappelle-toi, au printemps, quand il y avait retraite militaire, le samedi soir, tout le peuple suivait. Et même, les conseillers municipaux des faubourgs ont réclamé, parce que les retraites ne passaient point par les faubourgs. Ainsi, tu vois !

— Nous ne sommes plus avant la guerre.

— Fichtre non !

— Édouard !

Mme Calorgne se permettait quelquefois de relever les écarts de

langage de son mari. Il n'avait que trop souvent tendance à parler comme il parlait avant la guerre, quand il était sous-officier. Et le lieutenant Calorgne tolérait ces reproches de sa femme.

Il s'était assis à table et dépliait sa serviette.

— Revue d'armes tantôt, dit-il. Ça va barder.

— Le capitaine est de mauvaise humeur?

— Non, pas du tout. C'est moi qui passe la revue. Avant la guerre, c'était le lieutenant en premier qui passait la revue d'armes. Quand j'étais bleu...

Il s'arrêta.

— Écoute! fit-il.

Ils écoutèrent.

— Qu'est-ce que c'est?

Elle le regardait.

— *L'Internationale.* Tu n'entends pas?

Il alla vers la fenêtre et l'ouvrit.

Un cortège d'hommes et de femmes, chantant l'hymne révolutionnaire, débouchait du pont.

— Ils vont du côté du quartier, dit le lieutenant Calorgne.

— Que c'est bête! murmura sa femme.

Le cortège défila sous leurs fenêtres. Des femmes sans chapeau et des hommes à casquette marchaient au pas, quatre par quatre, derrière un drapeau rouge.

— Que c'est bête! répéta Mme Calorgne.

— Ils se prétendent antimilitaristes, et vois-les! Ils marchent au pas, hommes et femmes, mieux que nos servants. Ils vont sûrement au quartier. C'est le 1er groupe qui est de service.

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent?

Mme Calorgne était inquiète. Comme la plupart des femmes, elle tremblait à la pensée de la révolution dont tous les journaux signalaient, vantaient, ou déploraient, depuis l'armistice, les progrès certains.

— Oh! dit le lieutenant Calorgne. Beaucoup de bruit, peu de danger. Ils agitent leur drapeau rouge comme un épouvantail à moineaux. Mais, qu'on me donne seulement un peloton de chasseurs, et tous leurs épouvantails s'évanouiront.

— Tu crois?

— Viens manger. Laisse-les chanter leur *Internationale :* ça distraira nos canonniers, qui sont consignés à cause de ces braillards. Eux, ils s'en fichent : avec leur semaine anglaise, ils ont toute cette après-midi et toute la journée de demain pour se promener ; ils s'en moquent bien, que nos soldats ne se promènent pas! Mais ça ne les

empêchera pas de crier : « Vivent les petits soldats ! A bas l'armée ! »

— Je ferme la fenêtre?

— Si tu veux. Tiens ! les côtelettes sont froides maintenant.

— Mets de la moutarde.

— C'est de la neuve?

— Oui.

— De la coopérative?

— Oui : vingt-sept sous. La même qu'on paye un quatre-vingt-quinze chez tous les épiciers.

— Quelle bande de voleurs !

— J'ai hésité à prendre un gigot. Pour nous deux, c'est beaucoup. Ils avaient un arrivage de mouton frigorifié tout à fait magnifique. La bonne du commandant a pris un rôti de porc de cinq livres.

— Tu m'as acheté du papier?

— Trois mains. Il a augmenté de deux sous par main.

— Elle est un peu douce, la moutarde.

— Oh ! toi, il te faut du sinapisme !

— Tu exagères.

VII

Ce samedi-là, le maréchal des logis Faituel était chef de poste au quartier.

Excellent sous-officier qui n'avait jamais attiré la moindre réprimande, il s'acquittait de son service avec un zèle remarquable. Seuls, Rechin et deux ou trois autres canonniers connaissaient mieux le véritable Faituel. Pour eux, il se réservait moins que pour tout le monde. Il les recevait assez souvent, le soir, après la soupe, dans la chambre qu'il avait louée, en ville, chez une vieille dame sourde dont il excitait l'admiration par sa courtoisie et sa sagesse. Jamais le maréchal des logis Faituel ne recevait une femme chez lui. Chaque soir, il arrivait, en uniforme bien taillé, vers cinq heures. A sept heures, qu'il eût eu ou qu'il n'eût pas eu la visite de ses camarades, il repartait, en civil. Vers neuf heures, il rentrait, se déshabillait, et regagnait le quartier. Mais Rechin, qui n'était pas un sot, le soupçonnait d'avoir en ville une autre chambre, sinon tout un appartement, où l'on ignorait qu'il fût soldat et où il ne recevait aucun soldat.

Au quartier, le maréchal des logis Faituel évitait toute rencontre familière avec les camarades qu'il traitait en ville comme de véritables amis. Il avait même dû, à plusieurs reprises, en avertir expressément Rechin, qui le jugeait timoré. Pas n'est besoin sans doute

de spécifier que, ce samedi-là, troisième jour de prison de Panouille, le maréchal des logis Faituel, plus circonspect que jamais, renvoya sans ménagement le canonnier Rechin qui cherchait à l'aborder dès la fin de la parade de garde. Rechin, toutefois, ne désirait lui dire que deux mots :

— Tâche de voir Panouille. Moi, je suis brûlé, tu le sais.

— Bon. Rompez ! répondit le chef de poste.

Faituel avait d'autres soucis, car il pressentait que son tour de garde ne serait pas des moins délicats, mais il s'était promis de ne pas perdre une si précieuse occasion de causer avec Panouille. Chef de poste, il était responsable, et par conséquent il pouvait pénétrer dans tous les locaux pour s'assurer, à telle heure qu'il lui plairait, que tout y était bien en ordre.

Il visita les prisons quand son brigadier fut revenu de la corvée de soupe aux prisonniers. Il eut soin seulement, avant d'ouvrir la cellule de Panouille, d'abaisser le plus possible sur ses yeux la visière de son casque.

Il était adroit. Il sut trouver quelques paroles suffisantes pour que Panouille ne regimbât pas d'emblée. Et, les ayant prononcées, il n'eut plus aucune crainte : il était maître de Panouille.

— Mais oui, mon pauvre vieux, lui dit-il doucement, vous avez des amis. Ils vous sauveront.

— J'ai rien fait. J'ai pas frappé le lieutenant et j'ai pas lancé la gamelle à l'adjudant. Je vous jure...

— Oh ! moi, je vous crois. Mais ici, dans ce métier, ce n'est pas toujours la vérité qu'on croit. Et à votre place, moi, je ne persisterais pas à nier. C'est un très mauvais système de nier avec obstination : il y a des juges que ça incommode, surtout au conseil de guerre.

— Alors, c'est sûr et certain qu'ils me font passer au conseil?

— Dame !

Panouille, une fois de plus, exhala son juron favori.

— Vous les connaissez, poursuivit le maréchal des logis : tous des brutes, qui ne sont contents que du malheur des pauvres types. Ah ! si tu étais riche, mon pauvre Panouille, sois tranquille : tu ne serais pas où tu es, et on n'aurait pas voulu t'envoyer d'office en Algérie. Ici comme ailleurs, il n'y a de misère que pour les misérables. Mais ça ne durera pas toujours : nous nous vengerons. Toute l'armée, c'est de la racaille à pendre.

— Ils sont pas tous mauvais, hasarda Panouille que de telles paroles, venant d'un sous-officier, rendaient perplexe. Le capitaine Joussert, il est bon fieu.

— C'est vrai qu'il ne voulait pas te punir?

— Sûr et certain. Et gentil avec ça. Il comprend les choses.

— Ça me fait plaisir de te l'entendre dire. Est-ce que tu sais qu'il a donné sa démission?

— Non!

— A cause de toi.

— Alors, je ne passerai pas en conseil?

— Au contraire.

— Ah! Alors, je suis fichu. J'aurai personne pour me défendre.

— Mais si, tu auras un avocat. Un grand, qui te fera acquitter.

— Acquitter?

— Oui. Et puis, on me disait que tu avais un ami, comment donc? Rochin? Regin?

— Rechin? C'est un faux frère. Il m'a fait poisser hier un sale journal.

— Non, Panouille, non. Rechin est ton ami. Écoute-le, tu ne t'en plaindras pas.

— Vous le connaissez?

— Non, mais un de mes camarades le connaît très bien.

— Ah!

— Ce journal qu'il t'apportait hier, c'est lui qui te sauvera.

— Vrai! vous me dites des choses! Si c'était pas vous, je le croirais pas.

— Mais ne le répète à personne. Garde ça pour toi.

— Sûr et certain.

— Tu sortiras de prison, la tête haute, Panouille. Tu es du peuple, le peuple te délivrera.

— Personne me connaît.

— Plus que tu ne penses, Panouille. Allons, courage! Donne-moi la main. Espère.

— Ah! maréchal des logis! J'aimerais mieux pas passer au conseil.

— Il vaut mieux que tu y passes. Ton procès est le procès du peuple. Tu auras tout le monde de ton côté.

— Vous croyez?

— Adieu, Panouille.

Et la porte de la cellule fut refermée sur Panouille, plus perplexe que jamais.

VIII

Ce cortège qui chantait *l'Internationale*, le capitaine Joussert l'avait vu passer, lui aussi, de la terrasse du café des Sports où il était attablé en compagnie d'un camarade, ingénieur de l'une des usines dont

la ville tenait à la fois sa richesse et son air lourd de fumées.

— Pauvres gens! murmura-t-il.

Mais il n'avait dans la voix aucun mépris.

— Pauvres gens qu'animait jadis une foi religieuse propre à les consoler de leur vie si dure, et qu'anime à présent une autre foi, mais basse, et sans issue! Regarde-les : tels qu'ils marchent vers ils ne savent trop quoi, ils marchaient vers l'ennemi, le jour de la bataille de Guise. Il suffit d'exalter en eux cet instinct d'abnégation et de dévouement qui dort au cœur de tous les hommes, pour les emmener n'importe où. C'est un beau peuple, ami, que le peuple de France.

— Tu ne les vois pas à l'atelier, toi, répondit l'ami. Ce sont les premiers ouvriers du monde, tant par leur intelligence personnelle que par leur application. Mais, Français, ils aiment à se critiquer et à critiquer leurs patrons; et les chefs communistes sont impardonnables, qui méprisent ces ouvriers au point de les vouloir ravaler au niveau des paysans russes.

— Impardonnables? répliqua le capitaine Joussert. Ineptes, plutôt, les uns parce que, sincères dans leur conviction, ils n'ont les yeux fixés que sur leur idéal, et les autres parce que, véritables exploiteurs de la misère populaire, ils n'ont pour les troupes qui les suivent que le dédain le plus écœurant. Ni les uns ni les autres de ces chefs ne sont de vrais chefs : intellectuels ratés dans la plupart des cas, ils manquent ou d'esprit pratique ou de conscience. Ils perdront leurs troupes, non sans les faire d'abord décimer par la guerre civile et sans les précipiter dans une misère plus grande. Une révolution, comme une guerre, ne profite qu'à une minorité de sacripants. Le peuple n'en fait que les frais.

L'ingénieur posa la main sur le bras du capitaine.

— Comme te voilà triste!

— J'ai donné ma démission.

— Toi?

— Moi. Tu ne sais pas ce qu'est devenue notre prodigieuse armée de la guerre, cette élite de la nation. Elle est devenue ce que la nation redevient peu à peu, tandis que les anciens combattants, fatigués, s'engourdissent : la proie des anciens embusqués, des anciens lâches, la proie des partisans de toutes les compromissions.

— Allons! dit l'ingénieur, avoue-le : tu t'aperçois que tes doctrines sont en train de faire faillite.

— Non.

— Mais tu n'y crois plus.

— J'y crois plus que jamais. Plus que jamais, je crois que la France a besoin d'une monarchie.

— Le peuple, qui vote, n'en veut pas.

— Le peuple ne sait pas. Dès l'école, on le trompe ; on lui enseigne que les rois mangeaient son pain et buvaient sa sueur ; mais on ne lui enseigne pas qu'il ne faut pas imputer aux rois ce qui est imputable aux seigneurs, et on se garde bien de lui enseigner que les rois étaient toujours en lutte contre les seigneurs et que c'est contre les seigneurs, avec le peuple et pour le peuple, que les rois ont créé le royaume de France. On ne lui enseigne pas que ces seigneurs d'autrefois sont les banquiers, les agioteurs, les accapareurs, les sociétés anonymes d'aujourd'hui. On ne lui enseigne pas que les rois étaient moins dangereux pour le peuple que ne le sont aujourd'hui ces Normaliens défroqués et ces avocats sans clientèle qui composent les trois quarts du parlement tout-puissant. Si le peuple savait...

— Veux-tu faire de la politique?

— Faire de la politique? Car c'est un métier, n'est-ce pas? C'est la France qu'il faut faire, mon ami.

— Toujours des guerres?

— Où as-tu lu ton Histoire? Louis XIII et Louis XIV avaient fait la France intérieure, mon ami. Il faut refaire cette France. Il ne s'agit pas de la refaire contre un étranger quelconque, il s'agit de la refaire contre ceux qui la désagrègent intérieurement. La démagogie, qui penche vers l'internationalisme, étrangle un pays et le met à la merci des autres. Que m'importe que la Russie et l'Allemagne soient fortes et prospères, si ma France est prospère et forte aussi? Je ne souhaite la mort et la ruine ni de l'Allemagne qui voulait nous conquérir, et nous l'avons vaincue, ni de la Russie, qui rêve de détruire le monde entier. Il me suffit que ma France ne meure pas. Et ces gens qui chantent *l'Internationale*, je suis sûr qu'ils ne sont pas plus assoiffés de paix que moi-même.

— Alors, pourquoi quittes-tu l'armée?

— Une altercation avec mon colonel. C'est un peureux autoritaire. Je n'aime pas ce genre d'hommes, surtout quand ils prétendent me faire agir contre ma conscience. Je suis au service de mon pays, je ne suis pas au service d'un colonel. Au reste, de nous deux, il n'aura pas le dernier mot. As-tu entendu parler de l'affaire Panouille? Tu ne lis ni *l'Humanité*, ni *l'Egalité?*

— Non.

— Tu en entendras parler. Ces gens qui chantaient *l'Internationale* vont certainement la chanter devant notre quartier. Si le colonel fait un geste maladroit, nous aurons peut-être du vilain. Le tout, à cause d'un pauvre diable auquel j'ai dû infliger quatre jours de prison. Mais tout s'est embrouillé. Je t'expliquerai plus tard. C'est assez

curieux. Je rentre au quartier : le ministre n'a pas encore accepté ma démission.

— A demain?

— A demain.

Le capitaine Joussert se leva.

IX

Le quartier des artilleurs occupait un vaste quadrilatère en bordure duquel s'étendait, d'une part, une place où s'ouvrait la grille d'honneur, et s'allongeaient d'autre part des rues aux maisons pauvres qui ne se réveillaient qu'aux premières heures de la nuit, quand les soldats quêtent un peu de distraction. Dans la journée, les jeunes recrues faisaient leurs classes à pied sur la place ; mais les rues qui bordaient le quartier étaient à peu près désertes.

Le capitaine Joussert s'engagea dans une de ces rues assez tôt pour apercevoir deux hommes, deux civils, dont l'un grimpait sur les épaules de l'autre, le long du mur d'enceinte du quartier.

Prompt, le capitaine pressa le pas. Les deux hommes ne l'entendaient point. Celui qui servait de soutien à l'autre, tendait la main vers le sol pour y saisir un sac de toile bise, sans compromettre l'équilibre de son compère.

Le capitaine courut.

Du côté de la place où la grille d'honneur s'ouvrait, arrivait le bruit de *l'Internationale* chantée par des voix ardentes.

Le capitaine fut rapidement sur les deux hommes.

Un bras qui brandit la cravache. Un derrière cravaché. Deux cris. Un homme qui tombe. L'autre qui veut s'enfuir, avec son sac. Mais le capitaine Joussert lui agrippait le poignet.

— Qu'est-ce que vous fichez là?

— ...

— Voyons ce sac. Des brochures de propagande?

L'homme agrippé dénoua la ficelle. L'autre se massait la jambe droite.

Le capitaine, tenant toujours l'homme, prit une brochure.

— *Soldats, rendez-vous à vos frères algériens!* C'est gentil, ça. Alors vous n'avez pas le courage de faire entrer ça par la porte?

Les deux compères se taisaient.

— Bon. A chacun selon son mérite ! Toi, tu as ton compte?

Il s'adressait à celui qu'il avait cravaché.

— Et voilà pour toi ! Vous ne serez pas jaloux.

Et deux gifles retentirent sur les joues de l'acolyte.

— Maintenant, au large !

Et, le pied sur le sac, son butin, il chassait les deux hommes, penauds, qui détalèrent.

Traînant le sac plein de brochures, le capitaine Joussert, ragaillardi par son exploit, gagna la place.

On chantait toujours *l'Internationale*. Deux ou trois cents hommes et femmes, graves comme à l'église, massés devant la grille autour d'un drapeau rouge, chantaient profondément. Entre leur masse et la grille du quartier, qui était fermée, et gardée par une sentinelle, la rue, libre, semblait préparée comme un piège. A toutes les fenêtres de tous les bâtiments, il y avait des soldats.

Le capitaine Joussert, calme, traînant son sac, prit le milieu de la rue.

Le refrain s'achevait.

— A bas l'armée ! — A bas la guerre ! — Mort aux galonnards ! — Vive Panouille ! — Rendez Panouille ! — Délivrez Panouille !

Un tumulte hurlait tout à coup. Les rangs des manifestants se disloquaient. On avait vu le capitaine Joussert. On le menaçait.

— Vive Panouille ! — A bas la guerre !

Pâle, mais calme, sans morgue, traînant son sac, le capitaine Joussert s'avançait.

— Vive Panouille !

Et les vociférations de gronder.

Mais, au bout de la place, un nouveau cortège apparaissait, drapeau rouge en tête, qui chantait *l'Internationale*. Les cris redoublèrent. Des femmes s'élancèrent à la rencontre du capitaine.

— Aux armes ! cria la sentinelle.

Les manifestants se précipitaient vers le capitaine. Sans lâcher son sac, il jeta sa cravache derrière lui. Il n'avait plus qu'une dizaine de mètres à franchir pour toucher à la grille. Les hommes du poste accouraient, mousqueton à la main, commandés par le maréchal des logis Faituel.

— La petite porte ! cria le maréchal des logis.

Ce fut bref.

Entouré, le capitaine disparut au milieu des manifestants.

— Au capitaine ! cria le chef de poste.

Par la petite porte, trois canonniers se ruèrent.

Mais, soudain, deux détonations, coup sur coup. Et, subitement, les assaillants, se bousculant, reculèrent, refluèrent, s'échappèrent. Un vide se trouva fait devant la grille. La sentinelle était toujours

debout. Deux hommes gisaient au bord du trottoir : un civil à casquette, et le capitaine Joussert.

Le nouveau cortège, chantant *l'Internationale*, approchait.

Quelques manifestants, qui s'étaient ressaisis après la panique, se baissaient autour de leur blessé. Les canonniers relevaient le leur, et l'emportèrent dans la cour du quartier. Blême, le maréchal des logis Faituel, revolver au poing, refoulait vers l'intérieur ses hommes de garde. La cour s'emplissait de canonniers. L'adjudant de semaine hurlait des ordres que nul n'exécutait. La foule, dehors, son chant coupé net, s'enflait autour de son blessé.

— Il est mort ! lança une voix de femme.

— Assassins ! — Assassins !

La foule criait à la mort.

Pendant vingt minutes, elle secoua la grille du quartier. La sentinelle avait été emmenée par les plus furieux. Derrière la grille, le maréchal des logis Faituel avait éloigné tous les canonniers.

— Assassins ! — Assassins ! — Assassins !

Et là-dessus, perçant les vociférations, brusquement, un cri affolé :

— Les chasseurs !

En moins de cinq minutes, la place fut déserte.

Le peloton de chasseurs passa au trot à hauteur de la grille des artilleurs, sans trouver autre chose devant ses chevaux que quatre hommes qui en emportaient un cinquième, mort ou blessé, que pas un cheval ne frôla.

X

Dans son étroite et sombre cellule, Panouille se réveilla en sursaut.

— Alerte !

Il avait entendu crier alerte à l'instant même où il se réveillait. Il se frotta les yeux.

Il avait eu peur. Il sourit.

— C'est samedi, songea-t-il. C'est manœuvre de la pompe.

Et il songea que, dans deux heures, les permissionnaires à destination de Paris se rassembleraient dans la cour, devant la salle des services, et que, ceux-là partis, se rassembleraient ceux de la direction de Besançon, de Dôle et de Lons-le-Saunier, et donc ceux de Passenans.

Ceux de Passenans? Ils n'étaient guère que deux au régiment : le fils d'un fermier de Darbonnay, qui allait chez lui presque tous les dimanches, et lui, Panouille, qui n'allait chez ses maîtres que tous les

deux mois, ou à peu près. Encore n'y allait-il qu'à cause de Marguerite.

Panouille se frotta les yeux. Il avait dormi, lourdement dormi.. Pendant combien de temps? Deux heures? Trois heures? Les camarades désignés pour la manœuvre de la pompe à incendie. l'avaient, en criant alerte, tiré de son sommeil. Il dormait si bien!

— J'aurais pas dû rien répondre au brigadier, songea-t-il, ni à Rechin, ni à personne.

Sans cette sotte réponse lancée à Rechin, sans ce juron exhalé à la face du brigadier de chambrée, Panouille, à cette heure. brosserait sa culotte et sa veste numéro 2 pour aller en permission, en permission à Passenans, voir la Marguerite qui l'appelait, la Marguerite qui l'attendrait peut-être à la descente du train.

— Ah!

Panouille, une fois de plus, exhala son morne juron, cause de son malheur.

Il avait dormi. Avait-il rêvé? Tant de pensées contradictoires lui montaient en même temps à la tête! Comment les débrouiller?

Qu'était-ce que cette histoire de ce maréchal des logis de garde, qu'il ne se rappelait pas avoir jamais vu, et qui parlait d'une voix douce en baissant le front, de telle sorte que l'on n'eût pas pu dire de quelle couleur étaient ses yeux, et qui conseillait à Panouille d'espérer?

Espérer? Espérer quoi, puisque Panouille n'allait pas en permission?

Panouille se frotta les yeux.

Aller en permission? Voilà trois jours qu'il était prisonnier, et il était prisonnier en prévention de conseil de guerre. Conseil de guerre? On l'accusait d'avoir jeté sa gamelle à la figure de l'adjudant de semaine. On l'accusait aussi d'avoir frappé son lieutenant, le lieutenant Calorgne. On l'accusait encore d'avoir insulté son brigadier de chambrée. Et on l'accusait enfin de cacher dans son paquetage des journaux qu'on ne doit pas lire au quartier. C'était, selon le colonel, le grief le plus grand. Mais Panouille n'avait jamais ni le temps ni le goût de lire un journal. Ses camarades lui racontaient la politique et les faits divers, et les conférences de la paix où participaient les ministres de tous les pays, et la guerre du Sud-Algérien, et les mutineries des marins de la mer Noire. Et Panouille ne savait pas si la mer Noire est une mer de Chine, et il ne se souciait pas de ces balivernes. Il avait assez à faire d'astiquer les bricoles de ses deux chevaux pour la corvée du lendemain. Que lui reprochait-on de lire des journaux?

Du reste, ce maréchal des logis de garde n'avait pas l'air d'estimer que Panouille fût coupable. Il lui annonçait qu'un avocat le défendrait devant le conseil de guerre et que le peuple le ferait acquitter.

Certes, ce maréchal des logis si bienveillant, bienveillant comme le capitaine Joussert, avait raison : Panouille était du peuple. Mais tout le monde n'est-il pas du peuple? Les riches ne sont pas nombreux. A Passenans, il n'y en a guère. Et ils ne sont ni farauds, ni méchants. Les fermiers sont de beaucoup plus avares et difficiles que les propriétaires.Mais il y a plus de valets de ferme que de fermiers. Le maréchal des logis pensait-il que les valets de ferme de Passenans enverraient une pétition en faveur de Panouille, qui allait être traduit devant le conseil de guerre? Mais tous ne savent pas écrire, ou même signer leur nom seulement, et tous ne sont pas Français. Et les autres n'aiment pas être mêlés à des affaires de justice et de tribunaux.

Panouille avait-il rêvé?

Il concevait mal que son cas ne fût pas grave. Puisque le colonel l'avait fait comparaître devant lui, le cas certainement était grave. Le colonel ne fait pas comparaître devant lui tous les canonniers qui lâchent de gros mots. Et d'autres que Panouille lisaient ces maudits journaux qu'on l'accusait de lire, quand il ne les lisait pas. Et ces autres, tels que Rechin, ils ne passaient pas en conseil de guerre.

Le maréchal des logis de garde, qui baissait le front, parlait d'une voix trop douce. Panouille ne douta pas d'avoir rêvé. Ah ! que n'avait-il aussi bien rêvé de Marguerite, de sa Marguerite qu'il ne verrait pas, puisqu'il n'irait pas en permission à Passenans?

En permission... Marguerite... Cent treize demain matin... Passenans... Marguerite... Libération... Retour au pays... Les chevaux à la charrue... Marguerite... Marguerite...

Panouille dormait.

Thierry Sandre.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES DÉSORDRES ÉCONOMIQUES D'APRÈS-GUERRE ET LA FRANCE

Les bureaux de la Société des Nations, qui font de si belles enquêtes sur les troubles économiques consécutifs à la guerre, avec des échelles, des tableaux et des diagrammes à n'en plus finir, devraient ouvrir une information sur la série impitoyable de mésaventures par lesquelles le poids tout entier de cette énorme tragédie vient peu à peu reposer sur les épaules du contribuable français. Quand on considère l'état actuel des choses, on fait cette constatation sinistre : alors que tous les pays sans exception, tous les pays y compris la Russie, marquent des tendances au relèvement, la France seule continue à s'affaisser. Alors que dans tous les pays, depuis 1925, la devise nationale se rétablit ou se stabilise, le franc français poursuit, lentement, sûrement, sa chute. Peu à peu notre pays, las de se ressaisir, s'abandonne. Ses dirigeants incapables le livrent un peu plus chaque jour aux pillages prémédités des grands capitalistes internationaux. Déjà la situation du rentier français avoisine celle du rentier allemand, se place au-dessous de celle du créancier hypothécaire allemand. Demain, sans aucune espèce de doute, le possédant français sera devenu le paria du fisc international, le bouc émissaire des désillusions européennes. Jamais on n'aura vu pareil suicide ni pareille embûche.

Les bouleversements inouïs qui se succèdent autour de nous

depuis dix ans et qui, sur bien des points, dépassent ceux que la chute de l'empire romain avait déterminés, invitent à de multiples réflexions. Une chose est particulièrement incontestable, c'est la faillite de la monnaie à partir de sa collusion avec les instruments du crédit. Ce procédé d'échange par neutralisation et spécialisation s'est prêté à tous les abus. Tombé aux mains de politiciens sans vergogne, il est devenu un procédé sournois de transfert et d'expropriation. L'État français, qui parle d'imposer la rente, l'a déjà réduite, sans dire un mot, de 90 pour 100. Tout cela par la faute de la monnaie et du crédit. Le grand vaincu de l'immense bagarre, ce n'est ni l'Allemand, ni le Français, ni le Polonais, ni le Russe, c'est l'instrument monétaire de quelque nom qu'on le nomme, à partir du moment où, perdant contact avec le royaume des métaux, il est devenu la proie des mathématiciens, des graveurs et des fabricants de papier de luxe.

Les phénomènes de dépréciation monétaire dont l'Europe a été le théâtre ont accusé des caractères morbides sans précédent : « Lorsque la Société des Nations stabilisa la couronne autrichienne, lisons-nous dans les conclusions générales de l'Enquête sur la Production du Bureau international du Travail de Genève, le dollar montait en Autriche à une vitesse de 21 couronnes par jour. Lorsque la Pologne effectua la stabilisation de son mark, le prix du dollar à Varsovie montait à une vitesse de 68 marks polonais par minute. Lorsque la Russie établit le tchervonetz, dont la valeur est de 10 roubles or, le dollar montait à Petrograd à la vitesse de 18 000 roubles par seconde ; lorsque l'Allemagne stabilisa le mark par la création du *Rentenmark*, le dollar montait à Berlin à une allure de 3 millions de marks-papier par seconde, » en sorte qu'on n'avait pas même le temps de l'enregistrer !

Imaginez, si vous le pouvez, quelle devait être l'existence de pauvres êtres obligés de vivre, de s'alimenter, de se vêtir, dans un milieu monétaire aussi désorganisé. Le moindre achat devenait un cauchemar. Durant ces quelques années, les civilisés de l'Europe centrale et orientale auront payé cher la coupable invention du papier-monnaie. Il n'est pas dit, d'ailleurs, que nous n'expérimenterons pas par nous-mêmes ces émotions-là. Privés d'emploi par suite de la stabilisation des devises allemande, autrichienne, polonaise, les agioteurs de profession se rabattent sur la France, avec la volonté évidente de renouveler à Paris, le socialisme aidant, leurs exploits de Berlin et de Vienne. Aussi longtemps que le cartel soutiendra la gageure d'imposer à notre pays un budget de guerre civile et de gabegie administrative, un budget à monopoles et à expropriations,

la décadence du franc s'accentuera. Certains gros capitalistes, épouvantés par des menaces trop réelles, n'ont-ils pas été jusqu'au changement de nationalité, qui facilite l'exode de leurs capitaux et leur mise à l'abri? La mauvaise santé croissante de notre devise se révèle particulièrement à ce fait que la baisse n'a pu être arrêtée cette fois-ci comme elle l'avait été au temps de M. de Lasteyrie. A force de laisser le baissier « prendre position », M. Caillaux a perdu les siennes, c'est-à-dire les nôtres.

Reverrons-nous donc en France les variations de change catastrophiques dont tous nos voisins ont réussi à s'affranchir? Certains d'entre eux ont connu de rudes heures. Les nombres-indices, destinés à faciliter une comparaison internationale, ont été, dans les tableaux du Bureau du travail de Genève, traduits par un diagramme général, dont la disposition est curieuse. On a dû l'établir à l'échelle logarithmique en raison de l'ampleur inouïe de certains mouvements. L'échelle arithmétique aurait nécessité d'impossibles tours de force. En août 1921, pour comprendre le chiffre de la Pologne, le graphique, établi sur l'échelle arithmétique, aurait dû mesurer 18 mètres de haut. En août 1923, pour comprendre le nombre-indice correspondant au prix du dollar à Berlin, il aurait dû avoir la hauteur du mont Blanc. Au début de septembre de la même année, pour représenter le prix du dollar en roubles, il eût dû égaler le diamètre de la terre. A la fin du même mois, pour figurer le point correspondant au prix du dollar compté en marks allemands, il eût dû avoir la longueur du méridien terrestre. Un mois plus tard, pour traduire la nouvelle avance du prix du dollar sur le marché de Berlin, il aurait dû avoir une longueur égale à la distance de la terre à la lune. Enfin, en novembre 1923, au moment où le mark était stabilisé, le prix du dollar étant de 4 trillions 200 billions de marks, la hauteur du diagramme, pour englober le nombre indice d'un tel chifffre (100 045 640 000 000) eût dû dépasser 28 millions de kilomètres, soit près des trois quarts de la distance de la terre à Vénus, et près d'un cinquième de la distance de la terre au soleil. De pareils travaux de librairie découragent l'exécution.

Tels qu'ils ont pu être réalisés, les tableaux du Bureau international sont suggestifs, mais incomplets. Pour apporter avec eux cette instruction totale, que nous sommes en droit d'exiger, ils devraient s'accompagner d'une référence continuelle à la législation des pays concernés. Si les services dont M. Milhaud est le secrétaire avaient orienté leurs recherches dans cette direction, on aurait vu que l'origine de ces énormités inexprimables se trouve dans les mesures socialistes prises par des gouvernements dans le genre de celui que

M. Painlevé, épaulé par MM. Herriot et Léon Blum, nous ménage.

Les récents événements le prouvent bien. Si le change obéissait à des considérations de politique générale, l'accord de Locarno, exigé par la finance et la diplomatie anglo-saxonne, aurait fait remonter le franc. Or, depuis Locarno, le franc a considérablement baissé. Pourquoi? Parce qu'on parle de plus en plus d'impôt sur le capital, que l'impôt sur le capital est par excellence générateur d'inflation, et que l'inflation — vol pur et simple opéré par l'État au détriment des porteurs de franc — précipite automatiquement la devise monétaire qui en est affectée, dans l'abîme.

Il n'y a qu'un seul moyen de remonter une devise, c'est de couper ses attaches avec la démocratie, l'élection, le régime absurde de l'opinion. Le mark n'est ressuscité de ses cendres que le jour où les affaires allemandes ont été remises aux mains de gens qui ont supprimé l'impôt sur le capital, vendu les monopoles, notamment celui des chemins de fer, qui datait pourtant de loin, de très loin, et dont les développements se rattachaient à la tradition glorieuse des Guillaumes et des Bismarcks. La couronne autrichienne ne s'est ressaisie que le jour où les socialistes viennois ont été séparés d'elle par un mur bâti par la Société des Nations et protégé par un podestat hollandais. La lire italienne ne s'est tassée qu'avec Mussolini, la suppression des taxes successorales et la rupture avec un étatisme ruineux qui encombrait les administrations publiques des créatures de M. Giollitti et de don Sturzo.

Ainsi l'enquête du Bureau international du Travail, si étendue qu'elle paraisse et si minutieuse qu'elle soit, est une enquête tronquée, superficielle, où nous n'entrevoyons que la surface des choses. Évidemment tout n'y est pas inutile. Il n'est pas vain de savoir que pour un ensemble de vingt-quatre pays affectés directement par la guerre, le nombre des mobilisés a été de 70 millions, soit 7 mobilisés pour 100 habitants. Encore cette moyenne n'exprime-t-elle que ce qu'exprime une moyenne, c'est-à-dire une erreur. Car en Europe la proportion dépasse 13 pour 100 tandis que hors d'Europe elle tombe à 1,6 pour 100. Par rapport à la population masculine active, les 50 pour 100 sont franchis pour les pays belligérants européens. La France va bien au-dessus de 50 pour 100. Privilège à rebours qu'elle conserve en matière de tués et de mutilés, haut la main. Aucun pays n'a été plus férocement vidé de substance que le nôtre par des maîtres sans prudence et sans pitié. Qu'il s'agisse de l'argent ou du sang, la France a été littéralement épuisée. Les divers projets et propositions de lois d'inspiration plus ou moins socialiste qui vont venir en discussion ces temps-ci sur la refonte

de la loi militaire accentuent encore la mainmise de l'État démocratique sur les ressources nationales. Si cette courbe intellectuelle et économique se poursuit, la prochaine grande guerre se terminera probablement par un désastre auprès duquel celui d'aujourd'hui, dont nous commençons à subir les effets, ne marquera pas plus que la crise de 1871 auprès de la crise de 1914-1920.

Ce qui nous a sauvés jusqu'ici du grabuge, c'est d'abord l'excitant de la victoire, les quelques avantages matériels qu'elle ne pouvait pas ne pas nous apporter, la présence au pouvoir de patriotes modérés, incapables sans doute d'agir et de prévoir, mais tout au moins inoffensifs, et puis quelques miracles inattendus comme celui de la main-d'œuvre polonaise. Attirée depuis une vingtaine d'années dans les charbonnages westphaliens, cette main-d'œuvre polonaise, 100 000 paires de bras environ, a émigré en masse dans les bassins du Nord et du Pas-de-Calais au moment même où une grande erreur politique et économique, le vote de la loi de huit heures, aggravé bientôt par le vote de la loi Durafour, allait porter à notre production un coup désastreux.

Tandis que le rendement du mineur allemand, d'abord tombé à 40 pour 100 au-dessous de son niveau d'avant-guerre, a regagné depuis peu ce niveau, à quelques unités près, le mineur français continue à fournir un travail largement déficitaire. Dans le Pas-de-Calais, par exemple, en 1913, chaque ouvrier de fond produisait par jour 1 052 kilogrammes. En 1925 ce chiffre est tombé à 792, et dans quelques cas, à 564. De 200 tonnes par an en 1900 (196 déjà en 1913) le rendement moyen du mineur français a passé à 150. Sans l'appoint — miraculeux, il faut le répéter — de cette main-d'œuvre polonaise, au lieu d'être tributaires de l'étranger pour le tiers de notre consommation, nous en serions tributaires environ pour moitié. C'est grâce à elle que notre production, à partir de juin 1925, a pu regagner à peu près, à l'intérieur de nos frontières de 1913, les chiffres de 1913 : 135 000 tonnes par mois. Mais pour obtenir ce résultat, il a fallu occuper 308 600 mineurs au lieu de 203 200. Les conséquences de cette démagogie économique, encore plus accentuée en Angleterre (où pour une moyenne de cinq heures de travail par jour, le mineur touche un salaire de 60 000 francs papier), c'est la crise charbonnière actuelle. Dans tous les pays du monde et particulièrement en Angleterre, le charbon revient trop cher, à raison des prix exagérés de la main-d'œuvre. Le mineur touche plus qu'il ne produit. Et ce qui est vrai du mineur, il faut avoir le courage de le dire, est vrai de nombreuses autres professions. A mesure que l'on fera appel davantage à la houille blanche, au pétrole, au mazout, à

l'alcool, à la houille verte, à la houille bleue, la crise charbonnière s'accentuera. A l'heure actuelle les stocks européens dépassent 55 millions de tonnes, chiffre énorme, qui donne une idée des sacrifices prochains que les travailleurs, de gré ou de force, devront consentir.

L'équilibre général ne se rétablira que le jour où les réajustements nécessaires se seront produits. Une importante section du rapport de Genève mentionne l'opposition ouvrière aux systèmes de salaires *proportionnels au rendement*, autrement dit la prétention des travailleurs à être traités en rentiers, au moment où les rentes disparaissent de l'économie européenne. Cet état d'esprit, entretenu avec soin par les démagogues socialistes, qui s'en servent pour pallier les cyniques et fructueuses razzias de leurs banques sur la richesse acquise, ne peut pas disparaître de sitôt. Il nous présage une ère de troubles peu ordinaires.

L'avenir immédiat de notre pays, comparé à celui de nos voisins, se présente donc extrêmement mal, du fait de la présence au pouvoir d'une équipe dénuée de discernement et pour qui l'expérience d'autrui ne compte pas. Si quelque chose pourtant est connu, exploré, catalogué, c'est cette maladie de la monnaie qui s'appelle l'inflation. Les causes de l'inflation n'ont plus rien désormais de mystérieux et les différentes avenues, ouvertes ou masquées, qui y conduisent, ont été si fréquemment battues depuis dix ans par les États les plus divers qu'on ne saurait arguer d'ignorance en s'y engageant.

René Johannet.

LES LETTRES

DISCUSSIONS SUR LA POÉSIE

Les disputes littéraires n'auront pas manqué cette année. A peine la querelle du roman est-elle apaisée que s'ouvre un débat sur la poésie. N'en cherchons pas l'origine immédiate. C'est pure coïncidence si M. Charles Maurras corrigeait les épreuves de la *Musique intérieure* dans le même temps que M. Paul Claudel écrivait un manifeste vers-libriste qui paraît aujourd'hui seulement dans la *Nouvelle Revue Française*, mais que son auteur a daté de janvier 1925. M. Paul Valéry, de son côté, n'attendait pas l'occasion d'une rencontre avec M. Frédéric Lefèvre pour consacrer à la poésie des études dont on sait bien qu'elles sont le plus cher objet de ses méditations. Seul, peut-être, M. l'abbé Bremond a eu le souci de l'actualité en choisissant le sujet de la poésie pure pour une lecture publique à l'Académie. Au vrai, l'âge des écrivains que nous venons de nommer, et le point qu'ils ont atteint maintenant dans leurs œuvres et leurs carrières, suffisaient à rendre le débat presque fatal. Ces carrières ont connu, toutes, à leur origine, les inquiétudes du temps du symbolisme. Chacune de ces œuvres a été une solution aux problèmes qui se posaient à leurs auteurs entre 1880 et 1900. Un moment devait arriver où seraient confrontées les diverses expériences. Aussi bien la dispute d'aujourd'hui n'est-elle qu'une suite à celles d'il y a trente et quarante ans. Et l'expression de

« poésie pure », M. Paul Bourget, qui ne l'avait sans doute pas inventée, s'en servait déjà en 1883.

Il n'y a qu'à relire Jules Lemaître, au temps où il se penchait, non sans méfiance, sur les tentatives symbolistes, pour retrouver à la fois le point de départ et le sens des recherches qui se poursuivent sous nos yeux aujourd'hui. « Ils se plaignent, disait Lemaître en parlant des écrivains de la jeune école, que, chez la plupart de nos poètes et même chez quelques-uns des plus grands, la poésie ressemble plus à un beau discours qu'à un chant ; ils se plaignent qu'elle soit plus éloquente que suggestive, qu'elle ait des reliefs trop nets et des contours trop arrêtés, et qu'enfin nos vers français aient un peu trop constamment le genre de beauté des vers latins, de ces vers trop sonores, au rythme trop marqué et trop énergique et qu'un Virgile seul a pu amollir quelquefois, rythme qui commande presque la précision dans les mots et dans les images et qui exclut la demi-teinte, la pénombre et l'ondoiement. » Voilà posées, en quelques lignes qui datent de 1896, toutes les questions que nous agitons encore. Il y avait d'ailleurs plusieurs années déjà que Jules Lemaître, à propos de Verlaine, discernait le mouvement alors naissant et le signalait en des termes qu'il n'y a qu'à reproduire. Il ajoutait, en 1889, à une critique du symbolisme : « Est-ce à dire qu'il n'y ait plus rien à découvrir en poésie? Je ne dis pas cela. Il y avait quelque chose peut-être. Quoi? Je ne sais. Quelque chose de moins précis, de moins raisonnable, de moins clair, de plus chantant, de plus rapproché de la musique que la poésie romantique et parnassienne. Notre poésie a toujours ressemblé à de la belle prose. Ceux mêmes qui y ont mis le moins de raison en ont encore trop mis. Imaginez quelque chose d'aussi spontané, d'aussi gracieusement incohérent, d'aussi peu oratoire et discursif que certaines rondes enfantines et certaines chansons populaires, des séries d'impressions notées comme en rêve. Mais supposez en même temps que ces impressions soient très fines, très délicates et très poignantes... Bref une poésie sans pensée, à la fois primitive et subtile... » Abrégeons la citation. On y trouve à peu près tout ce que M. l'abbé Bremond a dit l'autre semaine sous la coupole. Il n'y manque ni l'opposition de la poésie à l'éloquence, ni l'exemple des chansons populaires, ni l'expression de « poésie sans pensée » que M. Bremond ne voudrait certes pas désavouer.

Mais toutes ces découvertes qu'on faisait ou qu'on croyait faire alors, sans oublier celle de la musique reconquise, menaient-elles à ce qu'on avait le plus de souci de retrouver, à l'essence même de

la poésie? N'allait-on pas faire fausse route, à vouloir isoler la musique verbale du sens qu'elle recouvre? Jules Lemaître remarquait prudemment, en répétant le fameux distique.

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée
Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée

que, si la douceur des *û* et la tristesse des *ée* contribuent au charme de ces vers, c'est bien un peu parce que le distique exprime en effet une idée des plus mélancoliques. Négliger ce rapport des sous-entendus et de l'idée qu'ils expriment, c'est peut-être tout simplement passer à côté de la poésie. Ainsi fait M. Bremond quand il ne retient que la pure musique de la strophe cristalline :

Orléans, Beaugency,
Notre-Dame de Cléry,
Vendôme, Vendôme.

On aura beau prétendre que la poésie de ces vers réside dans des allitérations et dans le jeu des nasales et des *y*, nul ne pourra nier qu'ils aient un sens, pour la simple raison que ces quatre villes, toutes proches les unes des autres, partagent le bonheur d'être bâties sous le ciel de l'Orléanais. Un Solognot à qui je faisais part de cette réflexion ajoute que le sens est beaucoup plus précis que je ne croyais : les clochers de Cléry et de Vendôme et la tour de Beaugency présentent, à vol d'oiseau, les trois monuments les plus élevés de la région. Nous n'en demandions pas tant. Ce qui est hors de doute, c'est que l'homme le plus sensible aux beautés verbales de la langue française serait moins charmé par les vers « Orléans, Beaugency... », s'il n'a jamais passé par la vallée de la Loire. Ainsi, loin de cultiver le désir d'une poésie inintelligible, faut-il garder comme l'élément poétique le plus essentiel ce rapport heureux, admirable, parfois divin, du sens des mots et de leurs formes mélodieuses.

C'est, au reste, la voie des meilleures définitions. Avant de quitter Jules Lemaître et d'avancer dans la précieuse direction que son génie critique nous indiquait, retenons encore de lui ces suggestions profondes sur ce qu'il appelait, lui aussi, poésie pure : « L'essence de la poésie, écrivait-il, — ce en dehors de quoi elle ne se distingue plus de la prose que par certaines cadences de mots, — c'est peut-être le sentiment continu de correspondances secrètes, soit entre les objets de nos divers sens, formes, couleurs, sons et parfums, soit entre les phénomènes de l'univers physique et ceux du monde moral, ou encore entre les aspects de la nature et les fonctions de l'humanité. » Avec moins de nuances et plus d'éclat, Fagus déclare aujour-

d'hui : « Les arts mineurs : histoire, zoologie, roman, et autres, décrivent des êtres et des choses. La poésie est l'art et la science d'exprimer les rapports des êtres et des choses. » Au fond la définition n'a pas bougé.

Il ne suffit pas cependant de parler de rapports. Tous les arts en sont faits, et non la seule poésie. Il s'agit de correspondances *secrètes*, avait soin d'ajouter Lemaître, et sans doute est-ce dans ce mystère que le poète et son auditeur trouvent la cause du bonheur où ils communient. Nous n'expliquons pas les rapports poétiques. Nous en recevons le choc direct. C'est ici qu'il est permis de dire que l'on n'a que faire de la raison. Nous ne demandons au poète, selon l'expression de M. Paul Valéry, que de produire en nous un état, et de porter cet état exceptionnel au point d'une jouissance parfaite. « Un état de joie », dit aussi M. Paul Claudel. Cette inondation soudaine d'un bonheur imprévu, il n'est donné qu'au poète de l'exprimer et de la répandre autour de ses vers. Mais qui ne l'a quelquefois éprouvée, surtout dans le plus jeune âge, à la brusque découverte d'éblouissants rapports entre tels aspects de la nature et la vie profonde que nous y sentions palpiter? Cette joie folle et totale, qui a comblé certaines minutes lumineuses de notre vie, nous faisait entrer, semble-t-il, quand nous en étions frappés, dans le déroulement secret des beautés créées. Nous nous sentions mêlés au mouvement le plus mystérieux de la vie universelle. Si ce sentiment était bien celui qui inspire les poètes, on peut dire de la poésie qu'elle est la part que l'homme ose prendre à la création.

C'est là qu'il fallait en venir. La béatitude claudélienne, si nous ne remontons pas à sa cause, n'est qu'un état poétique primitif, une joie quasi animale, indigne de l'homme. Barrès avait reconnu, pour s'être nourri toute sa vie de l'un et de l'autre, les affinités du sentiment religieux et du sentiment poétique, quand il disait : « Je n'aime que la poésie et la religion. » Et de même que la religion invite l'homme à trouver dans la prière le moyen de s'unir à Dieu, de même le poème est-il, selon les traditions les plus anciennes, toujours une invocation. Le vieil Homère, avant de se mettre à chanter, se tournait vers ses divins inspirateurs. M. Charles Maurras nous a montré le poème « jailli de l'homme et faisant retour vers le Dieu. » Haute et auguste vérité dont M. Bremond nous a donné cette autre formule : la poésie aspire à rejoindre la prière.

* * *

Ainsi faut-il moins parler d'une dispute que d'un accord presque complet sur l'essentiel. Il n'est guère permis aujourd'hui de se livrer

au transport poétique sans en méconnaître la nature sublime. Des divergences plus marquées subsistent sur le moyen de l'expression poétique. La vieille querelle du vers libre et du vers régulier n'est pas finie. M. Paul Claudel vient encore de la ranimer.

Le poète chante pour être entendu. Si le poème est d'abord un cri jailli du fond de l'être, il doit ensuite être capable d'éveiller, chez celui qui en reçoit le message, des émotions aussi vives et aussi profondes que les vibrations dont il est chargé. Quelle expression aura le plus de chances de conserver au poème sa force de percussion et de résonance? C'est tout le fond du débat.

M. Claudel nie que cette expression soit le vers régulier, mètre monotone qui tue la vie, qui produit non l'extase mais le sommeil. Son penchant à n'observer, dans l'art poétique, que les lois naturelles lui a fait chercher l'origine physique de la mesure. Il l'a trouvée, dit-il, dans « le métronome intérieur que nous portons dans notre poitrine », le coup denotre pompe à vie, le cœur qui dit indéfiniment :

Un. Un. Un. Un. Un. Un.
Pan (rien). Pan (rien). Pan (rien).

Un temps faible, un temps fort. C'est ce que M. Claudel appelle l'ïambe fondamental.

Fondamental peut-être, mais assez rudimentaire. Un enfant qui chante dans un jardin sa joie de vivre au soleil ne tarde pas à improviser des rythmes plus compliqués. Si l'on peut élever des comparaisons d'un art à un autre, c'est comme si l'on ramenait les architectures les plus achevées à l'art de faire alterner des masses bâties et des espaces vides. L'ïambe fondamental de M. Claudel abolit tout autre rythme. Une phrase française se réduit pour lui à une série d'ïambes dont l'élément long est la dernière syllabe du « phonème » (devinons le sens de ce néologisme) et l'élément bref un nombre indéterminé, pouvant aller jusqu'à cinq ou six, de syllabes indifférentes qui le précèdent. » Nous pensions que notre phonétique avait des nuances plus délicates. Mais non seulement M. Claudel se contente d'une mesure qui les efface si grossièrement. Encore reproche-t-il au vers régulier, spécialement à l'alexandrin, de ne pas respecter ce rudiment de rythme. Selon lui l'alexandrin ne fait que compter les syllabes en attribuant une valeur égale à chacune d'elles.

A ce coup, il a fallu faire appel, contre l'abominable condamnation, à tels grands vers musicaux qui chantaient en notre mémoire. L'inévitable « Ariane, ma sœur »... s'est présenté tout aussitôt, offrant de se laisser disséquer pour confondre le blasphémateur. M. Claudel

cherchait des longues et des brèves. Nous allions lui en fournir. Scandé et marqué des signes dont on use en latin, le distique fameux a produit ceci :

U U —	— —	U U U —	— —
A - ri - ane	*ma sœur*	*de quel a - mour*	*bles - sée*
U U —	— —	U U —	— —
Vous mou - rûtes	*aux bords*	*où vous fûtes*	*lais - sée*

Ce grossier schéma, notons-le bien, n'est qu'une approximation. Il a pour premier défaut de ne pas tenir compte des muettes, dont le rôle musical est pourtant si grand. Tel qu'il est il laisse déjà paraître un art plus subtil que l'ïambe fondamental. Mais il faut ajouter une remarque : dans le premier vers, les trois brèves du second hémistiche doivent être comptées dans le même temps que les deux du premier. Si bien que la notation, pour être exacte, doit s'augmenter du signe dont les musiciens marquent les triolets. Il faut écrire :

		3	
U U —	— —	U U U —	— —
U U —	— —	U U —	— —

Ainsi les deux vers de Racine ont-ils un rythme exactement parallèle. Mais le poète a introduit dans le premier vers un triolet qu'il n'a pas reproduit dans le second, cette différence suffisant à causer l'effet de ralenti, de retenue mélancolique que les musiciens savent obtenir par la combinaison des rythmes binaires et ternaires. Si cette observation va rejoindre celles qui avaient été déjà faites sur le jeu mélodique des voyelles et des consonnes dans ces deux vers, sur la contre-assonance des deux fins d'hémistiches *sœur* et *bords*, etc., on finit par se demander si la poésie a jamais perdu ce bien qu'elle devait reprendre à la musique.

Faut-il revenir à M. Claudel qui condamnait l'alexandrin à la ruine? « L'oreille n'a aucune raison, disait-il, de se contenter d'une seule combinaison assez pauvre au lieu de mille autres plus riches et plus agréables. » Certes, répond le poète classique en montrant un modèle des jeux rythmiques les plus raffinés. Certes, dit aussi tout artiste qui sait les vertus infinies du nombre. Mais comment garder ces vertus si le nombre mutilé se réduit à un? Privé d'un art que lui-même a repoussé, le poète libre va courir le risque de sa folle tentative. C'est celui de n'être pas compris. Contre lui toute règle trouverait une première justification. « Les personnes, dit M. Paul Valéry,

qui redoutent l'incertitude des échanges entre l'auteur et le lecteur, trouvent assurément dans la fixité du nombre des syllabes, et dans les symétries plus ou moins factices du vers ancien, l'avantage de limiter ce risque d'une manière très simple. » Voilà qui pourrait suffire à mettre les poètes libres en garde contre des méthodes qui compromettent peut-être toute leur œuvre.

Mais ce n'est pas assez faire à l'égard du nombre que de lui assigner ce rôle assez humble de bâton d'appui. Il suffit d'employer des termes convenables à ce qui nous préoccupe pour qu'agent de l'expression devienne par exemple élément de l'art. Et si tous les arts, mais plus spécialement, la poésie, la danse, l'architecture et la musique, ont tiré leurs principes du nombre, c'est sans doute avec la certitude de se manifester clairement à tous les hommes, parce que le sentiment de nombres plus compliqués que l'ïambe fondamental et de leur valeur est moins étranger à la nature que ne le pense M. Claudel.

Ne croyons pas que l'hexamètre et l'alexandrin soient les constructions d'intelligences refroidies, pas plus que les proportions de tel temple grec, que des critiques admirent un mètre à la main. Les nombres ont été inventés, non calculés. Les poètes ne se contentent pas d'écouter battre leur cœur, ce qui est un art poétique à la portée de tout le monde. S'ils savent chanter, c'est qu'ils ont des rythmes dans la tête. Les combinaisons que nous avons trouvées tout à l'heure dans deux vers de *Phèdre*, nous sommes bien sûrs que Racine les y a mises sans le savoir. Il n'est pas d'inspiration poétique qui ne suscite son expression. Et celle-ci dépend à ce point de celle-là que Raymond Radiguet a pu dire, dans une de ces intuitions dont la justesse émerveille, qu'il fut forcé d'écrire en octosyllabes tous les vers composés au bord de la Méditerranée.

C'est le secret du nombre. Fagus exprime cela en disant que la poésie est une méta-mathématique. La formule est heureuse en ce qu'elle associe étroitement au génie du poète la forme nécessaire de son art. Faute de cet art, les tentatives d'un cœur tourmenté par la poésie tournent à d'impuissants essais. Il y a , entre un poème et certaines recherches qui se croient poétiques, la même différence qu'entre un acte — le poème étant l'acte par excellence — et un désir.

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

RÉFLEXIONS
SUR LE DERNIER SALON D'AUTOMNE

EST-il trop tard pour parler de lui? Le Salon d'automne 1925 aura fermé ses portes quand cet article paraîtra ; mais au moment où nous assumons le soin délicat d'entretenir des choses de l'art les lecteurs de *la Revue universelle*, l'occasion nous est trop bonne de consigner ici, à son propos, quelques observations d'ordre général qui nous permettront dès l'abord d'établir notre point de vue. Nous croyons peu à la vertu de la critique d'art : nous ne sommes pas persuadé que peintres et sculpteurs tiennent toujours un compte absolu des avertissements qu'ils reçoivent de leurs juges littéraires. Nous ne croyons pas non plus que l'opinion des amateurs soit déterminée ou modifiée par les avis du critique d'art. Alors, dira-t-on, que vous en mêlez-vous?... A cette pertinente question, nous répondrons tout uniment, avec une franchise naïve, qu'ayant beaucoup de goût pour la peinture, nous avons grand plaisir à en parler. Nous aimons en parler sans nous jucher sur les hauts talons des principes, et seulement comme un collectionneur ferait les honneurs de sa galerie, expliquant ses choix, ses préférences, ses dédains. Nous nous gardons cependant de trop dédaigner : nous avons pour cela une bonne raison, et c'est que nous revenons de loin. Nous n'avons longtemps aimé que les anciens, les maîtres classiques. Nous avons poussé quelques cris d'horreur, à nos débuts, contre certains artistes nouveaux que nous avons appris depuis à mieux regarder, voire même à admirer.

Une certaine connaissance de l'histoire littéraire et artistique nous a aussi persuadé que nous finissons souvent par saluer pour des maîtres, quand le temps a mis sa patine sur leurs ouvrages, des écrivains et des artistes que les plus avisés de leurs contemporains ont méconnus ou condamnés. Cela prouve seulement que le goût varie, et très vite ; cela prouve aussi qu'il est capable d'élargissement, et que sans rien renier de ses précédentes admirations, de son culte pour les maîtres des grandes époques, un homme de bonne foi peut enfin trouver du plaisir dans les manifestations d'une tendance plus moderne. Je dirai même que plus cet homme sait aimer les anciens, mieux il sera fondé à juger de la bonté des modernes, et aura moins de chances de se tromper, parce que mieux préparé à connaître des arts, il saura d'autant distinguer dans la manifestation nouvelle les caractères permanents qui font que sympathique ou non, agréable ou non, réussie ou manquée, l'œuvre en question appartient à l'art — ou non. Le plaisir consiste donc à rechercher, à découvrir ces caractères essentiels et durables, qui, dans le premier essai d'un inconnu, témoignent qu'il est réellement de la grande famille, ou qu'il est digne d'y rentrer. Telle est l'utilité de la critique, plutôt que de décrire des tableaux : elle servira de pont entre l'artiste et le public, expliquera à celui-ci ce que celui-là a voulu faire, et s'il y a réussi, ou pourquoi il y a échoué. Il se peut que l'artiste tire en outre de ces explications à son sujet quelques indications qui lui soient utiles... Nous bornons là notre ambition.

Le Salon d'automne 1925 n'était pas mauvais ; nous aurions même été tenté de le trouver bon, mais les extrémistes assurent qu'il fut détestable. Nous nous consolons de ce désaccord ; il révèle en effet où se pourra rencontrer le juste point. Nous l'avons trouvé bon pour une raison, d'abord, quasi purement matérielle : il n'était pas très abondant, il était même particulièrement limité en nombre, faute de place, les exposants ayant dû se restreindre et se contenter des seuls baraquements de la terrasse du bord de l'eau, aux Tuileries, lesquels ne permettaient pas l'étalage qu'autorise le Grand Palais quand il n'est pas occupé, comme cette année, par une exposition d'arts décoratifs. Il peut sembler bizarre que nous fassions ainsi mérite à un salon de l'exiguïté de ses dimensions. C'est que cette nécessité, née du cadre, obligeant les artistes à se contraindre, il faut bien lui savoir gré de ce que l'on aimerait mieux avoir à louer dans les artistes mêmes, à savoir la vertu du choix. Nous ne cesserons jamais de protester contre l'organisation même de ces salons, qui ne sont que des foires, où expose qui veut, et n'importe quoi, où le fait d'avoir eu du talent une fois par hasard en 1880, constitue

un droit imprescriptible à la cimaise, où les jurys d'amis et de professeurs sont aussi incapables d'admettre un talent neuf que de refuser le piteux travail d'un vétéran hors concours. Les salons officiels meurent à la fois de pléthore et d'inanition. Le Salon d'automne, ces dernières années, commençait lui aussi à prendre du ventre ; les Indépendants, eux, ne connaissent point de limites... Et déjà l'on voit bien des jeunes se désintéresser de ces trop vastes bazars où d'avance ils se savent perdus : ils jugent beaucoup plus utile de s'affilier à un groupe d'amis ou d'esprits similaires, d'avoir leurs petites expositions à eux, par cénacles, ou particulières. Le public aussi préfère ces manifestations. Mais enfin, le Salon d'automne existe et, malgré les abstentions, c'est encore dans son enceinte que l'on a le plus de chances de rencontrer le plus de perfectionnement et de vie. Le resserrement du local des Tuileries lui aura rendu cette année le plus utile des services : celui que l'élagage donne aux arbres, qu'il aère en les dégageant.

Est-ce pour cette cause matérielle? Allégé, ce Salon nous parut charmant, clair et gai. J'ai bien peur aussi que ces mérites aient été vus d'un œil assez sévère par les derniers « purs ». Il me semble — et cette impression n'est pas seulement d'aujourd'hui — que la jeune peinture française commence à se délivrer joyeusement des doctrines et des théories qui pesaient si lourdement sur elle depuis une quinzaine, une vingtaine d'années. Ne disons pas que le cubisme, si haïssable en lui-même et si ridicule dans ses manifestations... — écrirons-nous créatrices? — n'ait pas eu une influence salutaire sur certains esprits. La première chose était de subir heureusement cette influence, — j'entends sans en être écrasé ; la seconde, de s'en libérer au bon moment. Après avoir longuement, péniblement *construit*, les peintres se sont enfin avisés que l'architecture, après tout, c'était peut-être encore mieux l'affaire des architectes, et que pour eux les peintres, leur affaire, c'était de *peindre*. Mais si les prophètes du cubisme avaient pu leur donner quelques indications heureuses ou curieuses, ou justes sur la forme, ils ne leur avaient rien appris de la couleur ; car il y a bien un dessin cubiste, mais il n'y a pas de couleur cubiste. Or, dans ce désarroi, obligés de se retourner pour trouver les maîtres qui leur enseignassent ce que personne ne leur avait appris (et non plus l'école des Beaux-Arts), éloignés par leur rude goût de la forme de tout le papillotage impressionniste, où les jeunes peintres qui ont aujourd'hui quarante ans ont-ils trouvé leurs derniers, leurs plus sûrs conseils? Chez les gens qui avaient peint avant l'impressionnisme, chez les réalistes de 1850, Manet, Courbet, et juste derrière ceux-là, Delacroix. La robustesse de la jeune génération

(c'est celle-là même de la guerre) s'est admirablement accommodée de cette parente retrouvée, de cette influence à laquelle elle était, par ses tendances et son caractère, tout naturellement préparée. En sorte que le spectacle le plus intéressant que nous semble aujourd'hui donner la nouvelle cohorte picturale, est ce rattachement, ce renouement à la grande chaîne réaliste, rompue il y a soixante ans par les ingénieuses mais arbitraires recherches de l'impressionnisme. Ce spectacle a même quelque chose de beau en soi, à considérer l'effort fourni par ces artistes, pour revenir là de si loin. Ils ont eu à apprendre tout, et ils ont eu à l'apprendre d'eux-mêmes. Ils ont eu d'abord à se refaire une technique ; il leur a fallu recommencer par le B-A = BA. D'où cette gaucherie, ces balbutiements qui nous paraissaient si bizarres chez les peintres dès avant la guerre même, et depuis. De là aussi, sans doute, cette pâte lourde (où traînent d'ailleurs encore quelques jeunes pinceaux embourbés), cette couleur sombre, cette brutalité et cette trivialité qui caractérisaient la manière généralement admise en 1920. Quelle horreur, grands dieux ! si un peintre alors eût été charmant, gracieux, délicat ! Si même il eût peint clair ; s'il eût osé finir une toile, achever le détail, et pousser plus loin que l'ébauche ! Longuement épouvantée par les spectres maniérés de l'académisme, les fantômes exsangues de Cabanel et de Bouguereau, la jeune peinture française a connu, elle aussi, sa Terreur, l'époque de vertu rigide où il ne fallait pas sourire, l'époque où plaire était un crime contre l'art... Nous assistons, depuis deux ou trois ans, dans la peinture, à un réveil analogue à celui que dut être, pour les survivants de Thermidor, le soulageant réveil du Directoire ; le temps enfin revenu d'une certaine grâce, d'une certaine amabilité. Assurée de ne pas retomber de sitôt dans les abominables excès de l'académisme, la jeune peinture ne redoute plus autant de charmer l'œil, d'être agréable, de séduire. Elle a consenti à nettoyer et à éclaircir sa palette, elle use de brosses plus fines... Voilà le plus grand pas qui lui restait, de longtemps, à franchir ; elle n'a plus le préjugé de la laideur considérée comme une garantie de sincérité, de vertu. Le progrès est considérable, et nous le notons sans ironie, avec un très réel plaisir. La santé revenue aux vrais jeunes, ils ne jugent plus indigne d'eux d'avoir du goût, partant de s'exercer à la finesse. On voit enfin dans leurs tableaux, avec un sentiment quasi musical de la nuance coloriste, des académies qui n'inspirent pas de tristesse, des visages humains, étudiés d'un pinceau affectueux, des maternités tendres, des chairs jeunes, des bibelots justement faits ; et, miracle ! dans leurs paysages, on commence à redistinguer, comme dans les fonds de Watteau et du moindre des petits maîtres du dix-huitième

ou de 1830, la différence de feuillages qui fait qu'un marronnier ne ressemble plus à un platane, et qu'un acacia ne se confond plus avec un peuplier. Ne riez pas de ces détails : ils sont significatifs. Le mépris du petit détail engendre bientôt l'incapacité de le rendre. Il est plus facile de paraître fort en ne montrant rien que les masses ; mais sous prétexte de construire, que d'inhabileté finit par cacher la crainte de paraître aussi trop habile ! Un véritable artiste, j'entends un artiste complet, n'a pas de ces peurs médiocres, car la vérité sainement entendue ne mène pas à la petitesse. Aussi bien, voilà la plus importante acquisition de la génération aujourd'hui en état de se faire entendre. Des artistes comme Segonzac, Moreau, Derain, Dufresnoy sont assez forts pour n'avoir pas à craindre de risquer ; la crainte de se compromettre n'a plus à les empêcher d'être réellement eux-mêmes, ils vont enfin pouvoir se préoccuper de *finir* leurs toiles ; et ils seront alors peut-être étonnés de voir que, par là, ils y ajouteront, et s'obligeront à la perfection.

Quelques-unes de ces réflexions, nous nous les faisions au Salon d'automne, à l'occasion de plusieurs nus fort agréables de MM. Kvapil, Ottmann, Sabbagh, Marcel Roche, Valdo Barbey. Les deux premiers nous ont même fait penser — de loin, mais enfin l'allusion y était — par quelques parties de leurs toiles, à Boucher, à Fragonard. Qui l'eût dit, il y deux ans? C'est aux assemblées de Watteau que le jeune P.-E. Clairin a rêvé, sans doute ; comme un Bissière, aux rondeurs pleines, fermes, fortes des figures de l'école romaine. Tel est l'élargissement de ces jeunes peintres, qui commencent peut-être à se dire que tout le paysage, ce n'est pas Cézanne, tout le nu, ce n'est pas Renoir... Élargissement, affranchissement : moins de hantise d'être sincère, par suite plus de sincérité réelle, parce que plus de liberté ; en fin de compte, plus de vérité...

La plupart des meilleurs entre les artistes que nous avons laissés au Salon d'automne, nous venons de les retrouver, quelques-uns avec leurs travaux de l'été, réunis comme chaque année en cette saison à la galerie Druet, où ils exposent en commun, sous le nom de *Quatrième groupe*. Il y a là Liausu, Bissière, Favory, Odette des Garets, Gernez, Gimmi, Lotiron, Malançon, Utrillo et André Lhote. Ce dernier présente un cas singulier, bien significatif de ce que la foi dans le pouvoir de la théorie peut engendrer parfois de regrettable erreur. Critique et esthéticien fort ingénieux, exégète subtil, M. Lhote, quand il quitte la plume pour le pin eau, peint en deux temps. Il fait d'abord ce qu'il appelle des « études directes », c'est-à-dire qu'il esquisse hardiment, avec allégresse et beaucoup de brio, ce qu'il voit : portrait, paysage ou nature morte. Ces esquisses sont

charmantes, vives, justes, d'un coloris souvent délicieux, qui témoigne d'un œil bien sensible. Le malheur commence lorsque l'artiste entreprend, à côté de l'étude directe, sa « composition ». Le trait devient dur, anguleux, la découpure arbitraire, la couleur elle-même sans vie, sans fraîcheur, ni légèreté. Nous le dirons sans hésiter, parce qu'il ne s'agit pas, chez cet artiste, d'impuissance : ses études (voir son *Portrait* de jeune femme en rouge, et son esquisse du *Port de Bordeaux*) prouvent ses dons, sa verve, son pouvoir de réussite. Mais c'est que là, il se contente d'être peintre, et il excelle. Ailleurs, le théoricien se réveille, se met à penser, le peintre s'endort, tout devient morne et froid autour de lui. Plus jeunes, libérés de toute doctrine, un Paul-Élie Gernez, un Lotiron, un Liausu marchent avec une tranquille ardeur à la découverte d'eux-mêmes, et chemin faisant, déjà, nous enchantent. Nous avons admiré, de Gernez, deux baigneuses charmantes, aux belles croupes ruisselantes de lumière, des fleurs exquises, et une étonnante *Marine*, où Boudin pourrait peut-être reconnaître la main d'un fils ou d'un neveu, mais plus romanesque que lui. Quant à Lotiron, ses petites scènes de jardins publics, de places de village, ses chevaux de bois, ses vues de la Concorde et des Tuileries, lumineuses, riches de pâte scintillante et comme émaillée, pleines de gentillesse et d'esprit, attestent une personnalité ravissante, en même temps que l'œil le plus gai. Une certaine gaieté, en art, est de bon aloi. Elle révèle, dans l'artiste qui sait la retenir de la vulgarité, une âme fraîche où la persistance d'une sensibilité enfantine entretient cette capacité d'enthousiasme et d'amusement devant le spectacle des choses, qui est une des formes de la poésie.

ÉMILE HENRIOT.

Quelques livres sur la musique.

Les travaux musicologiques français se sont multipliés cette année comme l'an dernier, et l'élan donné par le Congrès de l'Histoire de l'Art, qui se tint à Paris en 1921, continue à manifester heureusement ses effets.

Les *Actes* de ce Congrès viennent justement d'être publiés, et beaucoup d'études sont à retenir du troisième volume qui est constitué par les Mémoires concernant l'histoire de la musique : l'étude de M. Barclay Squire qui propose de constituer en chaque pays un répertoire iconographique de tous les musiciens ; de M. Pincherle, sur la harpe ; de M. Gastoué, sur quelques primitifs de la musique polyphonique française ; de M. Bonelli, sur les joueurs de flûte avi-

gnonnais entrés au service de la république de Sienne ; de M. Charles van den Borren, sur deux recueils de motets d'Orlando di Lasso ; de M. Karl Nef, sur le rôle de la musique française dans le développement de la « Suite » ; de M. Henry Prunières sur le compositeur romain Lorenzani, qui séjourna quelque temps à la cour de Louis XIV.

Beethoven et Mozart ont eu chacun leur exégète. Une considérable étude (posthume) de Joseph de Marliave est consacrée aux *Quatuors de Beethoven*. Dans la préface qu'il avait écrite pour ce gros volume, Gabriel Fauré louait le charme de l'émotion qui donne à cette critique le frémissement de la vie. D'un ton tout différent est l'adaptation, par J.-G. Prod'homme, du livre bien connu d'Arthur Schurig sur *Mozart*. Il ne s'agit pas d'une simple traduction, comme celle que vient d'achever M. Prodhomme, des œuvres complètes de Wagner, mais bien d'un livre presque tout nouveau. Le musicologue français n'a conservé du livre allemand que le cadre ; il a réduit certains chapitres et en a développé d'autres, surtout en ce qui touche aux premières auditions et représentations d'œuvres de Mozart en France, en Belgique et en Angleterre.

L'histoire des romantiques a acquis quelques documents nouveaux, grâce au livre enthousiaste d'Édouard Ganche, *Dans le souvenir de Frédéric Chopin*. M. Ganche, qui a voué sa vie à la gloire de Chopin, est, de l'aveu unanime des musiciens polonais les plus éminents, l'homme du monde qui connaît et comprend le mieux l'auteur des *Valses*. Son livre contient en outre de très intéressantes révélations sur les déformations jusqu'ici insoupçonnées de nombreuses œuvres de Chopin dont il a confronté les manuscrits avec les éditions courantes qui, toutes, sont fautives. Plus strictement psychologique apparaît le livre de M. Robert Pitrou sur la *Vie intérieure de Robert Schumann*, où l'auteur tente et réussit une synthèse de l'œuvre et de l'âme.

Quant à l'édifice wagnérien, chacun continue, selon ses moyens, d'y apporter sa pierre. Dans la *Vie amoureuse de Richard Wagner*, M. Louis Barthou a reconstruit, à l'aide de lettres d'amour, du *Tagebuch* et de *Mein Leben*, le roman d'amour de Wagner, roman d'aventures à multiples épisodes, où l'auteur a eu le bon goût de ne pas accabler Minna Planer, la première femme de Wagner, sous les sarcasmes traditionnels. Judith Gautier, fille de Théophile, qui eut son épisode dans le roman, a été à son tour évoquée dans les *Proses datées* d'Henri de Régnier qui rappelle comment, sur un théâtre de marionnettes, Judith organisa des représentations wagnériennes qui transformèrent son logis en un minuscule Bayreuth. On sait que Judith Gautier, accompagnée de Villiers de l'Isle-Adam, reçut l'hospitalité de Wagner à Triebschen, en 1869, séjour dont elle a laissé le récit dans un de ses volumes de souvenirs, *le Troisième Rang du collier*. Wagner lui écrivit une trentaine de lettres (écrites en français), lettres brûlantes de passion, qui seront sans doute publiées un jour

et dont M. Émile Henriot a déjà reproduit quelques extraits. La contribution la plus importante aux études wagnériennes — outre une très personnelle analyse de *Lohengrin* par M. Himonet, — s'intitule *les Premiers amis français de Wagner*. Elle est signée de Maxime Leroy, dont le père fut un des familiers de Wagner à Paris. Tous les amis de la première heure défilent dans ce livre, qui fait revivre intensément le Paris littéraire et musicien de 1859-1860. On voit ainsi se constituer le noyau wagnérien avec Léon Leroy, Gaspérini, Schuré et Baudelaire. On voit Wagner incliner au saint-simonisme. On voit l'élite intellectuelle se grouper autour du musicien dont elle pressent le génie et batailler avec vigueur pour l'imposer à la masse.

Pour la période contemporaine, il faut noter un ouvrage précis sur *Edouard Lalo*, par M. Georges Servières, qui l'a personnellement connu, et, dès 1887, soutenait ses œuvres, alors fort discutées ; les *Souvenirs d'un éditeur de musique* (M. Jacques Durand) et les *Souvenirs littéraires et autres* de Willy, qui abondent en anecdotes sur les musiciens du dernier demi-siècle.

Enfin, pour couronner cet ensemble qui fait honneur à la musicologie française, voici le sixième volume de la monumentale *Encyclopédie de la Musique*, dirigée, depuis la mort de son fondateur Albert Lavignac, par le président de la Société française de Musicologie, Lionel de la Laurencie. Ce volume, qui expose les tendances générales de la musique, contient deux études vraiment remarquables de M. Charles Kœchlin. L'une a trait à l'évolution de la musique française contemporaine, avec une richesse de documentation et une abondance de faits et d'analyses dont on trouverait difficilement l'équivalence ailleurs. L'autre est un exposé, en deux cents pages, de l'*Evolution de l'harmonie depuis Bizet et César Franck jusqu'à nos jours*. Cette étude technique est la plus complète qui ait été encore publiée, en quelque langue que ce soit, sur les tendances de l'harmonie moderne ; c'est un véritable dictionnaire des connaissances harmoniques en 1925.

André Cœuroy.

LES SCIENCES

LA DÉRIVE DES CONTINENTS ET LA FORMATION DES MONTAGNES

Une des sciences les plus attrayantes mais peut-être l'une des moins connues, — la géophysique, ou physique du globe, — s'est enrichie durant ces dernières années d'une théorie extraordinaire, ou pour le moins inattendue, et dont les multiples conséquences sont loin d'être épuisées, malgré la richesse et la diversité des faits qu'elle a déjà réussi à réunir dans une synthèse brillante. Cette théorie, due au savant professeur de l'Université de Gratz M. Alfred Wegener, a pris naissance dans l'esprit de son inventeur d'une façon fortuite. En 1910, en considérant la carte du globe, M. Wegener fut subitement frappé de la remarquable concordance des côtes de l'Atlantique. On peut assembler à la manière des morceaux d'un puzzle les continents qui bordent cet Océan ; l'Amérique du Sud vient s'emboîter par le Brésil dans le golfe de Guinée, l'Amérique du Nord et le Groenland se plaquent contre l'Europe, et si l'on a égard aux plateaux continentaux qui prolongent un peu sous la mer les boucliers terrestres, on constate avec surprise qu'il n'y a, à proprement parler, aucune solution de continuité entre les deux masses continentales ainsi rassemblées.

L'idée qu'un tel emboîtement n'était pas fortuit parut d'abord invraisemblable à M. Wegener, mais un an après avoir fait cette constatation, il apprit que les paléontologistes étaient obligés d'admettre qu'il y avait eu jadis des communications terrestres entre le Brésil et l'Afrique. Il reprit alors l'examen complet de la question,

et en 1912 il formula, dans deux mémoires, la théorie des translations horizontales des continents, qu'il reprit en la développant dans son livre maintenant célèbre : *La Genèse des Continents et des Océans*, qui eut, depuis 1915, trois éditions de plus en plus étendues et qui fut traduit l'an passé en français. On peut voir d'une édition à l'autre la pensée de l'auteur se préciser, s'assouplir, s'enrichir et l'on peut remarquer les progrès de l'argumentation qui atteint vraiment à la perfection. Le lecteur, que le début assez brutal décontenance tout d'abord, est peu à peu saisi, puis convaincu et, disons-le, enthousiasmé par le faisceau serré de preuves, la dialectique insinuante et la critique aiguë qui se rencontrent dans les pages de M. Wegener.

Malgré cette belle dialectique et l'enchaînement des preuves, les savants ne parurent pas convaincus dès l'abord et si quelques paléontologistes, quelques météorologistes se rallièrent aux idées de Wegener, le plus grand nombre, et tout particulièrement les géologues, restèrent prudemment à l'écart du mouvement créé par M. Wegener. Cependant l'un d'entre eux parmi les plus illustres, M. Émile Argand, dans un mémoire fondamental et qui fera époque dans l'histoire de la géologie, vient de montrer comment la théorie des translations permet d'éclairer d'un jour nouveau toute la tectonique de l'Asie. A vrai dire, ce mémoire, qui contient la matière d'une conférence faite au congrès international de géologie, tenu à Bruxelles en 1922, ne se borne pas à débrouiller, comme son titre semble l'indiquer, le jeu des mouvements qui ont contribué à plisser le continent asiatique, il expose dans des pages largement synthétiques toute une doctrine nouvelle, qui n'est d'ailleurs que l'extension logique, bien que très hardie, de la tectonique des Marcel Bertrand. des Suess, des Lugeon et des Termier et qui contient la théorie de Wegener comme cas particulier. Il fait remarquer l'harmonie parfaite qu'une telle conception introduit dans toutes les idées parfois un peu fragmentaires que les géologues se faisaient de la formation des montagnes et il donne ainsi à la théorie de Wegener une puissance explicative insoupçonnée, et certes inégalée.

Notre but dans ces quelques pages n'est pas de démontrer, comme l'ont fait les deux auteurs que nous commentons, les théories qui donnent de notre planète terraquée une image si nouvelle et qui transforment si radicalement les idées que nous nous faisions de son histoire ; nous voulons être plus modeste en essayant de raconter comment les continents se sont déplacés au cours des âges, comment leurs mouvements ont donné naissance aux chaînes de montagnes, et comment on peut remarquer aujourd'hui encore les effets de leurs translations.

Ainsi les continents, tels de grands icebergs, voguent sur la planète au gré de forces cosmiques dont il semble qu'il faille rechercher l'origine dans les effets de la force centrifuge, et peut-être de la force centrifuge composée. Mais s'ils voguent, c'est qu'ils flottent, et sur quoi donc? La sismologie et la volcanologie ont appris que le globe terrestre se compose de sphères concentriques, ou, si l'on veut être précis, d'ellipsoïdes concentriques, emboîtés les uns dans les autres et dont le plus central, d'un rayon moyen de plus de cinq mille kilomètres, est formé d'acier au nickel ; c'est le *Nifé* de Suess, puis vient une épaisse couche de roche dense de plus de mille kilomètres d'épaisseur où prédominent les silicates de magnésium et qu'on appelle *Sima*, enfin la croûte terrestre formée de roches légères a une épaisseur variable qui peut atteindre 120 à 150 kilomètres environ, c'est le *Sal* (ou sial) formé surtout de silicates légers, d'aluminium en particulier. Il est clair que les limites de ces sphères ne sont pas nettement tranchées et que de l'une à l'autre de ces couches désignées par des noms d'apparence cabalistique, il y a toutes les formes de transition possibles.

Le sal, c'est la croûte qui forme les continents et le fond des mers. Son épaisseur n'est pas constante ; sous les mers, en effet, le sal s'étend comme un voile léger qui peut être déchiré par endroits ; moins dense que le sima, il flotte sur ce dernier, et il se maintient en équilibre hydrostatique tout comme un corps qui flotte sur un liquide plus dense que lui. Cet équilibre archimédien, qui peut paraître étonnant puisqu'il s'agit dans cette affaire de roches posées sur d'autres roches, est la seule conception possible pour expliquer les mouvements d'ascension des pays jadis occupés par les glaces. Pour légitimer cette hypothèse, qui est celle sur quoi se fonde la théorie de l'équilibre isostatique, et pour fixer les idées, prenons un exemple. Il n'y a d'ailleurs pas très longtemps de cela — dix à quinze mille ans à peu près — la Scandinavie était recouverte par une immense calotte glacière qui exerçait une pression énorme. Les glaciers se retirant, la surcharge diminua et l'on est assuré par des observations nombreuses que, depuis cette époque, la Scandinavie s'est exhaussée et continue encore son mouvement ascensionnel. La différence d'altitude entre les niveaux d'aujourd'hui et de l'époque glaciaire atteint au milieu de la péninsule une valeur de 250 mètres. L'équilibre hydrostatique ne s'est pas trouvé réalisé immédiatement après le retrait des glaces, de même que le Bouclier Scandinave n'a pas fléchi subitement dès que les glaces se sont installées à sa surface. Il faut accorder une certaine inertie à la matière fluente qui vint sous le sal continental reprendre, par le jeu des poussées hydrostatiques,

une place que la plus grande légèreté du pays avait rendue libre.

Les physiciens connaissent depuis longtemps la distinction entre les solides mous et les solides visqueux. Les premiers ne cèdent aux pressions qui s'exercent sur eux que lorsque ces pressions dépassent une certaine valeur, ainsi le suif de chandelle ; les secondes cèdent, très lentement il est vrai, aux pressions infiniment petites, ainsi la cire à cacheter. Le sima peut donc être considéré dans son ensemble et à l'échelle des temps géologiques comme un corps visqueux et c'est sur ce corps visqueux que les continents flottent.

Un continent s'enfonce donc sous l'influence des pressions qui peuvent s'exercer sur lui ; son élasticité ne lui suffit pas pour résister, elle est bien trop faible, comme le calcul le montre d'ailleurs.

Cherchons à tirer de ces faits quelques déductions qui nous seront utiles dans la suite. Sur un corps flottant, imaginons une surcharge ; si celle-ci exerce ses effets uniformément sur la surface du corps, tout le corps plongera davantage et l'équilibre hydrostatique se trouvera réalisé sans que le flotteur ait été déformé ; c'est à peu près ce qui se passe pour un grand pays couvert de glaces ; mais supposons au contraire sur le flotteur une surcharge locale, c'est-à-dire une surcharge exerçant ses effets sur une faible portion de la surface, il peut arriver que l'élasticité du corps flottant soit trop faible et qu'il se déforme sous l'effet de la pression ; la déformation sera plus intense dans le voisinage des points où s'exerce cette pression, et l'équilibre hydrostatique ne se réalisera pas globalement. Il se produira plutôt à la face inférieure du flotteur une incurvation, une loupe qui augmentera le volume immergé et qui sera placée sur la verticale qui passe par la région comprimée. Un tel phénomène bien compréhensible correspond-il à quelque particularité des continents? Certainement. Une chaîne de montagnes, les Alpes par exemple, c'est une accumulation locale, en une région d'un continent, d'une masse considérable de matière. La rigidité du continent n'est pas suffisante pour maintenir cet excès de matière et le pays fléchit localement ; l'équilibre isostatique s'établit par la création d'une loupe de sal sous-jacente qui correspond, comme le négatif correspond au positif, à l'intumescence montagneuse située au-dessus. Ces loupes de sal dans le sima sont en quelque manière la réplique des loupes de sal dans l'air, c'est-à-dire des chaînes de montagnes. Ces conséquences pourraient paraître des vues de l'esprit ou des jeux de l'imagination ; à coup sûr, leur existence n'est pas prouvée par les raisonnements simples que nous venons de faire. Il existe fort heureusement des faits dont l'interprétation n'est possible que si l'on fait appel à l'existence de ces

loupes de sal ; de plus les mêmes faits nous prouveront immédiatement le bien fondé de l'affirmation donnée plus haut, relative à la minceur du sal sous-marin. Ces faits ont trait à l'intensité du champ de la pesanteur.

On sait que la valeur de la pesanteur à la surface de la terre dépend de la répartition des masses à l'intérieur de tout le globe, mais que cette valeur est soumise à des fluctuations locales qui dépendent elles-mêmes des fluctuations de cette répartition. Par exemple, toutes choses égales d'ailleurs, la pesanteur dans une région basaltique est plus forte que sur les bords d'un lac creusé dans les roches calcaires, car la densité moyenne des basaltes est supérieure à la densité moyenne du calcaire et de l'eau.

La première besogne des géodésiens qui étudient au moyen du pendule la distribution dans un pays des valeurs de g, c'est-à-dire du champ terrestre de gravitation, consiste en la réduction de leurs mesures brutes pour obtenir des valeurs qui soient comparables entre elles à tous les égards, sauf peut-être en ce qui concerne la répartition souvent inconnue des couches sous-jacentes. Ces valeurs réduites sont comparées ensuite à des valeurs théoriques qui sont données au moyen d'une formule ; cette formule s'établit par la mécanique céleste dans l'hypothèse d'un globe où ces masses sont réparties suivant une certaine loi correspondant d'ailleurs à la distribution moyenne réelle. Or, trois cas sont possibles : ou bien la valeur réduite en un point est égale à la valeur théorique, cela signifie que la pesanteur au lieu considéré est normale ; ou bien la valeur réduite est plus forte que la valeur théorique, cela signifie que les masses sous-jacentes, au lieu d'observation, sont plus denses que la moyenne : la pesanteur présente alors une anomalie positive ; ou bien enfin, c'est le contraire qui a lieu et la pesanteur a une anomalie négative qui caractérise une déficience de densité dans la sous-jacence.

Or, que doit-il arriver dans une région montagneuse en équilibre isostatique grâce à la loupe de sal? La pesanteur réduite au niveau du géoïde, c'est-à-dire ramené au niveau de la mer par le moyen de la correction, dite de Bouguer, doit être certainement plus faible que la valeur de la pesanteur à la même latitude, dans une région non accidentée, réduite aussi, s'il y a lieu, au niveau du géoïde ; car dans le premier cas, il faut considérer la loupe de sal sous-jacente de densité égale à 3, et dans le deuxième cas, cette loupe n'existant pas, le sima exerce une attraction plus forte à cause de sa plus forte densité. En d'autres termes, dans le premier cas, l'intumescence du sal dans le sima, qui est la réplique de la chaîne montagneuse, occupe

une portion d'espace qui, dans les régions normales, est occupée par le sima. La déficience d'attraction cause ainsi une anomalie négative. Or il est constant que dans tous les pays montagneux, où les mesures de la pesanteur ont été faites avec précision, il existe des régions où la pesanteur présente des anomalies négatives, et ces régions correspondent *à peu près* aux maxima de la hauteur.

Sur les océans, s'il est vrai que le sal est aminci, on peut plus difficilement prévoir ce qui doit se passer. Le sima, par suite de l'équilibre isostatique, doit être plus près de la surface que cela n'arrive dans les régions normales des continents, et par suite son action doit se manifester par une augmentation de la pesanteur ; il y a une loupe de sima dans le sal correspondant à la pression faible de l'eau. Mais l'eau de mer cependant, d'une densité faible relativement à celle du sal absent, devrait engendrer une déficience d'attraction et il se pourrait que ceci compensât cela. Or, fort heureusement pour la théorie, il n'en est rien ; on constate des anomalies positives sur tous les océans, ce qui montre bien que l'influence du sima doit être prédominante, c'est-à-dire que le sal doit être très mince sous les mers.

Il serait exagéré de dire, par une extrapolation un peu brutale, ou par une sorte de passage à la limite, que les continents sont des blocs de sal parfaitement délimités et que rien ne s'oppose dès lors à ce qu'ils glissent, ou mieux, à ce qu'ils flottent sur le sima comme des radeaux indépendants. Mais enfin tout se passe comme s'il en était ainsi et la belle ordonnance du puzzle que nous avons décrite au début de cet article a toutes les chances de ne pas être fortuite.

En fait, jusqu'ici, nous avons fait voir que les continents et les fonds des océans se distinguent par des caractères bien tranchés. Rien ne nous prouve encore que les uns dérivent en resserrant ou en élargissant les autres. Mais voici un fait nouveau. Nous avons dit que les anomalies négatives dans les régions montagneuses coïncident *à peu près* avec les maxima des hauteurs. La distance entre les centres d'anomalies négatives et les plus hautes crêtes va s'interpréter immédiatement par la dérive du continent plissé. En effet, les chaînes se créant, il se forme dans le sal sous-jacent une loupe ; supposons alors que le continent se déplace, il est clair que la loupe, à cause de la viscosité très grande du sima, restera en arrière, son inertie et le jeu de l'élasticité contribueront encore à son retard, et l'on conçoit que ce retard s'accentuera d'autant plus que la dérive du continent durera plus longtemps. M. Wegener a montré que la dérive sur loupe est nettement indiquée dans les Alpes, mais M. Argand a fait constater que ce phénomène se manifeste à une échelle grandiose aux États-Unis.

En effet, la zone des grandes anomalies négatives est parallèle au front des Montagnes Rocheuses, mais elle empiète à l'est de ces chaînes et seule la dérive sur loupe peut expliquer cette disconvenance ; le continent nord-américain, depuis que les Montagnes Rocheuses se sont formées, s'est déplacé vers l'ouest de plusieurs degrés de longitude.

Ce mouvement paraît se continuer, car les mesures de différence de longitude effectuées au cours du dix-neuvième siècle et de celui-ci entre le Groënland et le Danemark, ou entre Cambridge (Mass.) et Greenwich, semblent montrer que la distance entre l'Europe et l'Amérique augmente. Pour l'instant ces variations sont encore de l'ordre des erreurs d'observation, mais elles se produisent néanmoins toujours dans le même sens et si la prudence s'impose et doit modérer l'emportement à conclure, on peut attendre avec sérénité le verdict des astronomes chargés de déterminer les différences de longitude entre les principaux observatoires du monde. Il est certain que ce n'est pas demain que le Pacifique sera réduit à un étroit canal ; il n'est donc pas urgent que les diplomates cherchent des solutions aux problèmes qui, dès lors, se poseraient si les États-Unis affrontaient le Japon.

Le lecteur aurait toutes les raisons du monde d'être étonné de la disproportion entre les phénomènes à expliquer — anomalies de la pesanteur et décalage des loupes — et l'hypothèse qui les fait comprendre. Il est certain que si la théorie de M. Wegener était bâtie sur l'interprétation de ces seuls faits et du puzzle terrestre, il serait bien osé à quiconque, de lui conférer un crédit considérable ; tout au plus pourrait-on la considérer comme un jeu de l'imagination propre à nous faire apercevoir quelques relations entre les phénomènes dus à l'équilibre isostatique. Il y a beaucoup plus ; comme nous l'avons dit au début de cet article, M. Wegener a étayé sa synthèse par une foule d'arguments. Les arguments tirés de la concordance des faunes et des flores de l'Amérique, d'une part, et de l'Afrique et de l'Europe, d'autre part ; ou de la parenté des faunes du Deccan et de Madagascar ; ou encore de l'existence des Marsupiaux en Australie et en Amérique du Sud, ces arguments, disons-nous, militent en faveur de l'idée d'une fusion, aux temps géologiques — au carbonifère supérieur — de presque toutes les terres où s'agite maintenant l'espèce humaine.

L'Afrique était alors entourée de l'Amérique du Sud, du Continent antarctique, de l'Australie, de l'Inde collée à Madagascar et à la côte des Somalis. L'Amérique du Nord était collée à l'Europe, et entre l'Afrique et l'Inde d'une part, l'Europe et l'Asie d'autre part,

un canal plus ou moins large, mais très long, formait la Méditerranée de cette époque fabuleusement lointaine, une Méditerranée très longue qu'on nomme, d'après Suess, la Téthys.

Ce n'est pas tout ; on sait établir par l'étude des couches géologiques avec une précision suffisante quel climat sévissait à telle ou telle époque en tel ou tel pays. Or, cette science des climats passés — la paléoclimatologie — affirme qu'à l'époque carbonifère, le Brésil, l'Argentine et les îles Falkland, le Congo, l'Inde péninsulaire, le centre et l'est de l'Australie étaient soumis aux rigueurs d'un climat polaire ; une calotte glaciaire recouvrait ces divers pays aujourd'hui tropicaux ou quasi-tropicaux et distants de plusieurs milliers de kilomètres. A cette époque, l'Europe, au contraire, était recouverte de forêts luxuriantes qui ont donné naissance aux dépôts carbonifères ; cela témoigne que le climat y était tropical. Il est absolument impossible d'expliquer la simultanéité des glaciations sur des pays si distants sans faire intervenir l'hypothèse d'un rapprochement dans l'espace. Il faut donc admettre qu'au carbonifère, le pôle sud se trouvait au Cap ou au Transvaal et que la calotte glaciaire australe s'étendait sur l'Amérique du Sud, l'Afrique méridionale, Madagascar, l'Inde et l'Australie, ces régions formant alors un vaste continent. D'autre part, l'Europe était traversée par l'équateur et jouissait ainsi d'un climat chaud et humide.

Les arguments géologiques donnés pour appuyer la théorie des translations n'ont pas entraîné, disions-nous, l'adhésion des géologues ; peut-être ces arguments étaient-ils plus faibles que les autres puisque aussi bien M. Wegener n'est pas, croyons-nous, géologue, mais bien plutôt géophysicien et météorologiste. Mais M. Argand, qui est géologue et de plus, un géologue rompu à toutes les méthodes de la géophysique, a su former un faisceau de preuves, tirées de cette partie de la géologie qui traite des déformations des terrains, et nous doutons fort qu'il soit possible de le délier tant est serrée sa texture et parfaite son ordonnance.

Occupé depuis de longues années à débrouiller l'écheveau complexe des plis qui sillonnent le continent asiatique, M. Argand a présenté la synthèse de ses recherches au congrès de Bruxelles. Qu'on n'attende pas de nous un exposé complet de cette synthèse. Nous ne retiendrons ici que ce qui concerne le wegenérisme et qui n'est qu'une petite partie du mémoire si riche que nous commentons ici.

Partant des faits, M. Argand, pour les interpréter, ne voit que la solution proposée par M. Wegener, et dans des pages d'une admirable clarté et d'une grande densité de pensées, il dégage, du rapprochement de ces faits, des lois générales dont il indique l'appli-

cation au reste du monde. Il montre comment les translations des continents ont créé les grandes chaînes de montagnes et les grands plateaux, l'Himalaya, le Tibet, les Alpes, les Andes et les Montagnes Rocheuses.

Si le sal aminci qui forme le fond des océans est poussé par un continent mobile, il est naturel que tel un tapis, il se plisse et que venant à rencontrer un obstacle, par exemple un autre continent, il déferle sur celui-ci en ondes étalées ou resserrées suivant les jeux de l'action et de la réaction et forme ces éventails de plis couchés que depuis Bertrand, Suess et M. Lugeon, on nomme des nappes de charriages. En passant, disons que cette hypothèse permet d'expliquer l'origine des forces nécessaires au plissement d'une grande chaîne. Les grandes nappes couchées et étalées dans une direction déterminée dont les racines sont à 150 kilomètres en arrière s'expliquaient mal dans la théorie de la contraction, pour laquelle notre planète est une sorte de gigantesque pomme toute ridée. Les pressions tangentielles, c'est-à-dire horizontales, capables de plisser les sédiments accumulés dans les mers et de pousser ces plis sur les vieilles plates-formes continentales qui bordaient jadis ces mers ne s'expliquaient pas à vrai dire dans la tectonique classique. On les admettait comme des données. Maintenant, elles s'expliquent mieux, ou plutôt on a reculé le problème ; les forces qui plissent la terre proviennent des masses continentales mobiles. On est ramené à la recherche de l'origine des forces qui poussent les continents.

Il y a plus encore, comme l'a fait voir M. Argand. Dans leurs mouvements relatifs, les continents peuvent s'affronter et soumettre les paquets de sal plissés que leur rapprochement a accumulés en bourrelets, à de gigantesques pressions ; puis le mouvement relatif se poursuivant, il peut arriver que l'un des continents arrive sur l'autre comme un immense rabot et repousse devant lui tous les sédiments accumulés auparavant dans la mer qui séparaient les deux rivaux. Les forces se relâchant ensuite, le continent raboteur repart vers d'autres destinées, laissant sur le continent raboté un paquet de copeaux : les sédiments plissés et peut-être aussi quelques fragments de sa propre carapace. Cette odyssée grandiose d'un continent est précisément celle de l'Afrique. M. Termier avait déjà fait voir que le pays dinarique surmonte les Alpes et passe sous l'Apennin. M. Argand, en 1916, avait démontré de plus qu'entre le pays dinarique et l'Afrique il n'y a pas de solution de continuité ; ce socle n'est qu'un fragment de l'Afrique. Avec un plus grand luxe de preuves, M. Argand, reprenant cette idée, arrive à la conclusion suivante. Les Alpes résultent du chevauchement de l'Afrique sur l'Europe, l'Afrique en

repartant a laissé sur les pays européens qui s'étendent jusqu'à la ligne Vienne, Les Grisons, Lucerne, les Préalpes fribourgeoises et vaudoises, un couvercle que l'érosion n'a pas encore détruit et qui est la preuve frappante des théories tectoniques déduites de l'hypothèse wégenérienne.

Le lecteur qui aura suivi cet exposé ne manquera pas de se demander comment ces théories expliquent la formation de l'Himalaya ; il imagine bien que l'Inde doit jouer un rôle important dans cette affaire puisque maintenant elle est réunie à l'Asie alors qu'elle était jadis collée à l'Afrique. Mais s'il sait que l'Himalaya présente des nappes de charriages qui déferlent vers le sud, il aura quelque peine peut-être à se figurer les conséquences tectoniques que M. Argand tire de la dérive de l'Inde. C'est qu'ici l'objet qui venait du sud, au lieu de surmonter l'Asie, a passé dessous. Mais en fait, il ne s'agit que de mouvements relatifs, le phénomène est presque le même que celui de la formation des Alpes, seulement le déferlement a eu lieu vers le sud. Il y a tout de même une différence : les deux objets sont restés unis ; l'Inde a donné sous l'Asie un prodigieux coup de bélier et sa masse est restée enfoncée, surélevant d'autant l'Himalaya et les plateaux du Tibet.

Ces quelques affirmations impliquent de si prodigieux renversements des idées reçues que nous nous rendons bien compte qu'isolées, elles n'entraîneront pas facilement le crédit d'un chacun. Quelques preuves, ou tout au moins quelques recoupements, sont nécessaires pour les justifier davantage.

Tout d'abord, puisque nous savons ce qui se passe aux deux bouts de l'Eurasie, a-t-on quelque espoir de voir, entre l'orient et l'occident, quelque phénomène corroborer ce que nous venons d'esquisser? D'abord qu'y a-t-il au milieu? Il y a, comme la carte le montre, une région, l'Iran et l'Anatolie, qui est bordée au nord et au sud par deux chaînes presque symétriques déferlant dans deux sens qui s'opposent. Tout se passe comme si, à cette longitude, les deux continents s'étaient rejoints en étant au même niveau. Ils auraient plissé également les bords nord et sud des sédiments contenus dans le fond de cette Thétys que leurs mouvements avaient fait disparaître. Il y a là pour nous un indice nouveau en faveur de l'interprétation de M. Argand ; dans le mémoire, c'est plus qu'un indice, c'est une preuve. Ainsi donc le bloc indo-africain a rencontré l'Eurasie ; il était légèrement gauchi par rapport à ce dernier bloc continental, l'ouest, c'est-à-dire l'Afrique, dominait créant les Alpes en les écrasant, tandis que l'Inde à l'est passait dessous et surélevait l'Himalaya qu'elle plissait dans sa rapide avancée ; au milieu, les

deux blocs à la même altitude créaient des chaînes symétriques.

Et nous passons sur toutes les confirmations de détail que cette théorie hardie reçoit, lorsqu'on interprète les plissements de l'Italie, de l'Espagne, de la Sardaigne, du nord de l'Afrique. Cette tectonique audacieuse, que M. Argand appelle le *mobilisme*, peut s'appliquer au reste du monde et elle permet d'expliquer les virgations des Alaskides et des Philippines ; elle donne du Japon une interprétation aisée, et appliquée aux deux Amériques, elle rend compte du plissement audin qui court du sud au nord du Nouveau-Monde ; le sal de proue de ce long continent s'est plissé dans la marche vers l'ouest.

Il est clair qu'il nous est impossible de tirer de ces prémisses toutes les conséquences qu'elles comportent pour toutes les sciences de la terre. Une brève énumération de celles que M. Argand a esquissées ou développées serait même impossible et quant à celles qu'on devine, il est certain que ce n'est pas ici le lieu de les faire entrevoir ; d'ailleurs les spécialistes seuls auraient compétence pour en discuter avec succès. On conçoit cependant l'extrême fécondité d'une telle théorie où M. Argand, en appliquant les idées de M. Wegener a réussi à les rendre plus souples, où il leur a donné une forme nouvelle et au moyen de laquelle il a présenté de l'histoire de la terre une vision qui enrichit merveilleusement les connaissances que nous avons de la structure de notre planète.

Une théorie nouvelle a donc vu le jour ; saluons-la et réjouissons-nous, car loin d'avoir envoyé ses devancières « dans les linceuls de pourpre où dorment les dieux morts », elle a tiré parti de tout ce qu'elles contenaient de viable et elle l'a incorporé sous une forme plus harmonieuse à des éléments nouveaux, obtenus grâce à la longue patience et à l'opiniâtreté des explorateurs et des savants ; elle a de plus résolu quelques problèmes parmi la foule de ceux que pose la nature à l'esprit de l'homme et elle en résoudra quelques autres encore.

Sous l'approximation nouvelle, on retrouve les anciennes ; c'est de cette manière que survivent « les bons édifices d'idées, ces *serena templa* de l'intelligence ». Avec M. Argand, soyons assurés que leur partie durable « se fonde dans l'immortelle poésie du vrai, de ce vrai qui nous est donné en parcelles infimes, annonciatrices d'un ordre dont la majesté domine le temps ».

GUSTAVE JUVET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. DALADIER

Quand il fut question de remanier le ministère, qui avait encouru le blâme de M. Herriot, M. Painlevé voulut apaiser le truculent et capricieux satrape. Alors il fit paraître dans les journaux des notes annonçant que M. Daladier allait redevenir ministre. M. Yvon Delbos, dans ce cas, fût demeuré sous-secrétaire d'État, ce qui eût été bien triste. M. Daladier ne fut point ministre, s'étant excusé sur son état de santé et la défense formelle de son médecin. Mais quelques jours plus tard, le ministère s'étant démis pour fusionner avec M. Herriot, il fut question de nouveau de M. Daladier. Daladier, toujours Daladier. Pourquoi Daladier? On proposa aussi, il est vrai, M. Chautemps. Mais pourquoi pas M. Peytral? Pourquoi pas M. J.-L. Dumesnil, qui eût été si content, et à qui son médecin n'a rien défendu? Pourquoi pas M. Justin Godart, qui est de Lyon, autant et plus même que M. Herriot? Pourquoi diable, M. Daladier? « Sire, disait à Louis XIV Mazarin mourant, je vous dois tout, mais je crois m'acquitter royalement en vous donnant Colbert. » Pareillement, Herriot, ayant accolé M. Painlevé, lui dit : « J'aime mieux rester au fauteuil, mais prenez toujours Daladier, je considérerai que vous vous êtes acquitté envers moi. » Et il ne fut question de Chautemps, en quelque sorte, que par-dessus le marché.

A la vérité, M. Daladier est agrégé de l'Université, comme M. Herriot, et il fume la pipe avec continuité. Mais nous ne saurions croire que ce soient là les véritables motifs de son rôle prépondérant dans le cartel. Mais pourquoi ne seraient-ce pas là les motifs essentiels de la

carrière de M. Daladier? Il est agrégé et fume la pipe. Ce ne sont pas, évidemment, ses seules qualités. Mais, enfin, ce sont peut-être des qualités suffisantes pour avoir déterminé le caprice de M. Herriot. Les gens dont je parlais tout à l'heure n'ont point tous ces avantages. M. Godart est de Lyon, mais c'est peut-être une cause exclusive : quelqu'un de Lyon ne peut rien être qu'à la suite de M. Herriot. M. J.-L. Dumesnil a une espèce de tare, qui est d'avoir été le collaborateur de M. Clemenceau. M. Daladier n'a aucune espèce de tare : le jour n'est pas plus pur que le fond de son cœur. Et le caprice tout-puissant de M. Herriot l'a élu.

*M. Daladier est jeune. Il est né à Carpentras le 18 juin 1884 : lorsque M. Herriot le fit ministre, il avait donc tout juste quarante ans. M. Daladier « a sucé » dès le berceau, d'une lèvre juvénile et charmante, le sein de l'*Alma mater, *et il fut à Lyon un bon étudiant, affable, cordial et vivant, venu du pays des cigales, et il connut surtout, peu fortuné entre tous, M. Herriot. Qu'importe que M. Daladier ait été tout jeune agrégé d'histoire et professeur au lycée de Nîmes. Il emporte peut-être dans son bagage un talisman plus sûr que toutes les agrégations du monde. Aussi bien, parce qu'il veut faire de la politique, ce talisman le protégera puissamment et tout de suite. M. Daladier, en effet, veut faire de la politique. Cet homme de combat s'ennuie à Nîmes. Nîmes, pour lui, ce n'est pas la Provence. Plus subtil qu'un touriste superficiel, il ne retrouve pas dans les allées de Nîmes, dans ses monuments magnifiques, dans la noblesse et le charme de son élégance, la vie cordiale, familière, incomparable, d'Avignon. Déjà il a délaissé la mairie de Carpentras, l'ancienne capitale de sa province, mais veuve de ses remparts, et abandonnée, nue et dépouillée dans la plaine. Puisqu'il est professeur à Nîmes, et pas à Avignon, et qu'il ne revoit Avignon que le dimanche, il aime mieux être député. Il le sera. Il en exprima le désir et le congrès radical de 1919 le désigna, contrairement à toute prévision logique. En effet, le jeune maire de Carpentras trouve déjà sur la liste si courte qu'il s'agit d'arrêter, un député de Carpentras, l'honorable M. Guichard, et l'on sait combien les arrondissements, au scrutin de liste, sont jaloux de cette espèce de dosage. Autre difficulté : pour faire place à M. Daladier, il faut exclure brutalement de la liste un député sortant qui se croyait sûr de son prestige démocratique : M. Tissier. On n'hésite point. M. Tissier sera mis au rebut. Et il y aura, dans le quatuor radical, deux exécutants de Carpentras. Voici M. Daladier sur la liste; on vote. Il est élu. La liste a deux triomphateurs : M. Guichard et lui, tous les deux de Carpentras, mais, à vrai dire, M. Daladier est d'Avignon : c'est là qu'il a sa famille et son principal établissement. Il fut*

un féal député d'extrême gauche, devinant, interprétant la pensée du chef, et au besoin la développant avec intelligence : il avait dès ce moment l'impression que sa destinée était faite, et que le maître de l'heure ne l'oublierait pas. Malgré un instructif voyage en Allemagne et en Pologne, voyage plein d'enseignement, que Daladier sut comprendre, car il est intelligent, il ne flirta jamais avec le Bloc national. Encore que gentil collègue, et sympathique, il demeura ferme sur sa position d'extrême gauche et de cartelliste avant la lettre. Jamais il ne douta de l'étoile du cartel, et par conséquent d'Herriot. Nul ne fut plus extrêmement persuadé qu'il y avait eu maldonne le 16 novembre, et que la République ne pouvait que revenir à ses destinées naturelles, qui sont le comité et la Loge, le parti au-dessus de la nation, et la tutelle des congrès. Pour un homme d'Avignon, la République est radicale-socialiste ou n'est pas. Toute cette forte conviction, décorée de prétextes intellectuels d'apparence assez honorables émanait comme un rayonnement de Daladier, et inspirait sa conduite. Il est agrégé et fume la pipe. Soit. Mais il a su méditer aussi, et sans doute dès les leçons de licence suivies à la salle Laprade, le conseil précieux du fabuliste, que rien ne sert de courir et qu'il faut partir à temps.

Herriot l'aimant de plus en plus, Daladier inspira le cartel dans la Vaucluse, et remporta une belle victoire électorale, encore que prévue. Le triomphe devenu officiel, il bourra sa pipe, et prit le train pour Lyon, où il était attendu. Il en sortit ministre. Je crois, entre nous, qu'il n'espérait qu'un sous-secrétariat d'État. Mais le patron tint à bien faire les choses, et il suffit d'un regard de Louis, comme on sait, pour enfanter les Corneille. Au demeurant, Daladier en valait un autre, et même mieux. Dans le régime des agrégés, il est un des plus sympathiques. Et s'il est sectaire et résolu, c'est sans hypocrisie ni arrière-pensée. Son ministère des Colonies fut sans éclat. Il tenta d'y réaliser cette singulière pensée de repeupler la France avec les forçats, et de fermer le bagne. On sait que la pitié, « la pitié humaine » sous la formule de l'orthodoxie cartelliste, ne va guère aux braves gens tout court, comme vous ou moi. Par ailleurs, Daladier eut, dans les affaires intimes du personnel, quelque sentiment de l'indépendance et de la justice. Au vrai, il se croyait ministre pour quatre ans. Dumesnil venait de rajeunir l'heureuse formule du général André : « Nous ne sortirons que les pieds devant. » Patatras! Le patron pris en flagrant délit d'émission de fausse monnaie, de bilan truqué, de mensonge public et de parjure, s'effondra, et Daladier avec lui. Mais il avait cette force de ne douter jamais et de se tenir ferme sur sa position. Il professe qu'il vaut mieux n'avoir qu'un ami, et que ce soit le bon. Aussi sa récompense fut le ministère de la Guerre : il y succède à M. Painlevé lui-même.

Daladier n'est pas dépourvu d'intelligence, mais il doit toute sa carrière à cela qu'il est l'homme d'un seul homme. Les évolutions et les caprices de cet homme seront les évolutions et les caprices de Daladier. Peut-être est-ce lui qui, après s'être assis dans le fauteuil de Louvois, proposera au général Sarrail le bâton de maréchal. Car tel peut être le bon plaisir. L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux. Plus que tout autre, M. Daladier est payé pour le savoir. Il lui est peut-être réservé de payer pour ne point l'oublier.

***

Le Théâtre : *Madame Béliard.*

La Comédie des Champs-Élysées a enfin mis la main sur un bon ouvrage, *Madame Béliard*, par M. Vildrac. Il est de loin supérieur aux précédents du même auteur. Du moins, *le Paquebot Tenacity* avait connu jadis un long succès au Vieux-Colombier, en dépit des procédés. *Michel Auclair* était manqué, mais tout le monde peut se tromper. *Madame Béliard* est une pièce réussie, autant qu'on peut réussir une pièce en appliquant aujourd'hui les préceptes du naturalisme et du Théâtre Libre.

Mme Béliard est une jeune veuve que la mort de son mari a laissée seule à la tête d'une industrie de matières colorantes. Au fait, elle se repose entièrement sur un jeune chimiste, Robert Sannier, qui mène tout au mieux. C'est une femme douce, calme, sans nerfs, sans imagination, compatissante et un peu faible. Elle a placé auprès de Robert Sannier sa jeune nièce, Madeleine, avec l'espoir de les marier un jour et d'être ainsi déchargée de tout souci, de toute responsabilité.

Sannier est un garçon remarquable à tous égards, travailleur, honnête, intelligent, chef actif, énergique, juste, bienveillant. On ne peut lui reprocher que d'être un peu trop accompli, trop ingénieur pour roman du jeune homme pauvre. Madeleine, jeune nature, ardente et généreuse, professe pour lui la plus vive admiration. Elle serait, à coup sûr, aux anges que le dessein de sa tante réussît.

S'il réussissait, il n'y aurait point de pièce. Au hasard d'une conversation d'affaires qui s'envenime un peu, Sannier déclare à Mme Béliard qu'il l'aime et qu'il n'aime qu'elle, depuis le jour de son entrée à l'usine, d'une passion entière, exclusive, dévorante. Elle le savait. Mais elle s'efforçait de n'y pas penser, ou de n'y penser que mollement, et de croire que le sentiment de Sannier était à l'image de ceux qu'elle peut ressentir, tranquille et modéré. Cet amour l'étonne par sa force, sa profondeur, sa sincérité. Il ne la trouble pas ; mais

il la touche, il l'émeut même. Elle pense : « Pauvre garçon, je ne croyais pas que ce fût si grave. » Et parce qu'elle est compatissante, faible, un peu indifférente, elle lui promet qu'elle le consolera.

Elle tient parole. Elle lui promet de régulariser cette situation équivoque et de l'épouser. Il ne se tient plus de joie. Un jour qu'il a déjeuné en tête à tête avec Mme Béliard et Madeleine, un hasard le laisse seul avec la jeune fille et il croit bien faire de la préparer à l'heureuse nouvelle. A mots voilés, il dit combien il sera heureux de vivre bientôt dans cet intérieur familial. Comme il n'ose prendre sur lui de parler en clair, les mots qu'il dit prêtent à l'équivoque, d'autant plus aisément qu'ils tombent dans un cœur qui les souhaite : Madeleine croit que Sannier veut l'épouser, conformément au vœu de Mme Béliard. Elle croit que ces demi-aveux s'adressent à elle, et sitôt qu'elle revoit sa tante, elle lui saute au cou en criant : « Que je suis heureuse : il m'aime. »

L'âme tendre de Mme Béliard est désolée. De quelque manière qu'elle agisse, elle aura donc fait le malheur d'un être pour qui elle n'a que de bons sentiments. Elle tente du moins de tout réparer, de sonder discrètement Sannier pour savoir s'il ne se résoudra pas à l'oublier, à épouser Madeleine. Sannier lit en clair en cette démarche conciliatrice la condamnation sans appel. Mme Béliard ne l'aime pas, ne l'aimera jamais. Il ne peut aimer qu'elle. Il ne lui reste qu'à s'en aller, après avoir exposé en clair la situation à Madeleine, à qui il ne reste qu'à pleurer.

Ce drame intime est mené au mieux, avec une parfaite sobriété. Le premier acte est un modèle de bonne exposition. Rien n'est appuyé et tout est dit ou suggéré par des mots naturels ou des actes familiers. Le second acte débute avec un peu de lenteur, du moins il aboutit à une situation très pathétique et très vraie. Toute autre que Madeleine s'y fût trompée à sa place. et c'est un trait de la passion qui se croit satisfaite de s'aveugler à fond. C'est la passion menacée qui devient clairvoyante. Au troisième acte, la scène entre Madeleine et Sannier est un peu artificielle, un peu scène à faire, et l'on s'étonne que Sannier éprouve le besoin de confier à cette jeune fille quelles relations il eut avec sa tante. D'ensemble, il reste une œuvre mieux qu'honorable, solide, qui intéresse de bout en bout et à qui, au dernier détail près, on n'a aucun reproche à faire. On trouverait rarement un aussi bonne occasion de juger sous le jour le plus favorable les procédés de l'école naturaliste.

Premier trait qui frappe, les héros n'ont guère de caractère. Ils ne manquent pas de dignité, et l'on peut encore remarquer qu'à l'inverse des personnages de M. Amiel, ils s'expriment avec une décence et une correction parfaites. M. Vildrac ne croit pas que le réalisme exige la vulgarité du langage, trait dont il importe de le louer.

A la ressemblance des héros de M. Amiel, les siens ne parlent ni

de morale ni de religion. Ces deux considérations semblent leur être étrangères.

En dépit des couleurs flatteuses dont il est peint, Robert Sannier n'a rien d'héroïque dans le caractère. Il a un peu l'air d'un pauvre honteux, qui laisse voir une joie enfantine quand on lui a fait l'aumône et qui fuit la lutte au premier obstacle. Avec dignité, par honnêteté, soit. Mais enfin, il n'a pas de goût pour la lutte.

Mme Béliard est la faiblesse même, et c'est la faiblesse qui amène tous les malheurs, alors qu'elle ne songe qu'à faire du bien, sinon à faire le bien. Elle n'a pas de volonté, elle n'a pas d'imagination et elle n'a pas de tempérament.

On va toucher ici la limite du réalisme d'école. Il prétend élever le terre à terre au général. Premier point, il est conduit à ne jamais choisir des caractères nobles et héroïques. Ceux-là en effet dicteraient des actions élevées ou sublimes, qui ne seraient plus terre à terre. Par principe, le réalisme se restreint à des conflits sans éclat, discrets, un peu sourds. Par une pente naturelle, il choisit bientôt des conflits de sentiments dont l'intensité ou à tout le moins l'expression peuvent être amortis. C'est pourquoi ses œuvres, même quand elles évitent l'écueil de la bassesse, manquent toujours un peu de chaleur.

Enfin, faute de prendre ses conflits assez haut, on ne voit pas toujours en quoi l'anecdote, qui est à l'ordinaire assez mince, présente le caractère de généralité. Par exemple, dans *Madame Béliard*, il y a un premier sujet, le drame en sourdine et sans cruauté qu'engendre l'amour d'un employé pour une patronne qui n'a pas de sens. Par derrière, il y a le grand sujet éternel des passions qui ne s'accordent pas : Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime un mort. Dans *Madame Béliard*, le premier sujet est trop étroit, on ne voit pas, pour emprunter un terme de la mécanique moderne, comment il s'embraye avec le second, beaucoup trop large et trop haut. Ils sont sur des plans si éloignés, si disproportionnés qu'ils n'arrivent pas à se composer.

Maintenant, il est possible qu'au lieu de marquer les bornes du réalisme, ces remarques délimitent simplement les bornes du talent de M. Vildrac.

M. Bidou discernait l'autre jour deux courants dans l'art dramatique contemporain : les romantiques, comme M. Méré, M. Frondaie, M. Kistemaeckers, M. Rostand, qui cherchent à surprendre et à frapper le public en lui montrant une image exceptionnelle et différente de la sienne. Et les classiques comme M. Guitry, M. Amiel, M. Bernard, M. Vildrac, qui cherchent à toucher le public en lui montrant une image banale et semblable à la sienne. On remarquera que, d'après cet ingénieux classement, M. Vildrac, héritier authentique du Théâtre Libre, vient rejoindre la veine classique en com-

pagnie d'un fantaisiste indépendant comme M. Guitry et des jeunes théoriciens de l'école du silence. Aussi bien, M. Vildrac emploie le silence, comme tous les auteurs qui savent leur métier, quand ce procédé est plus frappant et plus rapide que la parole. Il y a dans *Madame Béliard*, comme dans toute bonne pièce, beaucoup de sous-entendus. Les personnages n'exposent pas leur caractère comme chez les auteurs maladroits, ils le révèlent par des traits familiers qui semblent involontaires. Ainsi l'école réaliste et l'école du silence ne font chacune que disjoindre et souligner un procédé qui, dans le grand art classique et complet, se fond dans le tout, sans système, à sa juste place et domine, de toutes parts, ces hauts points de vue où les jeunes écoles, alourdies par leur volonté de réalisme, n'ont plus la liberté ni la force de s'élever.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES ACCORDS DE LOCARNO. — *Les délégués de la conférence de Locarno apposent leurs paraphes sur le texte du protocole final et sur ses six annexes* (16 *octobre*).

Les accords sont publiés le 19 *octobre.*

LE NOUVEAU MINISTÈRE PAINLEVÉ. — *Le congrès radical et radical-socialiste de Nice entend successivement M. Herriot qui préconise le prélèvement sur le capital et M. Caillaux qui s'y oppose.*

Il vote, le 17 *octobre, le principe d'une « contribution spéciale sur toutes les formes de la fortune et du capital », dont le texte, ambigu, a été accepté par l'un et par l'autre.*

Les débats de ce congrès, l'échec de l'emprunt de consolidation et l'aggravation de la crise financière (*la livre sterling dépasse* 115 *francs*) *provoquent un remaniement ministériel.*

M. Caillaux, qui a refusé de donner sa démission, est débarqué avec ses amis MM. André Hesse et Pierre Laval.

Le nouveau cabinet Painlevé est reconstitué le 29 *octobre. M. Painlevé prend le portefeuille des finances.*

— *M. Beaufumé* (*S. F. I. O.*) *est élu conseiller municipal de Paris pour le quartier de la Villette, contre le communiste Lozeray* (18 *octobre*).

— *L'ingénieur Lafosse, qui a tué un émeutier à Suresnes, est remis en liberté.*

Le député communiste Doriot, arrêté le même jour pour violences à un agent, bénéficie d'un non-lieu (20 *octobre*).

— *La cour d'assises du Finistère acquitte les trois membres du syndicat réformiste poursuivis à la suite des incidents de la grève des sardiniers de Douarnenez* (22 *octobre*).

— *La* 10e *chambre correctionnelle, devant laquelle le Parquet de la Seine émettait la prétention de ramener M. Charles Maurras* (*pour sa lettre ouverte à M. Schrameck*) *décide de surseoir jusqu'à ce que la Cour d'appel ait statué sur la question de compétence soulevée par M. Maurras* (22 *octobre*).

En Syrie. — *L'insurrection s'étend et gagne tout le pays. La ville de Damas s'étant soulevée, le général Sarrail la fait bombarder* (18 *octobre*).

Ce bombardement donne lieu à des réclamations du gouvernement américain dont des ressortissants ont été lésés dans leurs biens.

Le général Sarrail, mal vu également par le gouvernement britannique, est rappelé en France (30 *octobre*).

On annonce que la question sera portée à la S. D. N.

Dans les Balkans. — *Grave incident à la frontière gréco-bulgare. Les Grecs envahissent le territoire bulgare* (22 *octobre*).

La Société des Nations est saisie. Elle invite les deux parties à cesser les hostilités (26 *octobre*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32986.